BnF Gallica

La Dame aux palmiers, par Aurélien Scholl

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Scholl, Aurélien (1833-1902). La Dame aux palmiers, par Aurélien Scholl. 1873.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LA DAME
DES PALMIERS

2900

67131

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

AURÉLIEN SCHOLL

Format gr. in-18

LES GENS TARÉS..... 1 vol.
HÉLÈNE HERMANN..... 1 —
L'OUTRAGE..... 1 —
LES PETITS SECRETS DE LA COMÉDIE..... 1 —
LES AMOURS DE THÉATRE (2e édition)..... 1 —
SCÈNES ET MENSONGES PARISIENS (2e édition).... 1 —

THÉATRE

ROSALINDE, comédie.
SINGULIERS EFFETS DE LA FOUDRE, comédie.
JALOUX DU PASSÉ, comédie.
LES CHAINES DE FLEURS, comédie.
LA QUESTION D'AMOUR, comédie.

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

LA DAME DES PALMIERS

PAR

AURÉLIEN SCHOLL

PARIS
MICHEL LÉVY FRERES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction et de traduction réservés

LA DAME DES PALMIERS

Il y avait, ce jour-là, un véritable tohu-bohu à l'auberge du *Grand-Requin* sur la route de Saint-Denis, à l'île Bourbon. Des matelots français, anglais, espagnols, buvaient, attablés avec des négresses et des quarteronnes au teint aussi blanc et aussi mat que celui des Parisiennes les plus vaporeuses. Le rhum flambait sur un fond de sucre brut et chaque table chantait un air différent, d'un côté en patois basque, de l'autre dans le langage de John Bull, tandis que les petits marins du port de Bordeaux entonnaient avec la justesse

particulière aux méridionaux la fameuse chanson :

Buvons un coup, buvons en deux,
A la santé des amoureux!
A la santé du roi de France!
Tant pis pour celui d'Angleterre,
Fallait pas déclarer la guerre!

Seul, dans un coin de l'auberge, un personnage vêtu d'un costume particulier, composé d'une veste de toile bleue brodée d'argent et d'un pantalon de cotonnade rayée, accomplissait un modeste repas composé de riz et de piments rouges.

Quand il eut vidé son assiette, il avala d'un seul trait une grande jatte de café noir, assujettit un long couteau catalan dans sa ceinture et se disposa à sortir.

C'était un homme de six pieds six pouces, qui, autant par les proportions de ses membres que par la souplesse et l'énergie de sa démarche, paraissait doué d'une force peu commune.

L'équipage espagnol, qui semblait épier tous ses

mouvements, s'empressa de vider les tasses et parut se tenir prêt à une entreprise décidée à l'avance.

Le personnage dont nous parlons s'était arrêté sur le seuil de la porte et allumait flegmatiquement un énorme cylindre de tabac roulé, à un bout de corde qui brûlait, retenu par un anneau de fer, et qui avait été placé là pour la plus grande commodité des fumeurs.

Le contre-maître espagnol se leva et, s'approchant de la corde :

— Après vous, le feu, dit-il.

— Voilà, dit l'homme, en soufflant un nuage de fumée si épais que de loin on aurait pu croire à un feu de paille.

— Et vous partez ainsi, reprit le contre-maître, sans dire bonjour aux amis ?

— Vous n'ignorez pas, reprit le colosse, que je ne suis point de ce pays-ci. Bertrod est assez connu à Bourbon pour qu'on sache qu'il est né au Canada et que les hasards de la vie l'ont amené à

Saint-Denis sur le pont d'un navire... Je n'ai à dire bonjour à personne et je ne me connais pas d'amis à l'auberge du *Grand-Requin*.

— Tu es bien fier pour un Canadien, cria un des matelots restés à table.

— Je suis comme il me plaît et n'ai de compte à rendre à personne.

A ce moment trois nègres, portant des paniers, passèrent sur la route.

— Tiens, reprit le contre-maître, voici tes domestiques, ou pour mieux dire tes complices, Petit-Salé, Beaucanard et Apollon.

— Pour avoir des complices, répondit Bertrod, il faut avoir commis quelque méchante action, et je ne me rappelle pas m'être jamais trouvé dans ce cas. Petit-Salé, Beaucanard et Apollon sont au service de l'habitation des Palmiers et non au mien.

— J'ai toujours soupçonné, reprit le contre-maître, cette habitation mystérieuse d'être un nid de contrebandiers. Pourquoi cette palissade qui

dérobe à tous les regards le jardin et la maison? Pourquoi ce pont de bois qu'on lève et qu'on baisse chaque fois que quelqu'un entre ou sort?

Bertrod haussa les épaules.

— Demandez tout cela à ceux qui le savent, s'écria-t-il, et livrez-moi passage!

Ceci dit, Bertrod s'engagea sur le sentier qui côtoyait la rive.

Petit-Salé, Beaucanard et Apollon lui firent un profond salut et continuèrent leur chemin vers Saint-Denis.

Les matelots avaient échangé un regard, et une dizaine d'hommes s'engagèrent avec le contre-maître sur les pas de celui qu'ils soupçonnaient de nuire à leur commerce.

La marée était basse et Bertrod marchait d'un pas rapide sur le sable émaillé de petites coquilles blanches et roses qui semblaient être les marguerites et les coquelicots d'une prairie sous-marine.

Au-dessus de sa tête, les rochers, dont la base

avait été rongée par la vague, surplombaient, formant une voûte inachevée.

Bertrod s'aperçut qu'il était suivi et se retourna pour faire face aux agresseurs.

— Suis-je donc un gibier, demanda-t-il avec ironie, pour que les chiens se mettent à ma piste ?

Et, pour donner plus de poids à ses paroles, il asséna sur la tête du contre-maître un si violent coup de poing que celui-ci tomba sur le sable comme une masse inerte.

Aussitôt, la bande de l'auberge du Grand-Requin entoura Bertrod en poussant des hurlements féroces; un Malais le saisit à la gorge, un Espagnol lui enfonça deux fois son couteau dans l'épaule, et chacun tirant un poignard ou un pistolet s'apprêtait à porter son coup, quand un jeune homme, revêtu de l'uniforme de capitaine de l'armée coloniale, bondit tout à coup d'un étroit sentier taillé dans le roc de la falaise. Il vit un homme écrasé par le nombre et sans même s'enquérir du sujet de

la querelle, il se mit à distribuer des coups d'épée de droite et de gauche, frappant du plat de la lame et donnant de la pointe qnand cette mesure lui semblait nécessaire.

— Bandits, sauvages, assassins ! s'écriait-il tout en s'escrimant ; il faut venir aux îles pour voir un tas de lâches après un seul homme !

Bertrod, débarrassé d'un côté, secoua violemment les trois ou quatre drôles qui n'avaient cessé de l'étreindre et de le frapper.

— Merci, mon capitaine, dit-il respectueusement à son libérateur...; et maintenant, hâtons-nous de déguerpir, car ces coquins ne tarderont pas à recevoir du renfort.

— Je retourne à Saint-Denis, dit l'officier, vous pouvez continuer votre chemin de votre côté.

— Non, reprit Bertrod : le secours que vous m'avez prêté pourrait vous coûter cher et je ne me pardonnerais pas de vous avoir exposé à un danger certain.

A ce moment, Apollon, l'un des nègres qui passaient devant l'auberge quelques minutes auparavant, accourut à toutes jambes.

— Fuyez, criait-il à Bertrod, ils viennent tous.

Bertrod saisit le capitaine par le bras et l'entraîna dans une grotte à quelques pas plus loin. Dans cette grotte, se trouvait à hauteur d'homme une sorte de cavité.

— Suivez-moi, dit Bertrod en s'élançant; et tirant à lui le capitaine, il se mit à ramper dans un passage étroit et bas.

— Ah ! çà, l'ami, dit le capitaine, qu'est-ce que c'est que ce tuyau de cheminée ?

— Taisez-vous, pour l'amour de Dieu, murmura Bertrod, nous voici bientôt arrivés.

En effet, un jour encore incertain commençait à éclairer l'étroit passage où le capitaine s'était engagé de confiance.

Bertrod écarta quelques touffes de ronces qui

barraient le chemin, et le capitaine se trouva dans un jardin semblable à tous ceux de la colonie.

— Mais ces bandits vont nous suivre ! dit-il en respirant comme un homme heureux de retrouver le grand jour.

— Attendez, dit Bertrod.

Une source jaillissait d'un monticule couronné de palmiers nains et de cactus, et, glissant sur le roc où elle s'était tracé un passage, disparaissait dans les fissures de la falaise.

Un tuyau de bois gisait sur le sol, tuyau terminé par une large bouche en forme de pelle. Bertrod fixa le tuyau au bas de la cascade et l'eau, détournée de sa route, se précipita comme un torrent dans le passage qui donnait accès au jardin.

— Voilà, dit-il, de quoi décourager les plus hardis ; il faudrait être crabe ou tortue pour arriver maintenant jusqu'à nous.

Le capitaine promenait autour de lui des regards curieux. Sur cette hauteur, inaccessible du côté de

la mer, se trouvait une vaste propriété, où l'on semblait cultiver le café, la canne à sucre, le riz, le tabac et le coton. A droite, s'élevait un entassement de rocs soudés les uns aux autres par des courants de lave refroidie, et, à travers un interstice, abritée par un pic ardu, apparaissait la toiture d'une habitation.

— Puis-je savoir, demanda Bertrod, le nom de celui qui est arrivé si bien à propos à mon aide?

— Je me nomme le chevalier d'Aubans, répondit simplement le jeune homme, et j'étais capitaine dans les armées de la Louisiane, quand un de mes parents obtint de la bienveillance du roi la promesse d'une majorité dans les possessions indiennes. N'ayant rien de mieux à faire, j'ai résolu d'attendre mon brevet à Bourbon, où je séjournerai jusqu'à ce que je reçoive un ordre de départ.

S'apercevant que de larges taches de sang marbraient la veste de coutil de son singulier com-

pagnon, le capitaine s'interrompit tout à coup et s'écria :

— Vous êtes blessé !

Bertrod haussa les épaules.

— Oh ! cela ne sera rien, fit-il avec indifférence, j'en ai vu bien d'autres, allez ! Les balles et les couteaux glissent le plus souvent sur ma peau, et si, par hasard, fer et acier vont jusqu'à l'os, tant pis pour eux, la lame se brise et la balle tombe en poussière. Quant à moi, une petite saignée de temps à autre est indispensable à ma santé.

Le chevalier d'Aubans ne put réprimer un sourire et jeta un regard admiratif sur la structure gigantesque de l'homme qu'il avait rencontré luttant seul contre tout un équipage. Le front carré, les yeux larges et saillants, la moustache blonde, forte et coupée droit, tout indiquait chez Bertrod un individu de la race septentrionale.

— Avant de nous séparer, dit le chevalier, j'ai à mon tour la curiosité de savoir qui vous êtes.

— Peu de chose en ce monde, répondit Bertrod ; je suis l'homme de confiance de M. Mertens, propriétaire de cette habitation. J'étais à son service, en Europe, quand des malheurs de famille le décidèrent à s'expatrier; le plateau sur lequel nous nous sommes établis était à peu près inculte lors de notre arrivée; et c'est à peine si nous avons pu en mettre la moitié en état de culture; les bras manquent, et il y a, dans toutes les possessions françaises, un tas de chenapans et de vauriens qu'il faut éloigner des plantations au lieu de les y attirer; aussi n'ai-je ici qu'une vingtaine de nègres..... Mon maître est âgé, il ne sort jamais, et ces écumeurs de tous pays que vous avez vus tout à l'heure à mes trousses se sont imaginé que nous leur faisons concurrence et que nous portons tort à leur commerce.

— Mais quel intérêt a votre maître de ne jamais se montrer? Si on le voyait de temps à autre à la ville, on ferait moins de suppositions.

— Mon maître est triste et ne veut voir personne.

— Adieu donc, dit le capitaine. Quel chemin prend-on pour s'en aller ?

Bertrod donna un coup de sifflet.

Aussitôt deux nègres, Beaucanard et Petit-Salé, apparurent comme par enchantement ; le capitaine pensa qu'ils attendaient des ordres derrière une haie de muscadiers aromatiques auprès de laquelle il s'était assis en causant avec Bertrod.

Derrière eux marchait gravement un singe, qui lui-même avait l'air d'un domestique un peu plus nègre que les autres.

— Beaucanard, dit celui-ci, va prendre deux chevaux ; tu reconduiras le chevalier jusqu'à la ville et tu ramèneras les chevaux à l'écurie... Toi, Petit-Salé, tu relèveras le pont quand le capitaine sera sorti.

Les deux nègres disparurent sans dire un mot.

— Ils sont trois frères, dit l'homme de confiance de M. Mertens.

— En comptant le singe ? fit le chevalier.

— Pas précisément... Apollon, que vous avez vu, est l'aîné ; ceux-ci sont muets. Je les ai achetés en même temps, et Apollon m'a raconté qu'une dame de la Martinique leur avait fait couper la langue pour éviter leur indiscrétion.

— Cette leçon leur a profité, dit d'Aubans.

— Ce qu'il y a de curieux, continua Bertrod, c'est que *Macao*, ce singe qui ne les quitte jamais, a fini par comprendre leurs gestes ; il est de force à soutenir une conversation avec ces messieurs, et je les ai vus, un jour, se disputer violemment sur un coup de dés.

— Macao, dit le chevalier en riant, est un parent adoptif.

— Et ce n'est peut-être pas le plus bête de la famille, ajouta Bertrod avec conviction.

Le chevalier d'Aubans ne pouvait s'empêcher de

s'étonner tout bas du mystère qui entourait l'habitation et que des chagrins de famille ne suffisaient pas à expliquer, quand quelques notes fines et sonores vinrent frapper son oreille.

C'était un air plaintif et plein de poésie ; le chant se détachait pur et clair sur un accompagnement en trémolo. Le chevalier tressaillit; il avait reconnu l'instrument dont on jouait ; ce n'était ni l'épinette, ni la harpe ; cet instrument, usité dans une partie de la Suisse et de l'Allemagne, et en grand honneur chez les dames hongroises, c'était la cithare.

Que de fois, quand il parcourait la Suisse allemande, à Fribourg et à Constance, il s'était arrêté, le soir, sous les fenêtres éclairées de quelque pensionnaire qui balbutiait ses premiers élans et ses premiers soupirs sur les cordes plaintives de cette petite harpe tyrolienne !

Le chevalier sentit son cœur se serrer et des larmes humectèrent ses paupières.

Bertrod s'en aperçut.

— Un souvenir d'Europe, dit-il; M. Mertens est un excellent musicien...

Beaucanard revint en ce moment et indiqua par signes que les chevaux attendaient.

Bertrod accompagna le chevalier jusqu'à la palissade qui faisait un enclos de la partie supérieure du plateau ; la porte de bois s'ouvrit, et le capitaine était à peine monté en selle en même temps que Petit-Salé, qu'il vit un pont de bambou se relever derrière lui. Un large fossé entourait l'habitation, qui semblait être défendue comme une maison forte de l'époque féodale.

Tout en trottant, le chevalier songeait à ce chant si triste qu'il venait d'entendre. Il ne pouvait se représenter un brave Hollandais, quels que fussent ses chagrins de famille, promenant ses doigts épais sur les cordes délicates de la cithare. D'instinct, il avait reconnu l'âme et le cœur d'une femme dans ces plaintes arrachées aux fils d'acier du poétique instrument.

— Ta maîtresse est bien belle, n'est-ce pas? demanda-t-il tout à coup à Petit-Salé.

Celui-ci ouvrit de grands yeux effarés, regarda derrière lui, et inclina vivement la tête en avant et comme pour dire « oui. »

Le chevalier d'Aubans respira longuement; il lui sembla qu'il n'était plus seul dans cette île lointaine. Un intérêt s'offrait à son imagination ardente. Quelle était cette femme, cette exilée qui jouait de la cithare sous ce ciel de tempête et d'orage ?

Et il se dit tout bas : — Je la verrai...

Le lendemain, M. le marquis de Montauran, chevalier des ordres du roi et gouverneur de l'île Bourbon, recevait quelques amis à dîner. Dans le nombre se trouvait le chevalier d'Aubans.

— Que pensez-vous de notre colonie? lui demanda le marquis.

— Ma foi, Monseigneur, répondit le chevalier,

le pays me plaît, à ce point que j'ai envie de m'y fixer et de laisser là l'uniforme pour endosser la veste du planteur. J'ai apporté de France cent mille livres environ, qui constituaient mon héritage.

— Vous serez fort riche ici avec cette somme, dit le gouverneur, et je ne puis que vous encourager à réaliser votre projet. Choisissez les terres qui vous conviendront, soit dans la plaine des Palmistes, dont le sol fertile est absolument inculte, soit dans la plaine des Cafres où se trouvent des pâtures naturelles qui sont une grande ressource pour l'établissement des Européens.

» L'île Bourbon est au cœur de notre planète, les ouragans y sont terribles, les cours d'eaux nombreux et torrentiels. Ici tout vit et tout remue. Le Gros Morne est éteint, mais le piton de la Fournaise est toujours en activité. Les deux volcans ont dû jaillir du fond de l'Océan dans une nuit de tempête ; la mer s'est retirée devant les laves brû-

lantes, et vous pourrez observer par vous-même que le massif des montagnes est entouré d'une bande de terres alluvionnaires. Le sol soulevé a repoussé les eaux et les pluies d'orage ont fait germer les graines et les semences que les vents déchaînés, ces terribles voyageurs de nos contrées, apportaient des côtes d'Afrique. Ici, la main de Dieu est encore visible; on la retrouve à chaque pas; c'est à l'homme de continuer l'œuvre du Créateur.

Le chevalier s'inclina en forme d'acquiescement.

— Monsieur le gouverneur, reprit-il, serait-il possible d'obtenir une concession de terrains dans la partie sous le vent qui confine à la mer du côté des falaises?

Le marquis de Montauran sourit, en fixant sur M. d'Aubans un regard interrogateur.

— Aurez-vous aperçu la dame des Palmiers?

M. d'Aubans se sentit rougir légèrement, et demanda à son tour :

— Est-ce quelque ancienne divinité de l'île ?

— Si c'est une divinité, répondit le gouverneur, elle n'est pas ancienne et on n'a pu l'apercevoir que de la rade. Il y a deux ou trois ans, un étranger débarquait à Saint-Denis, accompagné d'un grand et robuste gaillard, d'une servante portant le costume des femmes de Livonie et d'une dame voilée, sa fille suivant les uns, sa femme suivant les autres. Cet étranger se rendit acquéreur d'une vaste étendue de terrains, acheta des nègres, et depuis on ne l'a plus revu que deux ou trois fois à Saint-Denis.

— Et la dame?

— Quelques marins l'ont aperçue, depuis la rade, se promenant sur les hautes falaises qui bordent sa propriété. La distance les empêchait de distinguer ses traits, mais tous sont d'accord pour dire qu'elle semble jeune et jolie. On a souvent cherché à pénétrer chez le colon, mais l'habitation est bien gardée, et nos galants officiers en ont été

pour leurs frais. La dame des Palmiers est donc restée à l'état d'inconnue, en attendant qu'elle devienne légendaire, car les imaginations sont fort vives sous notre ciel.

Le chevalier d'Aubans écoutait avec un vif intérêt le récit du gouverneur. Il ne s'était donc pas trompé aux accents de la cithare : il y avait sur ce plateau ardu, entre la mer et la montagne, une femme ou jeune fille, âme poétique à coup sûr, qui, loin de sa patrie, sur une terre encore vierge, envoyait sur les ailes du vent d'harmonieux regrets à ceux qu'elle avait quittés, parents, amis, frères ou sœurs! Quelle était cette exilée? N'y avait-il pas quelque chose de miraculeux dans la façon dont il avait appris son existence?

Le chevalier d'Aubans était un esprit inquiet; après avoir cherché vainement à satisfaire ses aspirations, il s'était décidé, lui aussi, à quitter la vieille Europe. Brave et audacieux, il avait offert

son épée à plusieurs souverains sans trouver auprès d'eux un accueil encourageant et une situation en rapport avec sa naissance.

Une seule fois dans sa vie il avait aimé.

Cet amour, chez lui, avait été soudain, presque foudroyant. Dans l'église de l'Archange-Michel, à Moscou, où le chevalier était allé offrir ses services à Pierre Ier, il avait aperçu une jeune femme dont la tristesse l'avait frappé. Elle levait les yeux vers le ciel avec le désespoir d'une martyre. Il demanda son nom, et on lui répondit que cette femme devait monter sur le trône des czars!... Tout le séparait d'elle, et cependant il était resté au pays où elle respirait; il y était resté jusqu'au jour où elle mourut... La princesse de Hanovre, épouse d'Alexis Petrowitch, avait quitté la vie à vingt ans.

Le chevalier, avant de laisser la Russie, assista aux funérailles de la princesse. Il était là, dans la foule, et tandis que les moines chantaient les psaumes alternés, d'Aubans disait tout bas :

— Pourquoi es-tu morte? je t'aimais!...

Désespéré, sans parents, sans amour, le chevalier s'était décidé à s'expatrier.

A son retour à Paris, il prit du service dans l'armée étrangère et reçut un brevet de capitaine dans les troupes de la Louisiane.

Nature ardente, il espérait calmer au delà des mers ce besoin de mouvement, cette soif d'imprévu qui le dévorait...

M. de Montauran semblait attendre une réponse...

— Eh bien ! reprit d'Aubans, secouant sa rêverie, je préfère le voisinage de l'inconnue à la solitude de la plaine des Cafres... J'irai, dès demain, visiter les environs, et si Votre Seigneurie m'y autorise, je planterai ma tente auprès de l'habitation mystérieuse de la Dame des Palmiers.

— Comme il vous plaira, dit M. de Montauran; aussi bien M. de Flacourt, mon grand-oncle, qui prit possession de l'île en 1649 et l'appela l'île Bourbon, prétendait que la rade des falaises était

un des plus beaux points de vue qui eussent fixé son attention dans toute sa carrière de navigateur.

Le lendemain, le chevalier d'Aubans attendit que la mer se fût retirée, et s'engagea sur la plage de sable fin où il était si heureusement arrivé au secours de Bertrod. Après une heure de marche, il retrouva la grotte naturelle au fond de laquelle se trouvait le passage qui l'avait conduit sur le plateau; mais l'eau jaillissait du fond de la grotte comme en tous les endroits du rivage où se déversaient les torrents de l'intérieur de l'île. Il était évident que Bertrod ne détournait le cours de la source que pour se ménager une rentrée dans la plantation quand il avait affaire à Saint-Denis.

Il fallut revenir sur ses pas, faire seller un cheval et reprendre le chemin que M. d'Aubans avait suivi avec Petit-Salé.

Le jour tirait à sa fin, quand le chevalier arriva au bout du fossé qui marquait la limite des propriétés de M. Mertens.

D'Aubans attacha son cheval à une branche d'arbre, et avisant un sentier qui tournait le roc à sa droite, il pensa que, s'il pouvait en atteindre le sommet, il lui serait facile d'embrasser du regard la plantation tout entière et peut-être d'apercevoir la maison dissimulée dans une enceinte naturelle de rochers.

Il se mit donc à gravir bravement le sentier qui montait en zigzag sur le flanc du Morne-Pelé.

La nuit était arrivée subitement. Des myriades d'étoiles scintillaient sous un ciel pur et d'un bleu foncé. A l'horizon, la mer immense roulait sur elle-même dans son éternelle lamentation. D'Aubans s'assit sur une pierre plate, désespérant d'arriver plus haut.

En face de lui, à un mille à peine, il aperçut vaguement une forme blanche qui se dirigea vers un pavillon de toile ou de coutil rayé ; et quelques instants après, la brise lui apporta un air des monta-

gnes du Tyrol qui, plaintivement, s'exhalait de la cithare.

Au-dessous, c'est-à-dire au pied de la terrasse, deux ou trois feux flambaient devant les huttes des nègres, et d'Aubans reconnut Apollon et Beaucanard qui suspendaient de vastes marmites, accrochées au point de réunion de trois bâtons écartés par le bas.

Combien de temps le chevalier resta en observation, il ne s'en rendit pas compte à lui-même. Quand le chant eut cessé, il aperçut l'inconnue qui se promenait sur la falaise; un homme était venu la rejoindre qui marchait à côté d'elle.

D'Aubans jeta les yeux autour de lui ; une saillie du morne s'élançait au-dessus de la partie basse de la plantation ; il s'avança jusqu'au bord et se pencha en avant pour calculer la distance qui le séparait du sol. Tout à coup, une pierre roula sur ses pieds ; il se sentit tomber, étendit la main pour s'accrocher à un pied d'aloès, puis n'éprouva plus rien qu'un

choc violent. Il gisait inanimé dans l'enclos de M. Mertens.

Quand il revint à lui, d'Aubans se trouva étendu sur un canapé de paille tressée ; Bertrod se tenait debout au pied de ce lit improvisé, et un homme d'une cinquantaine d'années appuyait la main sur son cœur pour savoir si la vie revenait.

— Cette saignée l'a sauvé, dit-il.

— Il faut, fit Bertrod, le transporter jusqu'au chemin de ronde avant qu'il ait repris ses sens.

Une voix douce et mélancolique fit tressaillir le moribond.

— Il serait inhumain, disait la voix, d'abandonner ainsi ce jeune homme dans un pays où les reptiles malfaisants abondent, où le clair de lune rend aveugle celui qui s'est endormi en plein air.

D'Aubans n'osait pas ouvrir les yeux, il craignait de se trahir.

— C'est encore un curieux, reprit M. Mertens. Il faudra, madame, vous décider à faire une prome-

nade à la ville et une visite au gouverneur. Quand on aura constaté que vous êtes une femme et non une apparition, peut-être serons-nous délivrés de la curiosité de tous les officiers de marine qui passent à Saint-Denis.

— Oh! j'ai déjà rencontré celui-là, s'écria Bertrod ; c'est un capitaine français qui arrive de la Louisiane et qui se rend aux Indes. Il m'a donné un fier coup de main, il y a trois jours, contre les matelots et les bandits du *Grand-Requin*. Il a une rude poigne et une jolie façon de jouer de l'épée.

— Savez-vous son nom? demanda la jeune dame.

— Par Alexandre Newski! s'écria Bertrod, je l'ai absolument oublié... le chevalier... le chevalier... Les noms français sont si difficiles à prononcer!... Mais, au fait, je vais passer la nuit à côté de lui et quand il aura repris ses sens, je le lui demanderai franchement.

— Vous pouvez le laisser ici, Bertrod, reprit l'inconnue, je ne veux pas qu'il passe la nuit dehors.

Stanna préparera la boisson qu'a ordonnée le docteur, et je vais rentrer à l'habitation.

Au moment où elle sortait, le chevalier d'Aubans entr'ouvrit les yeux qu'il referma aussitôt. Son cœur battait violemment. Etait-ce une illusion, un mirage? cette femme ressemblait, à s'y méprendre, à celle qu'il n'avait fait qu'entrevoir à l'église de l'Archange-Michel, à Charlotte de Brunswick, l'épouse d'Alexis Petrowitch, la morte du 8 novembre 1715!

Stanna, la servante livonienne, apporta la potion calmante; Bertrod en glissa quelques cuillerées entre les lèvres du chevalier, qui s'endormit bientôt en un rêve plein d'espoir et de bonheur.

Il fut réveillé par la grosse voix de Bertrod, qui criait :

— Eh bien! capitaine, vous allez déchirer votre moustiquaire!

D'Aubans ouvrit les yeux et se rappela aussitôt les événements de la veille.

— Comment suis-je ici? demanda-t-il.

— Parbleu! vous devez le savoir mieux que moi, grommela Bertrod; on vous a ramassé sanglant, évanoui au pied du Morne-Pele.

Le chevalier parut se recueillir, et comme M. Mertens entrait pour savoir de ses nouvelles, il s'écria :

— J'étais venu visiter les terres qui avoisinent votre concession et que le gouverneur est disposé à me céder... quand j'ai fait une chute qui devait être mortelle.

M. Mertens avait tressailli.

— Vous comptez vous fixer ici, monsieur? demanda-t-il.

— Sans aucun doute, répondit d'Aubans, et si, comme je le suppose, vous êtes le planteur Mertens, je tâcherai de m'acquitter de vos bons soins en étant pour vous le meilleur voisin possible.

M. Mertens secouait la tête de l'air d'un homme embarrassé.

— Avez-vous beaucoup voyagé? demanda-t-il enfin.

Le chevalier sentit le piége.

— Je suis allé, dit-il, de Poitiers à Paris, de Paris à Bordeaux, de Bordeaux à la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans à Bourbon, où vous me voyez présentement.

Ne trouvant pas le mot de l'énigme :

— Eh bien! fit Mertens du ton d'un homme qui prend son parti de la situation, puisque nous devons vivre côte à côte, autant vaut pousser tout de suite la connaissance jusqu'au bout. Comment vous sentez-vous?

— Aussi bien que possible et tout prêt à recommencer la chute.

Ce disant, le chevalier souleva le moustiquaire et se mit fort allègrement sur pied.

— S'il en est ainsi, fit le planteur, je vais vous présenter à Mlle Mertens, ma fille, et nous allons déjeuner ensemble.

D'Aubans dissimula sa joie et s'inclina d'un air réservé. Ses doutes allaient être fixés, il verrait enfin la joueuse de cithare.

Bertrod semblait consterné.

— Si j'avais su, grommelait-il, je me serais laissé déchiqueter par les Malais et les Espagnols plutôt que de vous introduire ici...

— Pourquoi cela, mon ami?

— Pourquoi, pourquoi?... parce qu'un de ces jours, je serai obligé de vous assommer.

— Tu crois?

— Ma maîtresse est jolie; mais, telle qu'elle est, telle elle doit mourir, entendez-vous?

— C'est toi qui le veux?

— Oh! moi, je ne suis qu'un esclave dévoué et toujours prêt à frapper celui qui oserait toucher à un cheveu de ma maîtresse.

D'Aubans fut frappé de l'énergie farouche avec laquelle Bertrod avait prononcé ces derniers mots.

— Tu es un brave cœur, camarade, dit-il en lui

prenant la main; mais rassure-toi, ce n'est pas un ennemi que M. Mertens reçoit à sa table. Tu es un bon chien de garde sous la peau d'un ours; j'aime les uns et je ne crains pas les autres. Tu es grand et fort, Bertrod, tes épaules carrées semblent taillées dans le granit et tes jambes ont l'air de deux troncs d'arbres sur lesquels on aurait posé un de ces bustes plus grands que nature, comme il s'en trouve dans les ruines de l'Italie romaine; mais la puissance de l'homme est moins dans ses bras que dans sa tête, dans sa force moins que dans son adresse, et je tiens à te le prouver sur-le-champ afin d'éviter toute querelle à l'avenir.

Bertrod partit d'un gros rire qui fit rouler quelques pierres du morne et s'en alla grondant d'écho en écho.

— Parbleu! capitaine, il en faudrait quelques-uns de votre encolure pour soulever un ours de mon espèce; tandis que, sauf le respect que je vous dois, vous ne pèseriez guère plus entre mes mains

qu'une gousse de vanille ou une écuelle de riz.

Et d'une main il saisit le chevalier par la taille et le soulevant jusqu'à la hauteur de ses hanches, il s'amusa à le faire passer de droite à gauche, le tenant sans effort au bout de son bras noueux et velu.

Le chevalier se laissait faire en souriant; puis, tout à coup :

— Est-ce fini? demanda-t-il.

— C'est fini, si vous voulez.

Et il laissa retomber d'Aubans.

— A mon tour maintenant, dit celui-ci.

Bertrod ouvrit de grands yeux étonnés.

— Vous voulez m'enlever? demanda-t-il.

— Non, ce sont là des jeux que je te laisse.

— Qu'allez-vous donc faire?

— Je vais t'étendre sur le sable comme un paillasson.

— Vous? fit dédaigneusement le colosse qui s'arcbouta sur ses deux jambes.

Mais d'Aubans lui appliqua en même temps un coup de genou sur le jarret et un coup de poing dans l'estomac, et cela avec une telle rapidité que Bertrod tomba à la renverse avant d'avoir pu dire un mot. Il se releva confus et menaçant à la fois.

— Les Français, murmura-t-il, sont aussi traîtres que les Italiens.

D'Aubans releva fièrement la tête.

— Il n'y a pas de trahison, s'écria-t-il, puisque je t'ai prévenu. Tiens! je te préviens encore... Le même jeu se fait au nord et au sud.

Tournant rapidement Bertrod, il lui pencha la tête en arrière, et, de ce genou d'acier qui avait la première fois attaqué le jarret, il lui donna dans les reins un coup sec qui retentit comme un galet contre la coque d'un navire.

Pour la seconde fois, Bertrod était par terre.

— Holà! s'écria M. Mertens qui arrivait chercher le chevalier, est-ce là votre façon d'entrer en relations?

Et tandis que Bertrod se relevait, moitié riant, moitié fâché, d'Aubans répondit à son hôte :

— Je démontrais à votre fidèle Bertrod la différence qu'il y a entre le fleuve et le torrent : le fleuve soulève des navires de mille tonnes et le torrent renverse les digues ; le fleuve passe sous le pont, le torrent renverse les arches ; ceci dit pour éviter toute collision à l'avenir. Il n'y a de bonne amitié que celle qui est basée sur une estime réciproque, n'est-il pas vrai, Bertrod ?

— Oui, mon capitaine, dit celui-ci ; mais, si vous m'apprenez le coup, que vous restera-t-il ?

— Oh ! fit d'Aubans en riant, il m'en restera d'autres !

Un escalier fort étroit, gravissant une montée, conduisait à l'habitation bâtie sur une plate-forme. C'était comme un cour assez vaste dont les murailles étaient des rochers ; la demeure de la dame des Palmiers se trouvait ainsi abritée contre l'ouragan et contre les regards indiscrets.

Toutes les fleurs des pays chauds entouraient de leurs riches couleurs et de leurs parfums pénétrants la retraite de l'inconnue; et des milliers de petits oiseaux rouges, bleus ou d'un jaune d'or se jouaient familièrement sur les branches des arbres, comme des hôtes habitués à n'être point dérangés dans leurs États.

— Héléna, dit M. Mertens, je vous présente un futur compagnon de nos travaux, Monsieur...

Et le planteur regarda d'Aubans comme pour lui demander son nom.

— Parbleu! pensa celui-ci, puisqu'on s'appelle Mertens, je n'ai pas besoin de me nommer d'Aubans.

Il termina donc la phrase de M. Mertens et dit en s'inclinant :

— Le capitaine du Clain.

Bertrod, qui se tenait sur le seuil, se gratta le front en murmurant :

— Il me semble que ce n'est pas ce nom-là que vous m'avez dit l'autre jour...

— Le Clain est une petite rivière du Poitou, ajouta le chevalier, au bord de laquelle s'est écoulée mon enfance. Je n'ai jamais été heureux sous le nom que je portais en Europe; aussi ai-je pris la résolution de ne plus m'appeler que du nom de ce cours d'eau, calme et tranquille, qui coule entre les hautes prairies où reposent aujourd'hui ceux qui furent mon père, ma mère et ma sœur.

Alors seulement le capitaine fixa les yeux sur Mlle Mertens et resta confondu de surprise et d'émotion. Cette jeune femme dont il avait accompagné le cercueil, cette morte qui lui coûtait tant de larmes, elle était là devant lui... ou plutôt n'était-il pas le jouet d'une ressemblance extraordinaire, d'un de ces caprices de la nature dont on cite de rares exemples?

Peut-être cette ressemblance avait-elle frappé quelque puissant personnage du vieux monde, et Mlle Mertens, effrayée, s'était décidée à s'exiler pour se soustraire à quelques manœuvres politiques.

L'histoire de l'homme au masque de fer avait fait le tour de l'Europe et il était mauvais alors de ressembler à un roi ou à une princesse. Mlle Mertens n'avait pas le droit de ressembler à la femme du czaréwitch, à l'héritière du puissant autocrate de toutes les Russies.

Stanna, la servante livonienne, avait placé les mets sur la table, et le chevalier, sur un geste de M. Mertens, prit place à côté de sa fille.

D'Aubans avait trente ans à peine; son visage, d'un profil très-pur, indiquait une tristesse innée, je ne sais quoi d'inassouvi.

Certains êtres portent ainsi, en naissant, le sceau de la fatalité. Orphelin à quinze ans, d'Aubans n'avait jamais eu une seule journée de ces contentements radieux, où le cœur est plein, où l'on respire avec bonheur, disant merci au soleil, merci à la brise, merci à la vie!

L'instant où il prit place à côté de Mlle Héléna Mertens lui donna peut-être la première joie qu'il

eût éprouvée depuis le jour où il se rappelait la dernière caresse de sa mère.

Héléna, de son côté, comprenait vaguement que ce nouveau venu apportait un changement dans sa vie ; elle n'était plus seule. Cet autre exilé qui allait s'établir à côté de l'habitation des Palmiers, cet ami, ce parent que le ciel lui envoyait devait être le compagnon de ses journées. La porte lui était désormais ouverte ; il y avait *du monde* à Bourbon.

— Quand comptez-vous commencer vos travaux ? demanda M. Mertens.

— Le plus tôt possible, répondit le chevalier. Le marquis de Montauran m'a promis son bienveillant concours, et j'ai déjà chargé le secrétaire du gouvernement et le concierge du palais d'acquérir à mon compte une trentaine de noirs.

» Je tiens à dessiner moi-même le plan de la maison, et si je puis amener un des nombreux torrents qui descendent de la montagne jusqu'au pied du perron, je tâcherai d'inaugurer sur la falaise un de

ces jets d'eau comme on en voit à Versailles.

— Voilà une bonne idée, s'écria Mlle Héléna en battant des mains ; je suis sûre que vous allez faire quelque chose de ravissant.

— J'y ferai mon possible, mademoiselle ; la nature nous a fourni, dans ce beau pays, toutes ses merveilles en arbres et en fleurs ; or, la terre ne demande que de l'eau douce pour se transformer. Avec l'eau, la pierre se scelle à la pierre et devient la maison ou le monument ; avec l'eau, le sol le plus ingrat se transforme en un champ fertile ; c'est la rosée qui ouvre le bouton des fleurs ; en un mot, si je ne craignais de vous paraître prétentieux comme un trouvère ou un poëte tsigane, je dirais qu'on voit bien que l'eau qui est sous nos pieds a commencé par tomber du ciel.

M. Mertens inclina la tête en signe d'acquiescement.

— Ne craignez-vous pas, monsieur du Clain, reprit Héléna, d'être pris, un beau jour, par le mal du pays ?

Le chevalier, observant Mlle Mertens, répondit par une autre question :

— Et vous, mademoiselle?

Héléna tressaillit; ses yeux se levèrent involontairement vers le ciel.

— Oh! moi, murmura-t-elle, c'est différent... Je ne reverrai jamais l'Europe. Ici je dois vivre, ici je dois mourir. Mes regrets seraient superflus, mes lamentations inutiles. Cette île est pour moi l'univers!

— Eh bien! continua d'Aubans, ma résolution est prise... comme vous, je m'attache à cette terre lointaine, et comme vous, j'y attendrai que la main de Dieu me rappelle.

Il y eut un instant de silence, après lequel le chevalier reprit :

— Vous jouez de la cithare, mademoiselle?

— Comment le savez-vous? s'exclama M. Mertens.

— L'autre soir, j'ai cru reconnaître un air tyro-

lien qui ne pouvait guère s'échapper d'une guimbarde pincée par Apollon.

— En effet, dit Mlle Héléna, j'ai rapporté d'Europe un de ces instruments qui me rappellent mon enfance. Êtes-vous musicien, monsieur du Clain?

— Je ne sais jouer d'aucun instrument, mais j'adore la musique et je chante assez volontiers.

— Des airs de votre pays?

— Des airs que j'ai appris un peu partout... mais de préférence ceux qui évoquent les morts, les chansons plaintives, les sombres légendes, les ballades du Nord... Je n'aime pas la trivialité française...

Eh! non! non!
Ma Lisette.
Eh! non, non,
Ma Lizon.

» Ce genre m'est insupportable et me paraît du dernier commun...

Héléna s'efforça de sourire, et, comme sous l'im-

pression d'une idée qui l'avait frappée, elle demanda :

— Que parlez-vous d'évoquer les morts?

M. Mertens, voyant sa fille émue, s'empressa d'ajouter :

—Dites-nous donc un morceau de votre répertoire.

D'Aubans, qui voulait pousser, dès le premier jour, la connaissance aussi loin que possible, ne se fit pas prier, et chanta d'une voix ferme et bien timbrée :

Trois archers passaient sur le chemin noir,
L'un d'eux souleva le marteau sonore...
L'orage grondait et c'était le soir.
L'hôtesse cria : Que veut-on encore?

Holà! l'hôtesse!
Un gîte et du vin!
Et demain matin
Nous ferons largesse.

Où donc est ta fille à l'œil si profond,
Que chaque passant s'arrête à ta porte,
Et que nul n'a pu lire jusqu'au fond?
L'hôtesse répond : Hélas! elle est morte!

Holà! l'hôtesse!
Un gîte et du vin!
Et demain matin
Nous ferons largesse.

Héléna écoutait le chevalier avec une émotion qu'elle cherchait en vain à dissimuler; elle respirait à peine et sa poitrine se soulevait par bonds inégaux. D'Aubans continua :

L'un des compagnons, tombant à genoux,
Auprès du cercueil fit une prière.
L'autre s'écria : S'il ne tient qu'à nous,
Prends sur notre part et reviens sur terre!

Holà! l'hôtesse!
Un gîte et du vin!
Et demain matin
Nous ferons largesse.

Le dernier des trois leva le linceul,
Et se couchant dit : O ma fiancée!
J'aime mieux mourir que vivre tout seul,
Qu'on creuse pour deux la tombe glacée!

Holà! l'hôtesse!
Un gîte et du vin!
Et demain matin
Nous ferons largesse.

Et la morte, alors, revenant au jour,
Aspire un baiser, se relève et chante,
Disant : On renaît sous un tel amour;
J'ai repris la vie à ta lèvre ardente!

Holà! l'hôtesse!
Un gîte et du vin!
Et demain matin
Nous ferons largesse!

— Calmez-vous, Héléna! s'écria M. Mertens; et quittant son fauteuil de jonc, il s'avança vers la jeune fille pour lui donner des soins.

Héléna avait presque perdu connaissance ; les larmes coulaient une à une de ses yeux à demi-fermés et inondaient son visage pâli.

— Je suis désolé, mademoiselle, s'écria d'Aubans, d'avoir choisi ce sujet...

— Oh! non! monsieur, non, dit Héléna en lui prenant la main; au contraire, vous m'avez fait du bien, beaucoup de bien, je vous assure.

Elle se leva, essuya ses larmes et sourit doucement.

— Tenez, reprit-elle, allons nous asseoir sur la terrasse, pendant que Stanna prépare le café. J'ai là un petit coin abrité du soleil... on va nous y servir... Venez, mon père!

Elle prit le bras de M. Mertens, et le chevalier les suivit respectueusement.

Au moment où il descendait les deux marches du

perron, il vit Bertrod, qui, lui aussi, essuyait des larmes grosses comme des noisettes.

— Comment! tu es ému? demanda d'Aubans.

— Parbleu! fit Bertrod, il y a de quoi, j'imagine. Et il ajouta : — Vous chantez bien, capitaine; vous serez décidément un voisin fort agréable.

— Puisses-tu dire vrai! Quant à moi, je suis ravi d'avoir fait la connaissance de M. Mertens...

La terrasse dominait l'une des plus belles rades de l'île; quelques navires reposaient sur leurs ancres, et rien n'eût troublé la sérénité du ciel si un long tourbillonnement de fumée, échappé du piton de la Fournaise, n'eût coupé de ses spirales indécises la voûte bleue de la mer des Indes.

Le chevalier prolongea sa visite aussi tard que possible et ne revint à Saint-Denis que lorsque la brise du soir eut adouci les ardeurs du soleil.

Il installa bientôt ses travailleurs sur les terres qui avoisinaient l'habitation des Palmiers dont elles n'étaient séparées que par un torrent souvent à sec.

Les travaux furent activement poursuivis; une vaste habitation faisait face à la mer, et le flanc de la montagne, qui devait l'abriter des vents du sud, fut bientôt couvert d'un épais rideau de choux palmistes. D'Aubans détourna de leur cours les filets d'eau souvent torrentiels qui descendaient des hauteurs; il fit creuser des canaux pour retenir les eaux pluviales et placer des écluses qu'on ouvrait en cas de trop-plein. Les nègres eux-mêmes étaient émerveillés de la transformation que leurs bras inintelligents faisaient subir à ces terres jusqu'alors incultes.

Dans les bois presque impénétrables, d'Aubans fit faire des coupes, tracer des allées. Il avait l'art d'encadrer les horizons, de placer un bouquet d'arbres au milieu d'une plaine trop nue, de dissimuler, par des haies d'arbustes et de fleurs, les champs destinés aux basses cultures.

Bertrod était émerveillé; il suivait les progrès de la plantation avec une attention curieuse et jalouse.

Le Morne-Pelé, du haut duquel d'Aubans avait fait la chute qui l'avait introduit chez M. Mertens, s'étendait jusqu'à ses propriétés.

Le Morne-Pelé était la dernière marche d'un escalier gigantesque qui, de gradin en gradin, s'élevait jusqu'au sommet d'une des montagnes du centre de l'île. Au pied du Morne, d'Aubans avait fait creuser un vaste bassin ; il suffit de quelques coups de pioche pour détourner un torrent qui, après avoir rempli le bassin, s'écoulait sur un lit de cailloux et se perdait, en serpentant, sur les terres basses, provenant d'alluvions. Dans les époques de sécheresse, il n'y avait qu'à fermer l'issue pour retenir les eaux.

Quand les nègres se virent créateurs d'un étang et d'une rivière, leur joie ne connut plus de bornes; d'Aubans devenait un dieu pour eux.

Les relations étaient fréquentes, presque quotidiennes, entre M. Mertens et le chevalier, à qui Héléna demanda un jour :

— Comment appellerez-vous votre palais?

— Le nom est tout trouvé, répondit d'Aubans; il y a dans l'île le chemin des *Damnés*, le gouffre de l'*Ensorcelée*...

— Oh ! tout cela est bien sinistre?...

— J'ai trouvé moins lugubre... ma plantation s'appellera : la *Ressuscitee*.

Héléna serra vivement le bras de M. Mertens, sur lequel elle s'appuyait, et ce mouvement n'échappa point à d'Aubans, qui résolut de découvrir enfin le mystère dont sa gracieuse voisine était entourée.

Dans un de ses moments d'expansion, M. Mertens avait fait au chevalier quelques confidences sur sa position. Sa fortune était plus que médiocre ; après avoir acquis les *Palmiers*, il lui était resté fort peu de chose, et il souffrait de ne pouvoir entourer sa fille, habituée au luxe et à la richesse, de ces mille riens qui rendent la vie plus douce aux jeunes femmes, en occupant leur attention. Héléna ne se

plaignait jamais; cependant, elle eût voulu des livres, la musique nouvelle, peut-être même ces brimborions, ces rubans, ces chiffons qui viennent de Paris.

Le lendemain de cette conversation, d'Aubans envoya à la dame des Palmiers tout ce qu'il put trouver à Saint-Denis et même à bord des deux ou trois navires le plus récemment arrivés d'Europe.

Ce fut une grande joie pour Héléna d'ouvrir des boîtes, de remuer des flacons. Il y avait un peu de tout dans l'envoi du chevalier : des étoffes, un éventail de nacre ciselé, des essences, des romans, les airs nouveaux de deux ans auparavant, des albums de gravures de mode.

Elle remercia d'Aubans avec effusion, et M. Mertens n'eut pas le courage de se fâcher.

D'autre part, d'Aubans était parvenu à se rendre utile à son voisin et à augmenter ses revenus. Il s'était chargé de l'écoulement des produits de la plantation ; il avait pu acheter pour M. Mertens un

certain nombre d'esclaves nouveaux ; enfin, il avait organisé et disposé un établissement de culture en société.

Une certaine familiarité s'en était suivie avec Mlle Mertens ; Héléna n'avait pu faire autrement que de s'apercevoir de l'amour du chevalier, amour qu'elle partageait peut-être, mais qu'elle semblait condamnée à renfermer toujours au plus profond de son cœur.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. L'intimité était devenue chaque jour plus grande entre la dame des Palmiers et le châtelain de la *Ressuscitée*.

Un soir, d'Aubans s'étant attardé dans le pavillon de la terrasse, M. Mertens, fatigué d'une longue journée de travail, se retira dans la partie de l'habitation qui lui avait été réservée et où il vivait entouré de livres scientifiques et de planches d'anatomie ; le chevalier était assis à côté d'Héléna, qui avait chanté, en s'accompagnant de la cithare, plusieurs poésies scandinaves. La lune brillait au

ciel clair et traçait sur la mer une longue bande argentée ; chaque vague semblait porter une étoile et c'étaient comme autant d'aigrettes sur la pointe des flots ; calme profond, sérénité que rien ne troublait. La brise molle et chargée de senteurs marines caressait le front des rêveurs de la terrasse, comme doucement poussée par un éventail invisible.

Sur le sable fin, au pied de la falaise, l'eau s'allongeait en festons inégaux où brillaient les écailles dorées des petits poissons familiers du rivage.

D'Aubans contemplait Héléna, qui semblait absorbée dans cette mélancolie inexplicable dont le chevalier avait cherché vainement à soulever le voile. La bouche entr'ouverte, la poitrine oppressée, le regard fixe, à quoi songeait la jeune exilée ? Ses cheveux blonds retombaient en désordre sur la mousseline qui couvrait ses épaules, et, de moment en moment, l'ongle rose de ses doigts errants

tirait des cordes de la cithare un son ou un accord qui ressemblait à une plainte, à un déchirement du cœur.

D'Aubans ne put se taire plus longtemps ; un cri lui échappa :

— Héléna, je vous aime !

La jeune fille tressaillit ; elle jeta sur d'Aubans un regard plein d'épouvante, et, laissant tomber sa tête entre ses mains, elle pleura silencieusement.

— Qu'avez-vous ? s'écria le chevalier, pourquoi ces larmes ? Vous ai-je offensée ? Héléna, si je suis resté dans ce pays, si j'ai renoncé à tout jamais à revoir ma patrie, c'est que je ne pouvais me résoudre à me séparer de vous. Votre présence est ma vie désormais; si vous ne pouvez répondre à mon amour, dites-moi du moins pourquoi vous me repoussez ?

— Je ne vous repousse pas, murmura Héléna en lui serrant la main.

— Eh bien ! permettez-moi de m'adresser à M. Mertens, de lui demander votre main ?

Héléna redressa la tête, et, les dents serrées, avec rage, avec désespoir, elle s'écria :

— C'est impossible !

D'Aubans sentit son cœur se briser.

— Héléna, vous voulez donc me tuer ? Impossible ! quand nous sommes jeunes tous deux, éloignés du monde ; quand nous n'avons qu'une déclaration à faire à la chancellerie française pour devenir époux ? Héléna, il y a dans votre vie un secret qui m'échappe. Quels sont les dangers que vous redoutez ? Peut-être pourrai-je les conjurer ? Prenez mon sang comme vous avez pris mon âme ; mais, au nom du ciel, un mot qui me permette d'espérer !

Héléna se tordait les bras.

— Oh ! murmura-t-elle, ne vaudrait-il pas mieux être morte ?

— Hélas ! continua le chevalier, j'ai aperçu

une fois dans ma vie une femme qui vous ressemblait...

Héléna interrompit fiévreusement :

— Une femme? où cela? où avez-vous vu cette femme ?

D'Aubans continua :

— Qui vous ressemblait tellement que la première fois où je vous ai rencontrée dans le jardin des Palmiers, je me suis demandé si je ne rêvais pas.

— Mais, encore une fois, où avez-vous vu cette femme?

— A l'église de l'Archange-Michel, à Moscou.

Héléna poussa un cri de terreur et s'enfuit en disant :

— Je suis perdue !

D'Aubans resta atterré; ses tempes battaient violemment; le flot rouge de la folie lui montait au cerveau.

Il balbutiait des mots entrecoupés, appelant

Héléna. Chancelant, il tenta de faire quelques pas et fut obligé de s'appuyer contre le rocher pour ne pas tomber.

M. Mertens parut bientôt.

— Veuillez me suivre, dit-il, monsieur du Clain ; j'ai à vous parler.

D'Aubans reprit un peu de fermeté.

— Je ne m'appelle pas du Clain, dit-il ; mon nom est le chevalier d'Aubans.

— Je le savais, répondit froidement Mertens, et, précédant le chevalier, il le fit entrer dans son cabinet de travail.

— Stanna ! cria-t-il, avant de refermer la porte, prenez soin de votre maîtresse qui est souffrante.

D'Aubans se tenait debout, plein d'angoisse, attendant l'explication que M. Mertens semblait lui avoir promise.

— Veuillez vous asseoir, chevalier, dit celui-ci, et écoutez-moi !... Il y a, comme vous avez pu le constater vous-même, une ressemblance étrange

entre ma fille et une jeune princesse dont la mort mystérieuse a donné lieu à des suppositions plus ou moins fondées.

» Cette ressemblance a été pour nous la source de bien des maux et vous ne devez pas être surpris de la terreur que ce souvenir a fait naître dans l'esprit d'Héléna. Le czar a conçu des soupçons sur le veuvage du prince Alexis, son héritier; il a fait fouiller les quatre coins de l'Europe, il a fait visiter les couvents et les maisons de retraite, croyant retrouver la princesse Charlotte; et toujours les espions moscovites s'arrêtaient à Amsterdam et désignaient ma fille.

» J'ai subi, de ce fait, de véritables persécutions qui m'ont décidé à m'expatrier. Ma fortune, réalisée à la hâte, est fort modeste; comme je vous l'ai dit. Nous trouvions dans cette solitude le calme et le repos qui nous avaient fui depuis longtemps, quand vous êtes venu raviver chez Héléna le souvenir de nos malheurs...

— Je vous demande pardon, monsieur Mertens, dit le chevalier; je réparerai, si vous le permettez, le mal involontaire que je vous ai causé. Il y a un moyen bien simple d'éloigner tout soupçon : j'aime Mlle Héléna et je vous prie de vouloir bien me la donner pour épouse.

Mertens tressaillit.

— Je suis sans doute très-honoré de votre demande, chevalier, répondit-il; mais j'ai besoin de consulter ma fille. A ne vous rien cacher, je la crois décidée à ne pas se marier.

— Pourquoi?

— Elle a beaucoup souffert et compte se laisser aller jusqu'au jour du dernier sommeil dans cette vie de retraite, à l'abri des agitations du monde.

— N'y ai-je pas renoncé moi-même, s'écria d'Aubans, du jour où j'ai vu Mlle Héléna? Vous ne serez pas toujours à côté d'elle, monsieur Mertens, et que deviendra-t-elle toute seule?

— Hélas! fit le planteur, c'est là ma plus grande inquiétude.

— A demain donc, dit le chevalier en se levant, e viendrai chercher votre réponse.

D'Aubans regagna sa demeure et se coucha en proie à une violente agitation. Il y avait, au fond du récit de M. Mertens, un mystère qui le tint éveillé usqu'au jour. Il n'eût pas été difficile à un citoyen des Pays-Bas de faire constater une fois pour toutes que sa fille était bien sa fille et non une princesse de Hanovre mariée au czaréwitch. Eût-on recommencé avec elle l'histoire du Masque-de-Fer?

Avait-il craint qu'on ne l'enlevât pour l'enfermer au fond de quelque citadelle, afin de couper court aux propos des Moscovites?

— Si elle est réellement Mlle Mertens, ajoutait le chevalier, il n'y a pas de raison pour qu'elle refuse de m'épouser

Le jour parut enfin. D'Aubans se promena au

bord de la mer, attendant avec impatience l'heure où il pourrait se présenter aux Palmiers.

Il prit enfin son parti, et, suivant la falaise, il arriva jusqu'à la terrasse. Héléna, assise sous le pavillon, semblait plongée dans une rêverie profonde. D'Aubans descendit le rocher, appuyant le pied sur les saillies de la pierre, et se trouva tout à coup aux pieds d'Héléna.

— Vous? s'écria-t-elle avec un mélange de crainte et de satisfaction.

D'Aubans avait mis un genou en terre, et, couvrant de baisers la main tremblante de la jeune fille :

— Héléna, je vous aime! lui dit-il. Voulez-vous que nous vivions ici, la main dans la main, oublieux et oubliés du reste du monde?

— Écoutez, mon ami, répondit-elle avec douceur, il y a peut-être un grand péril à m'épouser!

— Qu'importe!

— Une menace terrible est suspendue sur ma tête.

— Nous serons deux pour la détourner.

— Soit donc! Vous tenez ma main... gardez-la.

Et se levant avec vivacité, elle entraîna son fiancé jusqu'au cabinet de M. Mertens.

— Père, dit-elle, nous nous marions!

Un nuage passa sur le front du planteur; il leva les yeux au ciel, puis, souriant, il ouvrit ses bras au chevalier qui s'y précipita.

Le déjeuner, servi par Stanna et les deux nègres Beaucanard et Apollon, fut plein de gaieté. Il y avait comme une détente générale; de part et d'autre, les chagrins passés étaient oubliés.

M. Mertens remit au chevalier d'Aubans les pièces qu'il avait rapportées de Hollande, et, le soir même, le gouverneur de l'île, M. le marquis de Montauran, apprenait de la bouche même du chevalier son prochain mariage avec Mlle Héléna Mertens.

— Il paraît, mon cher chevalier, dit le gouverneur, et il ajouta: ceci est confidentiel et doit

rester entre nous ; il paraît que vous n'épousez pas la première femme venue.

— Sans doute, répliqua d'Aubans, Mlle Mertens est un trésor de grâce et de tendresse.

— Ce n'est pas cela seulement, fit le marquis d'un air entendu.

— Qu'y a-t-il donc que j'ignore ?

M. de Montauran continua :

— J'ai reçu des ordres du régent qui me recommandent de traiter avec la plus haute estime et les plus grands égards Mlle Mertens, domiciliée dans le ressort de mon gouvernement.

— Des ordres du régent ? s'écria d'Aubans stupéfait.

— Ni plus, ni moins, et sans aucune autre explication.

Le chevalier, à peine revenu de son étonnement, reprit avec gaieté :

— Cela prouve, mon cher gouverneur, que Mme la chevalière d'Aubans est déjà considérée

comme une féale et dévouée sujette de Sa Majesté le futur roi de France.

— Sans doute ; mais cette mesure particulière, cette attention exceptionnelle ne sont pas de nature à éclaircir à mes yeux le mystère dont s'est entourée la dame des Palmiers.

— Franchement, reprit d'Aubans, je n'en sais pas beaucoup plus long que vous à cet égard. Je crois que Mlle Mertens a été victime d'une ressemblance étonnante qui existe entre elle et une princesse d'une cour étrangère. Elle a préféré s'exiler que d'encourir le sort de l'homme au masque de fer... Voilà, si je ne me trompe, tout le mystère. Nous aurions beau chercher que nous ne trouverions pas d'autre explication que celle-là ; mieux vaut nous en contenter. J'aime Mlle Mertens et je l'épouse.

— Voilà parler ! dit M. de Montauran, et je signerai de grand cœur à votre contrat.

Quinze jours après, Mlle Mertens s'appelait la chevalière d'Aubans.

Il y eut un grand dîner chez le marquis de Montauran; la plantation des Palmiers fut en grande liesse; Petit-Salé, Beaucanard et Apollon improvisèrent un ballet aux flambeaux de résine, accompagné d'une telle musique que les petits oiseaux se retirèrent dans la montagne et ne reparurent que huit jours après.

Bertrod qui, jusque-là, n'avait témoigné au chevalier d'Aubans qu'une déférence ordinaire, devint tout à coup le serviteur le plus humble de l'habitation. Il n'allait pas jusqu'à se mettre à plat ventre pour recevoir les ordres de son maître, mais de si loin que le chevalier parût, Bertrod se levait ou abandonnait son travail, et, la main collée au front, il se tenait dans l'attitude respectueuse du soldat qui voit passer son général. Deux ou trois fois, il s'oublia jusqu'à appeler le chevalier « Monseigneur. »

Aucun de ces détails n'échappait à d'Aubans; mais il était heureux, bien heureux, et plus sage

que beaucoup d'autres, il résolut de s'en tenir à son bonheur, au lieu de le creuser jusqu'au noyau pour y chercher l'amande amère.

Héléna adorait son mari. Elle avait auprès de lui des joies d'enfant, lui passait les bras autour du cou et le contemplait comme pour dire : Ceci est mon bien, ceci est ma vie. Mais quand il arriva deux ou trois fois à d'Aubans de faire une allusion à la vie d'Europe, aux épreuves qu'elle y avait dû supporter, le front d'Héléna devenait sombre ; un tremblement nerveux agitait tous ses membres, et il avait dû renoncer à la questionner à ce sujet.

La plantation était en pleine prospérité.

Bertrod s'était mis en rapport avec plusieurs maîtres d'équipages, et les produits des *Palmiers* et de la *Ressuscitée* devenaient presque une fortune.

Au bout d'un an, Mme d'Aubans devint mère. Elle voulut elle-même nourrir son enfant qu'on appela Philippe-Henri, comme son père, mais Héléna y joignit le nom de George qu'elle dit être celui

d'un parent mort dans les Pays-Bas, et qui l'avait beaucoup aimée dans son enfance.

La vie s'écoulait intime et douce, entre les personnages que nous avons fait connaître au lecteur, quand, un matin, Héléna aperçut de sa fenêtre un navire qui se détachait à l'horizon et semblait se diriger vers la grande rade de Saint-Denis. Machinalement elle fixa les yeux sur ce point noir qui grossissait de minute en minute. Tout à coup elle tressaillit.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, c'est impossible.

Et elle courut au cabinet de M. Mertens.

— Qu'avez-vous? demanda celui-ci, comme vous êtes agitée!

— Regardez! murmura-t-elle les dents serrées.

— Ce navire qui entre en rade?

— Regardez bien!

Mertens prit une longue-vue et la fixa sur le navire.

— C'est bien le pavillon, n'est-ce pas? demanda Héléna.

— Oui, répondit Mertens avec accablement, le charpentier de Saardam avait bien dit qu'il aurait une flotte!

— Que faire?

— Nous sommes ici sous la protection du pavillon français; la chevalière d'Aubans n'a rien à craindre.

Et cependant je crains tout.

Héléna éclata en sanglots.

— Oh! s'écria-t-elle avec désespoir, j'étais trop heureuse!...

— Silence! dit M. Mertens. Ce n'est peut-être qu'un hasard... attendons...

— Mon Dieu! continuait Mme d'Aubans qui s'était laissée tomber à genoux, grâce pour mon enfant!

La journée se passa pleine d'angoisses.

Le lendemain, Bertrod vint trouver M. Mertens.

— Il y a, lui dit-il, quelque chose qui n'est pas naturel.

— Qu'as-tu observé?

— Un feu allumé cette nuit sur la montagne.

— Du côté de l'habitation?

— Précisément en ligne droite au-dessus de nous, et ce feu semblait allumé pour diriger deux ou trois individus qui n'ont cessé de se promener au-dessous de la falaise que lorsque le flot montant les a contraints de regagner la barque qui les avait amenés.

— D'où venait cette barque ?

— Elle s'est détachée du trois-mâts qui est arrivé hier.

— Sais-tu ce qu'est ce navire ?

— Je me suis jeté dans une yole et j'ai rôdé aux alentours.

— As-tu surpris quelque chose?

— Le navire est monté par des Finlandais, et il

s'appelle : *Etoile de Cronstadt* ; le nom est à l'arrière...

Mertens sembla réfléchir un instant.

— Prie M. le chevalier de venir me parler, dit-il.

Peu après, d'Aubans pénétrait dans le cabinet du docteur, qui fit signe à Bertrod de les laisser seuls.

— Mon ami, dit M. Mertens, un péril nous menace... Le moment est venu de vous faire connaître le secret que j'aurais voulu vous cacher dans l'intérêt même de votre repos. Je pensais que nos jours pourraient s'écouler paisiblement dans cette retraite, Dieu ne l'a pas voulu... Ecoutez-moi donc !

Le chevalier sentit le vieux sang français bouillonner dans ses veines. Le péril ne l'effrayait point et, à voir son attitude énergique, on le sentait homme à en triompher.

M. Mertens commença :

— Pierre Ier, czar de Moscovie, avait quitté Saar-

dam pour visiter l'Angleterre où il choisit lui-même les ingénieurs qui devaient tracer le canal du Don au Volga; et, tandis que le souverain de toutes les Russies se consacrait à ces voyages d'études pour préparer les grandes réformes intérieures qu'il méditait, le czarewitz Alexis restait à Moscou pour contrebalancer l'influence de la princesse Sophie sur les strélitz.

« Grossier, brutal, emporté jusqu'à la férocité, il avait épousé la plus douce et la plus résignée des femmes, la princesse Charlotte de Brunswick, sœur de l'impératrice Élisabeth.

» Le czarewitz la maltraitait souvent, et la pauvre Charlotte était devenue un objet de pitié pour les quelques dames de la cour.

» Saint-Pétersbourg était fondé depuis quelques années à peine, mais Pierre y avait établi sa résidence et celle du vice-czar Fedor Romanowski, le double qu'il s'était donné pour le suppléer dans les cérémonies; il livrait aux hommages de la foule

un mannequin chargé des insignes impériaux, tandis qu'il restait libre et maître de sa pensée et de ses actions.

» Pierre avait envoyé au czarewitz l'ordre de quitter Moscou et de rentrer à Saint-Pétersbourg. Le bruit du départ prochain s'était aussitôt répandu et le docteur Sandick, médecin ordinaire du palais, entra sans se faire annoncer dans l'appartement de la princesse pour lui porter la nouvelle.

» Charlotte de Brunswick, tristement appuyée sur le dossier d'un fauteuil de chêne, laissait aller ses regards sur l'immense panorama qui se déroulait aux pieds du Kremlin.

» Moscou est une ville grande comme une province. De loin, on n'y aperçoit que des coupoles dorées; mais, en entrant dans la ville, on est frappé des contrastes qui choquent la vue et le goût. Il y a de tout au même endroit, palais, maisons et cabanes; un bazar comme en Orient, des pièces d'eau, des parcs, des bois ; à côté d'un monument gigantesque,

de petites échoppes en bois peint. Quatre mille églises, aux coupoles coloriées et semées d'étoiles, forment le trait caractéristique de la cité sainte. Moscou est l'ancienne ville des Turcs, on retrouve leur trace à chaque pas. Les Russes y ont ajouté, ils n'ont pas détruit. Partout les couleurs les plus vives, rouge, vert, blanc, or et argent.

» La princesse Charlotte semblait fixer du regard un jeune homme qui traversait le pont Rouge ; le pont Rouge est jeté sur la rivière qui encadrait les murs du Kremlin, ces murs si blancs qu'on les aurait crus faits de neige taillée.

» Le docteur Saudick était entré doucement.

» — Vous admirez notre Babylone, princesse? demanda-t-il.

» Charlotte tressaillit.

» — Mon bon docteur, dit-elle, je vous attendais, c'est votre heure !

» — Êtes-vous encore souffrante?

» — Triste et découragée surtout... puis, cette grossesse me fatigue horriblement.

» — Encore quatre mois d'attente, dit Sandick, et vous ne serez plus seule...

» La princesse leva les yeux au ciel.

» — Quatre mois ! murmura-t-elle, c'est bien long !

» Et elle ajouta :

» — Docteur, je ne crois pas que je puisse vivre jusque-là.

» — Il le faut cependant ! s'écria Sandick avec fermeté. Luttez, prenez de nouvelles forces et attendons avec résignation le retour du czar.

» Charlotte regarda de nouveau par l'étroite fenêtre :

» — Dites-moi, Sandick, approchez... Cet homme, qui passe, n'est-ce pas ce jeune Français qui était venu demander de l'emploi au czar ?

» — Le chevalier d'Aubans ? Oui, princesse, c'est bien lui.

Et comme, à cet endroit du récit, M. Mertens jetait sur le chevalier un regard plein d'affection, celui-ci ne put s'empêcher de l'interrompre :

— Hé quoi ! la princesse Charlotte m'avait vu à cette époque de ma vie?... Mais alors cette prétendue ressemblance?...

— Laissez-moi achever, dit doucement Mertens; bientôt vous allez tout savoir...

— Et vous-même alors?... continua vivement le chevalier.

— A cette époque, dit Mertens, je portais une longue barbe que j'ai fait couper en arrivant à Amsterdam et qui, du reste, n'aurait pu résister au soleil des tropiques...

— En effet, s'exclama d'Aubans, il me semblait parfois vous avoir déjà rencontré...

— Oh ! dit Mertens, vous ne m'aviez vu qu'une fois; c'était si loin de Bourbon et je portais un costume si différent de celui du planteur...

D'Aubans rassemblait a la hâte ses souvenirs

et certains rapprochements venaient jeter une lueur singulière sur le récit de M. Mertens. Mais qu'était donc Héléna, puisque la princesse Charlotte avait été ensevelie presque sous ses yeux ?

Là s'arrêtait pour lui la déduction possible...

— La princesse avait donc une sœur? s'écria-t-il. Et comment cette sœur se trouve-t-elle ici ? Oh ! je veux qu'elle sache que j'ai suivi le cercueil jusqu'à Pétersbourg.

— Elle le sait! dit Mertens.

Et il reprit son récit :

— Que fait-il encore à Moscou? demanda la princesse au docteur Sandick. Pauvre garçon, nous ne pouvons rien pour lui. Ma recommandation suffirait à le faire bannir à tout jamais...

« — Il passe ses journées à rôder autour du Kremlin... et, dernièrement, il m'a demandé de lui faire visiter le palais. Le prince Alexis était à sa maison de chasse et j'ai profité de son absence pour promener le chevalier d'Aubans. Il ne m'a fait

grâce d'aucun détail. Depuis la colonne d'Ivan le Grand jusqu'à la tour de Velik...

» La princesse sourit.

» — Dites-moi aussi l'histoire du Kremlin, docteur, demanda-t-elle en s'asseyant.

— Le Kremlin a deux histoires, madame, l'histoire de ses murs et l'histoire de ses crimes. Ici, chaque pierre a reçu le baptême du sang, chaque cachot a eu ses cadavres. En 1339, le Kremlin était entouré de murailles de chêne. Démétrius du Don en fit jeter les fondements en pierre en 1367. La vaillante forteresse a toujours résisté aux invasions des Tartares, et ce n'est que la trahison qui l'a livrée à Toktamish. En 1445, le Kremlin brûla. Jean III le fit rebâtir. Au-dessus de la porte du Spasky, le divin rédempteur ! se trouve une image du sauveur de Smolensk, bien placée à côté de l'église Saint-Basile.

» Tout le monde doit se découvrir en passant devant cette image, et c'est vis-à-vis de la porte du

Spasky que sont exécutés les criminels afin que leurs regards mourants puissent implorer le sauveur de Smolensk ! Après la porte de la Trinité, c'est la tour d'Ivan Velik...

» — N'est-ce pas là que le prince Alexis a fixé sa demeure depuis qu'il s'est épris de la comtesse Nariskin?

» — Le prince, en effet, a pris possession du premier étage de la tour. C'est le tzar Boris Godownoff qui a fait élever cette colossale bâtisse, ces quatre étages octangulaires surmontés d'un étage cylindrique. On dirait une autre tour jaillissant de la première, et c'est là que le tzar Boris a fait placer les trente-quatre cloches.

» A ce moment, la comtesse de Warbeck, née de Konigsmarck, dame d'honneur et alliée en Hanovre de la princesse Charlotte, entra dans le boudoir où elle fut surprise de trouver le docteur Sandick.

» — Qu'y a-t-il, docteur? s'écria-t-elle, qui donc

est allé vous chercher en mon absence? La princesse serait-elle encore empoisonnée?

» — Non; grâce à la protection de saint Alexandre Newski, nous n'avons rien à craindre pour aujourd'hui...

» La princesse tendit la main à Mme de Warbeck.

» — As-tu pris tous les renseignements? demanda-t-elle. Comment est cette femme? qu'en pense-t-on? Tu peux tout dire devant le docteur? il n'y a que lui qui me protége...

» Mme de Warbeck avait pâli.

» — La comtesse Nariskin, dit-elle, est cette jeune fille qui vous a si longtemps regardée à la cathédrale de l'Archange-Michel...

» — Elle est bien belle! murmura la princesse.

» — D'une beauté fatale, reprit Mme de Warbeck. Ses yeux noirs brillent d'un feu fixe sous cette épaisse et rebelle chevelure aux tons fauves et qui change de couleur à mesure que le soleil baisse à l'horizon.

» Elle se nomme Vera-Edwige-Catherine. En famille, on l'appelle Vera. Elle a dix-huit ans à peine, une ambition démesurée. C'est une créature aussi perverse et aussi barbare que le prince Alexis lui-même, si cela est possible!

» — Qu'espère-t-elle donc?

» — Elle espère que le prince l'épousera!

» — Et que fera-t-on de moi? demanda Charlotte de Brunswick avec résignation.

» — Vous? Mais n'a-t-il pas tenté de vous empoisonner cinq ou six fois déjà... et, sans le docteur Sandick, vous seriez déjà morte!

» D'un regard, la princesse interroge le docteur. Celui-ci inclina la tête en signe d'assentiment.

» — Ainsi, reprit Charlotte, ces souffrances, ces vomissements que j'attribuais à mon état?...

» — Vous étiez empoisonnée, dit Sandick.

» Mme de Warbeck, ne pouvant retenir ses larmes, se jeta aux pieds de la princesse.

» — Il faut fuir, s'écria-t-elle, prendre un déguisement et gagner la frontière de Pologne.

» Charlotte releva doucement la dame d'honneur.

» — Chère amie, dit-elle, j'ai vingt ans... Où irais-je? Je ne trouverai d'asile ni dans le Hanovre, ni dans le Wurtemberg. Je suis la prisonnière d'Alexis Petrovitch; il n'est pas d'État qui ne me remette aux mains de mon impérial époux.

» Mme de Warbeck avait alors trente ans; veuve depuis la première révolte des strélitz, elle s'était entièrement vouée à la princesse.

» — Que faire, docteur? demanda-t-elle.

» Le bruit d'une cavalcade arrêta la réponse sur les lèvres de Sandick.

» Le roulement des tambours et une fanfare sauvage annoncèrent l'arrivée du czarewitz.

» La princesse Charlotte avait pâli...

» Peu d'instants après, un garde annonça: « Son Altesse le prince Alexis! »

» Les trois personnages se levèrent.

» — Savez-vous ce qu'on dit, madame? s'écria le czarewitz en entrant dans l'appartement. On prétend que je suis un mauvais époux et que je serai un mauvais père. Vous vous êtes fait dans la ville une réputation de sainte et de victime qui peut flatter votre âme germanique, mais avec laquelle je crois bon d'en finir dans l'intérêt de ma popularité...

» — Je ne me suis plainte à personne, murmura la princesse.

» Alexis frappa le parquet du talon de sa botte.

» — Désormais, ajouta-t-il, j'entends que vous soyez de toutes les fêtes, et pour commencer, je viens vous chercher pour que vous repreniez à ma table la place que vous y avez trop souvent laissée vide, sous prétexte de je ne sais quelles indispositions. Heureusement l'excellent docteur Sandick a toujours pris de votre santé un soin dont je lui suis reconnaissant...

» Ce dernier mot fut accompagné d'un regard de

haine et de colère que le docteur supporta sans broncher.

» — Monseigneur, répondit-il en s'inclinant, j'ai répondu à S. M. le czar votre père de la vie de sa bru.

» — C'est bien cela, Sandick! dit Alexis en ricanant, et si les distractions ont une heureuse influence sur la santé de la princesse Charlotte, je vous promets que, à l'avenir, je ne lui laisserai pas le temps de s'ennuyer. A tout à l'heure, madame, ajouta-t-il. Je donne ce soir un grand et joyeux festin, vous le présiderez avec ce charme et cette grâce que vous avez apportée de la cour de Hanovre.

» Il fit un léger mouvement de tête, quelque chose qui était à la fois un salut et une menace, et se retira en faisant résonner ses éperons sur les dalles de l'antichambre.

» Mme de Warbeck était attérée.

» — Allons! dit la princesse en essayant de sourire, il faut procéder à ma toilette.

» Sandick murmurait :

» — Le czarewitz est ivre... Il y a pour ce soir de sinistres projets.

» Au premier étage de la tour d'Ivan Velick, la salle à manger était brillamment illuminée. Vingt couverts avaient été mis. Quelques gentilshommes, compagnons ordinaires du czarewitz, préludaient au festin dans une pièce voisine avec des tartines de kaviar arrosées de grands verres de vin de Hongrie.

» A cinq heures, le festin était servi.

» Kilkis et concombres salés, borsch, rastigaï, bitock à la Smétana, zrazy, gibiers rôtis et fruits confits.

» La princesse Charlotte alla prendre place à côté du czarewitz en face duquel se trouvait la comtesse Nariskin. La comtesse et ceux des assistants qui n'étaient pas connus de la princesse Charlotte avaient été l'objet d'une courte présentation, et chacun avait pu remarquer que c'est à peine si la

comtesse Nariskin s'était inclinée devant celle qui devait être un jour sa souveraine.

» Le czarewitz mangea beaucoup et but davantage encore.

» A la fin du repas, il se leva et remplissant son verre :

» — Mes amis, s'écria-t-il, buvons tous à la beauté sans rivale, à la comtesse Nariskin !

» Chacun se leva et but.

» Charlotte porta son verre à ses lèvres.

» — Comtesse, dit-elle en souriant, je m'associe à l'hommage qui vous est rendu... Je vous félicite d'être sans rivale, car je ne puis en dire autant...

» Mlle Nariskin répondit simplement :

» — On n'a que ce qu'on mérite.

» Charlotte se leva à son tour et se dirigea vers une pièce voisine.

» — Qu'avez-vous donc ? demanda brusquement Alexis en la retenant par le bras.

» — Vous savez que je ne suis pas bien, répondit-

elle, cette chaleur, l'odeur enivrante de ces boissons m'ont donné un éblouissement....

» Elle sortit.

» — Monseigneur, dit alors la comtesse, ces femmes du Hanovre sont vraiment d'une impertinence rare...

» — Vous trouvez? fit Alexis en fronçant le sourcil.

» — Quelle est la dame russe qui eût laissé sa place vide à côté du czarewitz?

» Alexis but coup sur coup trois ou quatre verres de genièvre, et s'élanca sur les pas de la princesse.

» La plume se refuse à décrire les horreurs d'une pareille scène. Furieux dans son ivresse, il saisit la princesse par les cheveux, la frappant du poing au visage jusqu'à ce qu'elle fût renversée; il écumait, et lui lança des coups de pied dans le ventre, jusqu'à ce que, brisée, ensanglantée, elle eût cessé de donner signe d'existence.

» Le czarewitz rentra alors dans la salle du festin.

» — Justice est faite! s'écria-t-il. Quittons ce repas manqué... Qu'on selle et qu'on attèle les chevaux; nous irons passer la nuit à notre maison de chasse.

» Quelques instants après, la tour d'Ivan était devenue silencieuse. Le docteur Sandick parut, accompagné de deux domestiques portant des flambeaux. Il releva la princesse et la fit transporter dans son appartement où, assisté de Mme de Warbeck, il lui donna les premiers soins.

» — A quoi bon la sauver? demanda la dame d'honneur; il la tuera demain!

» — Non, dit le docteur; demain elle sera morte pour lui.

» Mme de Warbeck croisa les mains.

» — Que comptez-vous faire? demanda-t-elle.

» — Attendez! fit le docteur, et, ouvrant lui-même la porte, il livra passage à quatre paysans qui portaient un cercueil recouvert de velours rouge.

. . . . . .

» C'était le 8 novembre 1715. Dès le matin, les cloches sonnaient à toutes volées dans Saint-Pétersbourg ; et le canon, à intervalles égaux, coupait de ses roulements le sinistre carillon.

» Le marteau des constructeurs se taisait, la scie des charpentiers était au repos. La population se pressait, austère et humble, le bonnet à la main, car un édit du czar avait ordonné la tristesse et le deuil; tous se rendaient à l'île de Vassili, entre le golfe de Cronstadt et la Néva. Les barques pavoisées de deuil transportaient les curieux. Une longue file de religieux, descendue à pied du monastère de Saint-Alexandre, se dirigeait vers la place de l'île Vassili où un vaste palais de bois ouvrait ses portes tendues de draperies noires mouchetées d'images d'argent.

» Les boyards et les officiers de la couronne avaient pris place dans la salle du palais, où ils entouraient les waivodes, vêtus d'habits de soie, où l'or ne brillait plus depuis que le czar en avait

interdit l'usage pour parer à la rareté du numéraire dans son empire.

» Mille flambeaux, placés sur des trépieds d'argent, entouraient un lit de parade sur lequel était étendu le cadavre d'une jeune femme; un diadème entourait le front de la morte, les diamants et les pierres précieuses étincelaient sur le cadavre immobile et froid de la princesse de la couronne, Charlotte-Sophie de Brunswick-Wolfenbuttel.

» Et la foule murmurait, autour du temple :

» — C'est lui qui l'a tuée... elle a trop souffert.

» A genoux à côté de l'estrade, se tenait la princesse de Frisland.

» La nuit était venue; depuis une heure les chemins se couvraient d'une neige fine. Les moines à robes brunes sortirent du palais, précédant le cercueil, placé sur un traîneau recouvert de velours.

» Les gardes escortaient le corps, portant à la main des torches de sapin. Entre la terre blanche

et le ciel noir, on pouvait se demander où serait le tombeau.

» Le lugubre cortége semblait glisser sur le sol mobile où ses pas n'avaient point d'écho...

» Les moines récitaient, suivant le rite grec, les strophes qui se répondaient alternativement, puis tous reprenaient en chœur : « L'ange s'est en-
» volé! »

» Le corps fut porté dans l'église de la citadelle.

» Au moment où l'archevêque de Rezan traversait le chœur pour monter à l'autel, le czar lui-même, Pierre parut, revêtu d'habits sacerdotaux, et officia lui-même à haute voix, au milieu des popes irrités.

» — Ce despote ne nous laissera rien, murmuraient les moines. Empereur et soldat, philosophe et rénovateur, le voilà qui se fait prêtre! Bientôt il se dira Dieu...

» Le czar avait soulevé le voile qui recouvrait le visage de la morte.

» — Ce n'est pas elle, murmura-t-il, je m'en dou-

tais. Qu'a-t-on fait de la princesse, et quel est le motif de cette comédie sépulcrale? Je le saurai et je tirerai de tout ceci une éclatante vengeance...

» Et les moines psalmodiaient :

» — L'ange s'est envolé !

M. Mertens s'interrompit de nouveau :

— Le docteur Sandick, c'est-à-dire moi-même, ajouta-t-il, en tendant la main au chevalier, qui la serra affectueusement dans la sienne, le docteur Sandick connut ce détail le soir même, par la princesse de Frisland.

» Mme de Warbeck et moi, nous avions substitué à notre jeune et chère maîtresse le cadavre d'une servante du palais morte le matin même, et nous avions confié la princesse, comme une parente malade, aux hospitaliers de Simonoff.

» L'idée que le czar s'était aperçu de la substitution nous remplit de terreur et hâta notre départ.

» Il nous fallut près de deux mois pour gagner les Pays-Bas. Là, nous fîmes argent de tout. Il fallut

vendre bijoux et diamants, acheter des papiers qui parussent à peu près en règle... Enfin, nous prîmes passage sur un navire qui se rendait aux Indes. Mme de Warbeck se sépara en sanglotant de sa chère parente et retourna dans ses terres du Hanovre, tandis que la princesse et moi nous faisions route vers cette terre où Dieu vous a conduit à votre tour.

» Vous savez tout maintenant. Reste à vous faire connaître quel est le péril qui nous menace. Hier, la princesse et moi, nous avons pu voir une frégate naviguant sous pavillon moscovite, la première sans doute que Pierre Ier ait fait construire. Cette frégate est sur ses ancres dans la grande rade, et, avec cette lunette d'approche, vous pouvez voir ce qui se passe sur le pont.

D'Aubans saisit la lunette.

— Peut-être, continua M. Mertens, c'est-à-dire le docteur Sandick, n'y a-t-il là rien d'inquiétant pour notre repos. Peut-être aussi le czar, qui n'ignore point que l'épouse du prince Alexis était enceinte

au moment où nous l'avons enlevée aux mauvais traitements de son mari, a-t-il suivi nos traces jusqu'à Amsterdam. Il a pu savoir notre embarquement et la destination du navire qui nous emportait... La princesse est accouchée d'un enfant mort; mais, si l'enfant avait vécu, il serait l'héritier de cet empire immense qui va du pôle nord au centre de l'Asie.

— En effet, dit le chevalier, il peut y avoir là un intérêt puissant pour Pierre Ier; mais la princesse Charlotte est morte civilement et Mlle Mertens, devenue Mme d'Aubans, n'a plus de comptes à rendre à S. M. l'empereur de toutes les Russies.

— Que comptez-vous faire? demanda Sandick.

D'Aubans réfléchit un instant.

— L'habitation, dit-il, est inaccessible du côté de la mer; il n'y a qu'à faire bonne garde aux environs de la route de Saint-Denis.

» Je verrai M. de Montauran, et, s'il y a quelque chose à craindre, il ne me le laissera pas ignorer.

» Dans tous les cas, je vais donner des ordres à Bertrod.

D'Aubans descendit de la plate-forme par l'escalier qui tournait le roc, et, entrant dans le bâtiment d'exploitation :

— Bertrod, dit-il, voici le moment de te distinguer. As-tu conservé ton ancienne valeur ?

— Certes, monsieur le chevalier, un ancien sous-officier des strélitz ne se rouille pas en cinq années de soleil, si brûlants qu'en soient les rayons.

— Tu n'ignores pas que S. M. le czar vient d'envoyer un messager dans ces parages ?

— J'ai vu la frégate et j'ai flairé les chiens du despote.

— Tu hais donc le czar ?

Bertrod eut un éclair dans les yeux.

— Si je le hais ? s'écria-t-il. Je faisais partie de la conspiration des strélitz en 1698; oh ! pourquoi Pouckine et Soukovoi n'ont-ils pas tué ce monstre

altéré de sang pendant qu'ils le tenaient? Ils étaient vingt contre lui, et, seul, il les a désarmés; par son ordre, on les a garrottés et leurs membres ont été broyés sur la roue. J'ai passé deux nuits, sur la place Rouge, en face du Kremlim, attendant qu'il sortît pour le frapper. Et pendant que les Moscovites maudissaient le tyran, on l'a vu, dans un seul repas, demander vingt fois du vin, et couper une tête de strélitz à chaque verre qu'il buvait !

» Quatre mille de nos frères ont été massacrés parce qu'ils s'opposaient à ce que les races maudites d'occident portassent leurs cohortes barbares sur nos neiges sacrées, Ils sont tombés au pied de la citadelle que Dmitri Ivanowitch avait élevée contre les Tartares. Pierre, qu'on appelle empereur depuis la bataille de Pultawa, a déshérité Moscou pour une ville qu'il a inventée et qui s'élève à peine au milieu des marais ! Les vieux Moscovites ont été chassés de leurs demeures, traqués comme des bêtes fauves! plus d'armes! plus de complots pos-

sibles ! des malédictions isolées, des blasphèmes tremblants d'être entendus... O vieille Russie, un seul homme t'a terrassée...et il a fallu subir le joug!

Des larmes de rage sillonnaient la figure énergique de l'ancien strélitz.

— Eh bien ! reprit d'Aubans, si cet homme vient nous chercher jusqu'ici, s'il veut toucher à ta maîtresse, nous nous défendrons.

— La tâche est facile; qu'y a-t-il à bord de sa coquille de noix ? cent cinquante ou deux cents hommes?

— Fais armer tous nos nègres; place des sentinelles sur les points les plus élevés et qu'on veille nuit et jour !

—Ce sera fait, capitaine.

— J'irai dès aujourd'hui chez le gouverneur afin de savoir si l'éveil a été donné ou s'il a reçu quelques ordres nouveaux au sujet de celle qu'il appelait Mlle Mertens... Tu m'enverras Apollon et Beaucanard avec un charriot dans lequel nous mettrons

toutes les armes que je pourrai trouver dans la ville. Qu'est-ce que nous avons ici?

— Une trentaine de fusils, quelques sabres, des piques...

— C'est bien. Dès demain j'aurai complété notre armement, et s'il faut soutenir un siége, nous le soutiendrons.

— Par saint Michel! s'écria Bertrod, dont le front resplendit, nous leur donnerons du fil à retordre; mais comme l'excès de précautions ne peut nuire, ne serait-il pas bon, si nous nous trouvions sérieusement menacés, de conduire ma maîtresse avec Stanna et deux noirs sur lesquels nous puissions compter?...

— Où voudrais-tu la conduire?

— Dans une retraite connue de moi seul, un lieu presque inaccessible, dans la chaîne qui borne à l'est la plaine des Palmistes...

— Si le docteur Sandick y consent...

— Il y consentira, c'est la logique des choses...

Les femmes en sûreté, les hommes au combat!

Pendant que la première frégate russe entrait dans les eaux de Bourbon, le comte Kourakine, ambassadeur de Moscou à Paris, annonçait à la cour du régent la prochaine arrivée de son souverain. Cette nouvelle causa autant de surprise que d'embarras. Comment faire honneur au czar sans se brouiller avec le roi d'Angleterre ?

La prospérité commerciale des vastes États de Pierre Ier avait éveillé la jalousie des Anglais. Le czar se laissait souvent emporter à des paroles injurieuses, à des menaces même contre le roi George, à l'amitié duquel le régent attachait un grand prix. D'autre part, Dubois convoitait le chapeau de cardinal et l'empereur d'Allemagne donnait ses ordres à Rome : or le roi George était tout-puissant à la cour d'Allemagne.

Le comte Kourakine avait déclaré que le czar ne s'occupait, dans ses nouveaux voyages, que de la prospérité de son empire, et qu'il venait offrir

à la France un traité de commerce avec la Russie.

Dubois, partisan de l'alliance anglaise, fit échouer ce projet, dont la réalisation eût peut-être modifié les pages sanglantes de notre histoire.

L'ambition et l'égoïsme de cet abbé perverti, fils d'un petit apothicaire de Brives-la-Gaillarde, fut le principal obstacle à cette alliance dont les résultats eussent été si féconds. On peut juger, par ce seul exemple, des abus et des excès de la civilisation quand elle n'est que la surface dorée de la corruption générale.

En dépit de toutes les considérations, il fallut faire bon visage à l'illustre voyageur.

On savait la valeur et les victoires de Pierre, mais aussi les traits de son humeur farouche, la grossièreté de sa vie privée, ses habitudes d'ivrognerie ; la cour de Versailles l'attendait comme on attend une curiosité ; on y parlait de cet ours couronné, de ce sauvage du Nord ; mais quand Pierre parut, les courtisans se sentirent écrasés par

la supériorité de son génie autant que par le tact admirable dont il fit preuve dans toutes les circonstances. Le cérémonial, l'étiquette l'eussent diminué, il voulut s'en passer. Pierre traita le jeune roi comme son égal, le régent comme son inférieur, mais la nuance fut si habilement ménagée qu'on dut la constater sans y trouver à redire.

Le czar visita les Gobelins, les manufactures, les musées, la galerie des médailles, la Monnaie. La netteté de ses idées, l'étendue de ses observations frappèrent tous ceux qui purent l'approcher.

Le plus malheureux de tous fut le maréchal de Tessé que le régent avait spécialement chargé d'accompagner le czar. Vainement il se hâtait, vainement il arrivait avant l'heure fixée, Pierre était toujours en route. Le maréchal ne devait pas le quitter un instant, et c'est à peine s'il put l'entrevoir.

On rencontrait à chaque pas dans Paris l'infortuné maréchal demandant :

— Savez-vous où est le czar ?

Les docteurs de la Sorbonne remirent à Pierre Ier un mémoire dont le but était d'éteindre le schisme qui sépare les Églises grecque et latine.

— Ils appellent cela, dit Pierre au comte Kourakine, une hérésie de saint Épiphane... Je me soucie fort peu que le Saint-Esprit procède du père ou du fils; ce qu'il faut, c'est que notre race ne demeure pas isolée dans les neiges. Nous sommes trop accolés au nord; il y a, dans mes États, trois mille lieues stériles et glacées que je donnerais volontiers pour cent cinquante verstes au soleil. Il faut que nos déserts se peuplent et versent des hommes sur le sud de l'empire. Si je devenais catholique, l'Autriche, la France offriraient leurs filles à mon alliance. La richesse entrerait chez nous avec l'industrie, et notre tête serait au frais vers le pôle nord, tandis que nos pieds se chaufferaient au soleil de la Méditerranée.

— Majesté, répondit Kourakine, qui avait passé

trois ans à Rome, j'ai étudié la politique du Saint-Siége : si vous devenez romain, il faudra mettre un genou en terre.

— Moi, jamais ! s'écria Pierre; mais, après moi, qui laisserai-je ?...

Et il resta pensif, craignant que son œuvre ne tombât entre des mains inhabiles.

Tout à coup, il sembla chasser les pensées qui l'absorbaient et demanda brusquement :

— Est il arrivé un courrier ?

— Voici les dépêches, Sire.

— Lis-moi ça.

Kourakine déplia plusieurs paperasses et, après les avoir examinées, dit :

— On conspire là-bas.

Pierre fronça les sourcils.

— Après les strélitz, les moines...

Kourakine continua :

— Voici une proclamation...

— Que dit-elle?

— Les boyards, dignes de leurs aïeux, les vrais Moscovites de naissance et de cœur, doivent s'unir pour repousser l'invasion des coutumes étrangères...

» Les archimandrites métropolitains et popes de tous les rangs et de toutes les provinces, se mettront à la tête des fidèles.

» Les vases sacrés, les croix, les saints emblèmes seront fondus pour acheter des armes.

» Les débris des strélitz seront ralliés; on appellera les tribus errantes du Don en leur promettant le pillage de Pétersbourg. Les bataillons russes seront acquis par la promesse qu'on leur fera de chasser la garde allemande.

» Le signal partira du monastère de Saint-Vladimir; la grande cloche d'Ivan aura bientôt réuni les fidèles.

» Tous les étrangers seront exterminés.

» Les lois de Pierre abolies.

» Sont proclamés :

» Patriarche : l'archevêque de Rezan ;

» Czar de Moscovie : Alexis II.

Pierre fit quelques pas dans le salon de l'hôtel de Lesdiguières qu'on lui avait offert pour résidence.

— Alexis ! murmurait-il, mon fils est il donc si impatient de détruire mon ouvrage? Les moines lui ont tourné l'esprit... Il faudra briser cette jeune tige qui s'élève déjà comme une menace. Ces moines ne comprennent rien ! ils ne voient que leur influence, leur domination... J'ai donné de la hache sur les strélitz, je donnerai du knout et de la roue sur ces conspirateurs crasseux. La Russie doit s'étendre et non se resserrer...

Ce soir-là, les comédiens du roi donnaient *Brutus*, dans la salle du Palais-Royal. Le régent avait invité le czar à assister à la représentation.

Une foule immense s'était portée au théâtre pour contempler le souverain moscovite; les voix se pressaient, confuses; les marquis et les vicomtes

se marchaient sur les pieds ; il était impossible aux acteurs de se faire entendre.

Enfin, le czar parut, majestueux, noble et fier. Le public s'entend à juger un homme à première vue ; il sent ce qui est grand et vrai. La médiocrité ne peut le tromper qu'un instant par l'appareil et l'éclat extérieur ; la grandeur véritable se manifeste dans la simplicité, cet indice imposant de la force.

Le czar était simplement vêtu, mais sa démarche, son regard imposaient à la foule. Instinctivement tout le monde se tut.

L'action de la mauvaise tragédie de Mlle Bernard se traînait languissamment ; le style flasque, délayé, poussait à l'ennui.

Pierre, pour se distraire, pria le régent de lui désigner par leurs noms les spectateurs qui appartenaient à la haute aristocratie française.

Le régent s'empressa de satisfaire au désir de son hôte.

Tout à coup, le regard de Pierre s'arrêta sur la

figure grimaçante, ironique, d'un jeune homme qui s'était glissé dans la suite du régent.

Le czar semblait préoccupé; il aurait voulu soulever le masque pour voir l'homme — qui lui échappait.

— Comment vous nommez-vous? lui demanda-t-il.

— Arouet.

— J'emmène en Russie plusieurs de vos compatriotes... Voulez-vous venir ?

— Sire, je ne sais aucun métier, je suis écrivain.

— Eh bien ! vous ferez mon histoire...

— Sire, écrit-on la vérité dans vos États ?

— C'est une expérience à faire.

Arouet fit la moue.

— Je sors de la Bastille, sire; quelle est la Bastille de Pétersbourg ?

Pierre répondit simplement :

— Vous avez raison d'y penser, monsieur, restez ici.

La pièce continuait.

Le czar, assez inattentif jusque-là, sembla prendre subitement un intérêt puissant au drame qui se débitait devant lui.

Il avait croisé les bras sur sa poitrine, et ne perdait pas un mot de la pièce. Enfin, il s'adressa au régent et demanda l'explication du sujet.

— C'est, répondit Philippe, l'histoire de Brutus condamnant lui-même ses fils.

— De quoi donc étaient-ils coupables?

— Leur trahison avait mis la patrie en danger.

— Et il les a frappés ?

— Les historiens lui ont fait une gloire de ce sacrifice.

Sur la scène, Brutus s'emportait en tirades patriotiques; puis, la faiblesse paternelle semblait l'emporter sur son amour pour la patrie.

Pierre ne perdait pas un mot, pas un mouvement.

Enfin, le citoyen avait vaincu le père, Brutus venait de condamner ses fils...

Le czar donna le signal des applaudissements, et, se levant, il sortit sombre et agité.

En sortant il aperçut Arouet qui semblait l'attendre au passage, comme si, l'ayant vu assis, il eût voulu le voir debout.

Leurs regards se croisèrent comme deux lames d'épées; le héros et l'historien s'étaient compris.

Sous le péristyle, un homme portant le costume russe tendit une missive au czar.

Pierre y jeta un rapide coup d'œil et dit au comte Kourakine :

— Donnez l'ordre d'atteler les chevaux de poste, je quitte Paris cette nuit même.

Si nous revenons à l'île Bourbon, nous y trouvons le chevalier d'Aubans se présentant vers neuf heures du matin à l'hôtel du Gouvernement.

— Quel bon vent vous amène? lui demanda le marquis de Montauran.

— Monsieur le gouverneur, répondit d'Aubans en s'inclinant, je viens vous demander l'autorisation de fréter un brigantin.

— Vous voulez naviguer?

— Les produits de la plantation sont devenus assez considérables pour que j'essaie de les expédier directement sur les marchés de France; dans ce but, j'ai acheté un navire havanais dont le capitaine armateur est mort pendant la traversée...

— Je vous donnerai, chevalier, toutes les autorisations nécessaires.

Et il ajouta :

— Peut-on savoir quel est le navire dont vous parlez?

— Il est baptisé la *Senora de Atocha.*

M. de Montauran sembla faire un effort de mémoire.

— Ce brigantin n'a-t-il pas fait la course?

— On le dit; c'est un fin voilier, excellent marcheur.

— Tant mieux donc, s'il est tombé en bonnes mains.

Evidemment, rien dans l'accueil du gouverneur n'indiquait à d'Aubans qu'il fût survenu un incident nouveau depuis sa dernière visite.

— Vous déjeunez ici; n'est-ce pas, chevalier ? reprit M. de Montauran.

— Volontiers.

Au moment où l'on allait passer dans la salle à manger, un domestique vint annoncer au gouverneur que le capitaine Gourowich demandait à lui parler.

— Faites-le entrer, dit M. de Montauran.

Le capitaine fut introduit et s'inclina profondément.

— Que puis-je faire pour vous, Monsieur? demanda le marquis.

— Je suis chargé, répondit Gourowitch, d'une mission confidentielle, et je prie Monsieur le gouverneur de vouloir bien m'accorder une audience particulière.

D'Aubans se leva.

— Ne vous dérangez pas, chevalier, dit M. de Montauran, nous allons, le capitaine et moi, passer dans mon cabinet. Je vous demande quelques minutes.

Gourowitch était un homme d'une quarantaine d'années, la tête forte, carrée, le front sillonné de rides précoces. Une moustache rousse descendait de chaque côté de sa bouche et lui pendait sous le menton comme une fourche renversée.

Il suivit le gouverneur d'un pas lourd et sec qui fit trembler le plancher.

— Décidément, c'est l'ennemi, pensa d'Aubans.

Un quart d'heure s'écoula avant que M. de Montauran reparût.

— A table! s'écria-t-il en rentrant; et, tout en offrant à d'Aubans une moitié de perdreau : Croiriez-vous, continua-t-il, que les Moscovites viennent chercher une princesse jusqu'ici? Ils ont perdu un héritier de leur trône et le czar n'en dort plus. Ce

brave Gourowitch va battre l'île dans tous les sens et vous pouvez vous attendre à sa visite.

— Permettez, monsieur le marquis, interrompit d'Aubans; je suis libre, ce me semble, de recevoir qui me plaît?

— Sans aucun doute.

— Donc, le capitaine Gourowitch ne m'étant aucunement connu, je prendrai la liberté de le laisser à ma porte, côté des passants.

— Comme il vous plaira. Je dois cependant vous informer que ses pouvoirs sont en règle.

— Je n'obéirai qu'à la signature du roi de France, et, à son défaut, à celle du régent.

— Quel intérêt avez-vous à ne pas recevoir Gourowitch?

— Monsieur le gouverneur, j'ai habité Moscou, à une époque où j'étais allé chercher du service auprès de l'empereur de toutes les Russies. Or les gens de là-bas m'ont si mal reçu que je me suis bien promis de leur rendre la monnaie de leur pièce.

— Mais, reprit Montauran qui aurait voulu faire de la conciliation, si, pour couper court à cette vieille rancune, et en même temps pour satisfaire aux ordres que j'ai reçus d'aider le commandant dans ses recherches, je me présentais avec lui à l'habitation?

D'Aubans répondit sans embarras :

— Oh! dans ce cas, monsieur le gouverneur, je serais heureux de vous recevoir et je m'appliquerais à faire honneur à la compagnie qu'il vous aurait plu d'amener avec vous.

Le repas terminé, le chevalier prit congé de M. de Montauran, fit une tournée dans quelques comptoirs américains où il ramassa tout ce qu'il put trouver d'armes disponibles; le soir, il rentrait aux Palmiers, suivi d'un chariot auprès duquel marchaient trois ou quatre nègres; et, derrière le chariot, sous la toile d'un cacolet, Bertrod, qui attendait impatiemment son maître, aperçut deux petits canons, dits pierriers, que d'Aubans avait achetés d'un

maître d'équipage de l'île de Cuba ; quant aux munitions, elles étaient déja rendues. Bertrod grommela avec satisfaction :

— Si on nous parle, voilà de quoi répondre.

Depuis qu'elle avait vu la frégate russe, Héléna était en proie à une surexcitation qui ne lui laissait pas un instant de repos. Elle serrait son enfant sur sa poitrine, versait des larmes silencieuses, puis, tout à coup, elle se levait, courait à la terrasse et, fixant les yeux sur le navire sombre, elle semblait demander à ses voiles en panne, à ses ancres jetées, le secret de leur immobilité.

— Que s'est-il passé à Saint-Denis? demanda le docteur Sandick au chevalier dès qu'il apparut.

— Nous recevrons le commandant de la frégate, répondit d'Aubans d'un ton soucieux.

Sandick tressaillit.

— Le gouverneur doit l'accompagner, continua d'Aubans, et il faudra faire bon visage; aussitôt après, Héléna partira avec Bertrod et Stanna.

— En effet, fit le docteur, il faut que Mme d'Aubans reçoive les visiteurs; son absence ferait naître des soupçons ou les confirmerait, si le commandant en a déjà conçus.

La nuit se passa sans incident nouveau ; les nègres, placés en sentinelles, n'aperçurent et n'entendirent rien d'extraordinaire.

Vers dix heures du matin, une cavalcade s'arrêta devant la clôture des Palmiers.

Le gouverneur, accompagné de deux domestiques et ayant à sa gauche le commandant Gourowitch, suivi lui-même d'un officier du bord, descendirent de cheval et s'avancèrent vers l'habitation. Par ordre du chevalier, on avait laissé toutes portes ouvertes; il avait même fait jeter du sable sur le pont-levis de façon à ce que la propriété parût d'un accès facile. L'absence de précautions devait inspirer la confiance.

Mme d'Aubans, dissimulant ses craintes, s'efforçait de sourire aux visiteurs.

Le gouverneur s'extasia sur les travaux accomplis en si peu de temps sous la direction du chevalier. Les récoltes promettaient d'être superbes et partout régnaient l'ordre et la discipline.

Une collation avait été servie.

Le marquis de Montauran prit place à la droite de Mme d'Aubans, et le commandant Gourowitch à sa gauche.

Sur la table s'étalaient des coquillages qui s'entr'ouvraient comme par curiosité, du gibier froid, un poisson à la chair rosée et les fruits variés de la colonie. A côté du vin de Madère se trouvaient deux bouteilles de vin rouge de France et quatre carafes remplies d'oagou pétillant, sorte de boisson fermentée que fabriquaient les nègres avec le marc des cannes à sucre.

— Certes, s'écria Gourowitch, les pays de soleil sont riches et féconds; mais au milieu de ces lianes pittoresques, de ces palmiers et de ces jasmins d'Arabie, je regrette les sapins et les mélèzes de

nos grandes campagnes désertes. J'aime la neige, les sangliers, les ours, les loups, et j'ai une horreur native des volcans, des serpents et des caïmans. Ce sont les animaux des hommes noirs; je préfère les animaux des hommes blancs. Toutes ces îles ne sont bonnes qu'à faire du sucre et du café, du poivre et du tabac; je ne comprends pas que des Européens puissent se condamner à vivre sous le ciel des singes, dans des endroits où les mouches sont armées comme des lanciers, et où les fleurs sentent si fort qu'il faut se boucher le nez quand on passe à côté. N'est-ce pas, lieutenant Drumine? ajouta-t-il en s'adressant à son ordonnance qui opina d'un signe de tête.

— Parbleu! commandant, dit le chevalier en riant, il fallait rester dans la mer du Nord et dans la Baltique et ne pas venir nous faire de si mauvais compliments.

Le commandant reprit:

— L'empereur, mon maître, donne les ordres et

je les exécute; s'il me commandait de me jeter dans le piton de la Fournaise, j'obéirais. Le czar est un des plus grands souverains du monde, et si je n'étais en compagnie de deux gentilshommes français, je dirais « le plus grand de tous. » Le czar a voulu que son pavillon reçût les caresses du soleil des Indes, et je suis parti.

— Sans autre but qu'une promenade en mer?

— Mon navire voyage en éclaireur... Un jour viendra où les flottes russes croiseront avec les vaisseaux anglais et français depuis le pays des Samoyèdes jusqu'aux régions ténébreuses du pôle Sud.

M. de Montauran interrompit :

— C'est une grande idée, sans doute; mais il me semble que l'époque des conquêtes est passée. Aux invasions des barbares ont succédé les invasions des philosophes. Une plume éloquente pèse dans la balance des empires comme autrefois l'épée de Brennus.

— Mon maître l'a compris, dit Gourowitch. Il

ouvre la Russie à tous les peuples du monde, et l'écrivain est aussi bien accueilli chez nous que l'ingénieur et l'architecte. Le czar n'a qu'une préoccupation : il craint de voir son œuvre s'émietter dans les mains de son successeur. Le czarewitz n'est pas le digne fils d'un tel père...

D'Aubans regardait fixement le commandant comme un homme à qui on apprend quelque chose de nouveau ; et Sandick, qui découpait un perdreau, déposa une aile sur l'assiette d'Héléna. A ce souvenir si cruel, la jeune femme avait pâli, et le changement qui s'était opéré en elle, le trouble qu'elle tâchait de dissimuler n'avaient point échappé à l'officier de l'*Étoile-de-Cronstadt* qui accompagnait Gourowitch.

Un instant après, Stanna passait devant les fenêtres, tenant dans ses bras le petit Philippe endormi.

— Voici un bel enfant, dit Gourowitch. Quel âge a-t-il ?

— Trois ans bientôt, répondit d'Aubans.

Héléna était sur le point de s'évanouir.

— C'est le seul enfant que vous ayez, madame? reprit le commandant.

— Oui, reprit la jeune femme, le seul!

Gourowitch joua la confusion :

— Vous ai-je attristée, madame?

— En quoi donc, monsieur?

— Il m'a semblé qu'un nuage passait sur votre front, et je crains d'avoir évoqué quelque douloureux souvenir.

— Aucunement, commandant! dit le chevalier d'un ton brusque. Il y a quatre ans que j'ai eu l'honneur d'épouser Mlle Mertens, et nous n'avons pas eu d'autre enfant que celui que vous venez de voir. Peut-être serons-nous plus heureux, si vous voulez prendre la peine de repasser de ce côté-ci, à votre prochain voyage.

Gourowitch comprit l'ironie que renfermaient ces dernières paroles, et il s'empressa de détourner la conversation.

— Vous avez une vue magnifique de cette terrasse sur la mer?

— C'est de là, dit d'Aubans, que nous avons aperçu la première frégate russe qui ait abordé notre colonie, et sans nous douter, commandant, qu'elle nous apportait des hôtes d'une matinée.

— Parbleu! oui, continua Gourowitch en se levant, voici l'*Étoile-de-Cronstadt*. La frégate est là, sur ses ancres, ne dormant que d'un œil.

Le commandant, sans attendre qu'on l'y invitât, avait quitté la salle à manger, et se promenant sur la terrasse, semblait calculer la hauteur de la falaise.

— Eh bien? demanda-t-il à l'officier qui était venu avec lui.

— C'est elle! répondit celui-ci.

Au moment où les visiteurs quittaient l'habitation, Gourowitch aperçut Bertrod qui conduisait une escouade de nègres portant sur l'épaule des bêches et des pioches.

Le type de ce colosse du Nord parut le frapper; il échangea un coup d'œil avec l'officier, et, s'adressant à Bertrod, il lui dit en langue russe :

— Cela va bien, mon camarade ?

Bertrod le regarda d'un air étonné. Le commandant continua :

— Décidément, les beaux hommes poussent chez nous.

Bertrod répondit d'un air naïf.

— Je ne comprends pas l'anglais.

— Oh ! s'exclama le commandant avec un gros rire épais, je crois te parler un anglais en usage dans le golfe de Finlande ; et quoique tu fasses semblant de ne pas comprendre, je suis sûr que tu as eu du plaisir à retrouver ici la langue du pays ?

— Je suis né au Canada, répondit Bertrod, d'une famille alsacienne. Si les beaux hommes poussent chez vous, c'est tant mieux pour les dames ; mais je ne conseille pas au plus malin de ceux qui sont

nés au golfe de Finlande de préférer le coup de poing de Bertrod à son salut amical.

— Par saint Michel ! dit Gourowitch, c'est presque une menace ?

— Les gens qui ne sont rien en ce monde, reprit Bertrod, n'ont point l'habitude de menacer ceux qui portent les insignes d'un grade ou l'habit d'un gentilhomme. Vous êtes l'hôte de M. le chevalier, et, comme tel, je vous respecte. Ce n'est pas une raison pour venir me chanter aux oreilles un patois qui ne se comprend pas ici...

Et s'adressant à ses nègres, il s'écria :

— Allons, les bons cœurs, au travail !

La petite troupe continua sa marche.

— Cet homme a été soldat, dit Gourowitch ; examinez ce pas mesuré, cette raideur dans la jambe. Décidément, nous avons trouvé le nid de la princesse!

L'officier de bord inclina la tête en signe d'assentiment, et les hôtes des Palmiers reprirent la route de Saint-Denis.

En entrant à l'hôtel du gouverneur, Gourowitch demanda à M. de Montauran quelques minutes de conversation.

— Monsieur le marquis, lui dit-il, la dame que nous venons de voir est, à n'en pas douter, celle que nous cherchons. Les instructions que j'ai eu l'honneur de vous remettre vous autorisent-elles à me prêter main-forte en cas de besoin ?

— Aucunement, monsieur, répondit le gouverneur. Il m'est recommandé de vous faire bon accueil et de vous aider dans vos recherches, mais c'est tout. Je vous ferai observer, d'autre part, que Mme d'Aubans est sujette du roi de France, épouse légitime d'un officier français...

— Mais son premier mari n'est pas mort ! s'écria le commandant. Sommes-nous donc ici chez des sauvages ?

— Vous êtes ici chez moi ! reprit sévèrement le marquis, et je vous enjoins de baisser le ton. Le chevalier d'Aubans a contracté mariage avec

Mlle Mertens, munie de papiers que j'ai examinés et qui sont parfaitement en règle.

— Ces papiers ont été achetés, murmura Gourowitch.

— Qu'en savez-vous ?

— Le contre-maître de l'habitation est un soldat russe, un déserteur peut-être.

M. de Montauran se récria :

— De supposition en supposition, dit-il, vous en arriverez à voir en moi un sujet infidèle de la couronne moscovite. Réfléchissez, monsieur, avant de rien entreprendre, et rappelez-vous que s'il y a un empereur à Pétersbourg, il y a un roi à Paris !

Le commandant s'inclina et reprit, en rongeant son frein, le chemin du mouillage. Un canot l'attendait ; il y monta avec l'officier de bord.

— Il faudra user de ruses, lui dit-il, nous ne sommes pas secondés.

Une demi-heure après, il y avait conciliabule au carré des officiers de l'*Étoile-de-Cronstadt*. Il fut

décidé qu'on escaladerait la falaise et qu'on ramènerait Mme d'Aubans en Russie, quelles que dussent être les conséquences de cet enlèvement.

Le marquis de Montauran dépêcha, de son côté, un messager qui conseillait à M. d'Aubans de se défier d'une surprise...

Le chevalier n'hésita pas. Mme d'Aubans, Stanna et le petit Philippe quittèrent aussitôt l'habitation, accompagnés de Bertrod. Celui-ci emmena Beaucanard, Apollon et Petit-Salé, que suivait le singe Macao, monté sur un petit âne gris. Macao semblait comprendre la gravité de la situation, et si son maître gardait un profond silence, en sa qualité de muet, Macao gardait le silence à sa façon, en s'abstenant de toute espèce de gestes.

Bertrod traversa la plaine des Palmiers, prit un sentier qui tournait la montagne, et, après six heures de marche, le convoi s'arrêta sur une sorte de plate-forme, au sommet d'un volcan éteint depuis des siècles.

— Nous ne serons guère en sûreté ici, dit Mme d'Aubans en regardant Bertrod avec étonnement.

— Attendez, dit l'ancien strélitz... Le volcan sur lequel nous nous trouvons a été séparé et comme coupé en deux par un de ces bouleversements qui prouvent que les mondes sont dans la main de Dieu. Nous sommes ici sur une moitié de la montagne, l'autre moitié est à un mille plus loin, là-bas, où vous voyez ce bloc de granit au flanc duquel s'est accrochée la racine de cactus. Au milieu se trouve un gouffre à donner le vertige...

Mme d'Aubans se pencha curieusement et recula tout à coup en mettant la main sur ses yeux. A une profondeur incalculable, au pied de la montagne taillée à pic et comme par un coup de hache, elle avait aperçu une ravine dans laquelle les tamariniers semblaient n'être que des brins d'herbe.

— Au-dessous de nous, continua Bertrod, le volcan est creux; là se trouve un refuge où vous

serez à l'abri des hasards de l'orage et cachée à tout regard humain.

— Mais comment y pénétrer ?

— Vous allez voir...

Bertrod détacha la selle d'un mulet et il la fixa solidement à deux cordes ; puis il attacha chacune des cordes au tronc d'un arbre, de façon à ce que la selle fût suspendue comme une balançoire au-dessus de l'abîme.

— Veuillez vous asseoir, fermez les yeux et tenez-vous bien.

Héléna avait compris.

Bertrod imprima un mouvement à la corde, de façon à ce que la selle, décrivant un demi-cercle, se trouvât tantôt au-dessus du gouffre, tantôt à l'intérieur d'une caverne dans laquelle Héléna prit pied.

Après leur maîtresse, chacun des nègres passa dans la grotte avec la plus grande facilité.

— Et le petit ? demanda la servante livonienne avec inquiétude.

— Je m'en charge, dit Bertrod ; et, un instant après, il remettait l'enfant aux bras de sa mère.

Les vivres furent introduits dans la grotte par le même système, après quoi Bertrod donna un coup de gaule sur les épaules de Macao en lui criant : A la maison !

Le singe repartit au galop de son âne, et tous les mulets retournèrent à vide à l'habitation des Palmiers, suivant, avec l'instinct des animaux, celui d'entre eux qui avait pris la tête. C'eût été un spectacle amusant pour un voyageur que cette troupe d'ânes et de mulets conduits par un singe.

Bertrod détacha l'une des cordes qui retenaient la selle, et recouvrit de terre et de cailloux le câble qui devait lui servir à remonter.

De la plate-forme il était impossible de découvrir la retraite de Mme d'Aubans, et surtout par quel chemin on pouvait y pénétrer.

Quand le chevalier d'Aubans vit arriver la

cavalcade, conduite par Macao, il éprouva une vive satisfaction en apercevant à la selle de l'âne gris une branche de jasmin d'Arabie, que Bertrod devait y attacher pour lui apprendre que tout le monde était en lieu sûr.

Le docteur Sandick, assis au bord de la fenêtre de son cabinet, tenait sa longue-vue braquée sur la frégate. Il avait observé un certain mouvement à bord ; la chaloupe de sauvetage avait été mise à la mer, et le docteur en concluait que, cette nuit même, on ferait une tentative. Fallait-il s'attendre à une attaque à main armée, ou se contenterait-on d'une simple tournée d'observation ? Dans le doute, les sentinelles furent placées, et le chevalier s'étendit tout habillé dans son hamac.

La nuit se passa tranquillement.

Le lendemain, il y eut absence de travail à l'habitation, car les hommes avaient besoin de repos; et le soir, chacun se trouva de nouveau sous les armes.

Vers dix heures, une troupe de matelots russes s'avançait vers la maison des Palmiers ; Gourowitch marchait à leur tête.

Bertrod fit hisser le pont-levis et demanda :

— Qui est là ? que voulez-vous ?

Le commandant répondit :

— Va dire au chevalier d'Aubans que je désire lui parler...

— Bertrod, suivant les ordres qu'il avait reçus, rallia ses hommes, et, remontant avec eux l'escalier taillé dans le roc qui donnait accès dans l'habitation, il informa d'Aubans de ce qui se passait.

— C'est bien, dit celui-ci. Qu'ils pénètrent en armes sur mes terres et je serai tout à fait dans mon droit en leur résistant. En attendant il s'agit de combler l'escalier.

En un instant, les nègres eurent roulé des quartiers de rocher, des blocs énormes, et le chevalier d'Aubans se trouva dans une sorte de fort retranché, à la tête de cent cinquante nègres.

Gourowitch, lassé d'attendre une réponse qui ne venait pas, donna l'ordre à ses hommes de descendre dans le fossé de clôture et de faire une trouée dans la palissade.

— C'est un assaut en règle, dit Sandick.

— Feu ! s'écria le chevalier.

Vingt-cinq coups de fusil partirent à la fois, car les hommes avaient ordre de ne tirer que par peloton et à tour de rôle, afin de garder le temps nécessaire pour recharger les armes.

Trois ou quatre des assaillants roulèrent aux côtés de Gourowitch.

— Par le diable ! s'écria-t-il, il paraît qu'on nous attendait ; je ne m'étais donc pas trompé et c'est bien l'héritière du trône de Russie qui vit en petite bourgeoise sur ce rocher français...

Et, plein d'ardeur, il s'écria : En avant !

Les matelots, après avoir essuyé plusieurs décharges de mousqueterie, arrivèrent au pied des rochers qui faisaient à l'habitation une enceinte

naturelle presque inexpugnable. Gourowitch chercha vainement l'escalier qu'il se rappelait avoir gravi en compagnie de M. de Montauran.

Il compta rapidement ses hommes. Sur soixante qu'il avait amenés, il lui en restait quarante-sept ; les autres étaient morts ou blessés.

— Qu'y a-t-il là-haut, se demanda-t-il, quelques nègres ! Quand il s'agit de tirer de loin, ils sont à leur affaire, mais dans le corps à corps, chacun de nos matelots en écrasera quatre... Il s'agit de monter, voilà tout.

Et il commanda l'escalade.

Les matelots grimpaient du côté que n'éclairait pas la lune, l'un faisant la courte échelle à l'autre ; vainement d'Auhans et Bertrod tâchaient-ils de voir ce qu'étaient devenus les assiégeants; le silence avait succédé aux décharges de mousqueterie.

— Que se passe-t-il ? demandait Sandick.

— Sûrement, fit Bertrod, ils tentent l'ascension.

Et, donnant le signal à ses nègres, il fit rouler,

au hasard, des pierres énormes et des pelletées de galets sur le côté du rocher qui était resté plongé dans l'obscurité.

En bas retentirent quelques hurlements, qui prouvèrent à d'Aubans que le coup avait porté juste ; mais, pendant que tous étaient occupés à repousser l'assaut, la chaloupe s'était détachée de la frégate et se dirigeait doucement vers la falaise. Debout à l'avant, se tenait le lieutenant Drumine.

— L'affaire est chaude, dit-il en entendant les détonations ; dépêchons-nous.

La chaloupe, poussée par une brise assez vive, fendait rapidement le flot, laissant derrière elle une longue traînée phosphorescente qui brasillait au clair de lune.

En approchant du rivage, Drumine fit carguer la voile, et, d'un coup de gouvernail, il colla l'embarcation contre la falaise.

Au commandement, ses hommes attachèrent des échelles bout à bout et montèrent l'un après l'autre

sur cet escalier mobile qui suivait les mouvements de la chaloupe, tantôt soulevée par le flot, tantôt descendant entre deux vagues.

Quatre matelots restaient à bord ; Drumine et vingt hommes prirent pied sur la terrasse.

— Rendez-vous! cria le lieutenant en se précipitant sur la troupe de d'Aubans.

Les nègres épouvantés de voir ces ennemis nouveaux qui semblaient sortir du sol, se dispersaient dans toutes les directions.

— Parbleu! monsieur, dit d'Aubans, si vous voulez ma vie, elle vous coûtera cher !

Bertrod s'était rué sur la troupe et avait mis trois hommes hors de combat.

D'Aubans, après avoir tiré les deux coups d'un pistolet d'arçon, chargeait Drumine l'épée à la main, tandis que Sandick cherchait à rallier les nègres.

Il en ramenait une vingtaine, quand Gourowitch parut de l'autre côté de la plate-forme, et derrière

lui, ceux de ses matelots qui n'avaient pas été atteints.

A force de tourner autour des rochers, il avait découvert l'endroit où se trouvait l'escalier récemment comblé, et on avait détruit par le bas l'ouvrage fait par le haut, c'est-à-dire qu'une fois le passage trouvé, il était devenu possible de le déblayer.

— Arrêtez! cria le commandant.

Et, se campant, l'épée au fourreau, les bras croisés devant d'Aubans :

— Chevalier, dit-il, au nom de S. M. le czar, mon maître, je réclame une femme de la famille impériale de Russie, la princesse Charlotte de Brunswick, épouse du prince Alexis Petrowitch.

— Commandant, répondit le chevalier, j'ai assisté en personne aux funérailles de la princesse Charlotte que vous prétendez avoir mission de retrouver, et votre agression à main armée sur mon domaine, alors que la paix règne entre votre sou-

verain et le mien, est un acte inqualifiable dont j'instruirai mon gouvernement...

— La raison d'État, reprit Gourowitch, couvrira l'irrégularité de mes procédés. La princesse n'est pas morte, les funérailles dont vous parlez n'ont été qu'une façon de tromper mon maître et le peuple russe. Il me faut cette femme qui n'avait pas le droit de prendre votre nom. J'ai ordre de la ramener à Pétersbourg, où elle passera en jugement pour crime de bigamie.

Le chevalier eût un frémissement de colère.

— Monsieur! s'écria-t-il, on ne connaît ici que Mme d'Aubans, ma femme, et, comme votre démarche m'a paru assez singulière, quand vous êtes venu me rendre visite sous les auspices de M. le marquis de Montauran, j'ai pris mes précautions. Mme d'Aubans est en lieu sûr; cherchez, fouillez l'habitation que vous avez violée; vous ne trouverez rien... Je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir accueilli comme hôte un homme qui n'était qu'un espion!

— Vous me rendrez raison de cette insulte, s'écria Gourowitch.

— Tout de suite! fit d'Aubans en mettant la main à la garde de son épée.

Gourowitch l'arrêta du geste.

— Non, dit-il avec un sourire qui rappelait la raison d'État, pas maintenant, plus tard.

C'eût été un étrange tableau pour un spectateur que cette scène sur la plate-forme. Les arêtes des montagnes, se découpant vivement sur le ciel clair, arrêtaient le fond du décor; au pied des rochers, des cadavres étendus, la poitrine trouée, le visage fracassé; sur la terrasse, les personnages de notre récit qu'animaient des passions si diverses; Sandick et les nègres écoutant dans les attitudes de la douleur et de la crainte; et, en bas, la chaloupe mollement balancée, tandis qu'à l'horizon, la frégate, muette comme une prison, attendait l'issue de la lutte ouverte pour ramener à son bord l'héritière du trône de toutes les Russies.

Drumine, après avoir battu avec ses hommes tous les coins de l'habitation, revint apprendre au commandant l'insuccès de ses recherches.

— Eh bien ! dit alors Gourowitch, si je n'ai pas la femme, j'aurai, du moins, le mari...

Il fit un geste, et le chevalier fut garrotté en un clin d'œil, malgré ses efforts désespérés.

Quant à Bertrod, en voyant la tournure que prenait la scène, il avait disparu...

— Lieuteuant Drumine, dit Gourowitch, le chevalier d'Aubans est votre prisonnier. Conduisez-le à bord... Peut-être son épouse bien-aimée voudra-t-elle le rejoindre...

» Il faut, du reste, quitter cette île au plus vite, car le gouverneur pourrait prendre ombrage de la liberté de nos procédés, et cependant, je ne puis me résoudre à laisser la princesse ici. Allez... et si demain soir vous n'avez pas de mes nouvelles, mettez à la voile et partez. Je prendrai passage sur le premier navire venu.

D'Aubans fut descendu dans la chaloupe et quelques minutes après, il se trouvait enfermé dans un coin de l'entrepont de l'*Etoile de Cronstadt*.

Sandick résolut d'attendre le départ de Gourowitch pour aller retrouver la pauvre Héléna dans sa retraite mystérieuse.

Le commandant faisait les cent pas dans l'avenue, se demandant de quel côté il allâit diriger ses recherches, quand il aperçut une ombre qui se démenait à côté de lui.

Il avança et se trouva en face d'un grand singe dont les allures étaient absolument surprenantes.

Ce singe, qui n'était autre que notre ami Macao, le fidèle compagnon de Petit-Salé, ne comprenait rien à ce qui s'était passé. Réveillé en sursaut par les coups de fusil, il avait assisté au combat et donnait des signes non équivoques d'aliénation mentale.

Il tenait une branche d'arbre, l'épaulait comme

un fusil et se laissait tomber par terre. Après avoir fait le mort un instant, il se relevait tout à coup, semblait lutter contre un ennemi invisible auquel il portait de grands coups de sabre ; après quoi il se grattait vivement la tête, moins pour y arrêter une démangeaison que pour se demander ce que tout cela voulait dire.

Gourowitch riait malgré lui de cette pantomime expressive.

— Si celui-là pouvait parler, grommela-t-il, je saurais peut-être où est sa maîtresse...

Macao, devenu plus calme, se dirigea vers le parc où l'on enfermait les mules et les chevaux ; il détacha son petit âne gris et lui sauta sur le dos.

— Tiens ! tiens ! fit Gourowitch, il faut savoir où va cet individu, car il a certainement son idée.

Le commandant s'installa sur un mulet auquel il passa une corde dans la bouche.

Macao sortit et prit la route de la montagne ; le

petit âne gris trottait avec une vigueur extraordinaire.

Ma foi, dit Gourowitch, au petit bonheur !

Et il partit à la suite de Macao.

Après deux heures d'une course échevelée, Macao s'engagea dans un étroit sentier qui contournait une montagne, la première de la chaîne, s'enfonçait ensuite dans une ravine profonde où les tamariniers et les lianes rendaient le passage difficile. Le jour avait paru, et Gourowitch, levant les yeux, s'aperçut qu'il se trouvait au fond d'une gorge étroite entre deux murailles basaltiques taillées à pic.

Autour de lui, rien n'annonçait une présence humaine ; il craignait d'avoir suivi une fausse piste.

— Ce singe, pensa-t-il, doit avoir un buen-retiro dans ce quartier-ci ; il serait curieux qu'il m'eût conduit simplement auprès de la guenon de ses pensées.

Mais regardant encore au-dessus de sa tête, le commandant aperçut un point noir qui se balançait au-dessus du gouffre.

Qu'était cela ? un singe suspendu à quelque liane, ou un nègre marron sortant de sa cachette pour aller aux provisions ?

Dans tous les cas, comment arriver à ce sommet ? car Gourowitch estima qu'il se trouvait à huit cents pieds au-dessous de l'animal quelconque qu'il venait d'observer.

Le petit âne tourna subitement à droite et se mit à gravir une côte rapide, faisant rouler les pierres sous ses sabots. Un petit sentier, large comme les deux mains, montait le long de la côte, et, se développant comme les replis d'un serpent, s'étageait d'une hauteur d'homme à chaque détour.

— C'est bien le chemin, pensa Gourowitch ; et il continua de suivre Macao.

L'ascension fut longue ; car le sentier tournait toujours.

Le commandant se trouva enfin sur un rocher plat, qui était évidemment le terme de la course.

Quelques ronces s'accrochaient aux crevasses de la pierre et pendaient au-dessus de l'abîme comme des chevelures. Deux ou trois arbres, au tronc tourmenté, avaient seuls pu s'établir sur la hauteur.

Macao avait sauté par terre, et, en deux bonds, écartant les branches, il découvrit un nègre qu'il accabla d'amitiés. Gourowitch marcha droit au noir qui n'était autre que Petit-Salé et lui demanda :

— Que fais-tu ici ?

Le pauvre muet répondit par gestes qu'il n'en savait rien lui-même.

— Tu n'es pas seul ? reprit Gourowitch.

Petit-Salé se frappa la poitrine pour signifier qu'il n'y avait que lui dans cette solitude.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Tu sais parler, puisque tu me comprends ?

Petit-Salé ouvrit la bouche et montra qu'il avait la langue coupée.

Gourowitch saisit son sabre, et, plaçant la pointe sous les yeux du nègre :

— Conduis-moi auprès de ta maîtresse ! dit-il impérativement.

Macao, que cette scène semblait fatiguer, s'approcha d'un arbre dont la racine se soulevait en replis sinueux et enserrait le rocher comme les griffes d'or qui retiennent le diamant d'une bague.

— C'est là ! fit Gourowitch.

Il s'avança jusqu'au tronc de l'arbre...

Le nègre bondit sur lui et le poussa si violemment que Gourowitch eut à peine le temps de se cramponner aux branches.

Tirant de nouveau son sabre, il fendit la tête du malheureux esclave qui tomba sur le dos, les deux bras étendus.

Le commandant se pencha avec précaution au-dessus de l'abîme et il aperçut le câble auquel Macao avait imprimé un balancement. Le Russe se coucha à plat ventre, amena la corde à lui et se

laissa glisser doucement; sa tête seule était encore au niveau du sol, quand il aperçut deux yeux fixés sur les siens. Un autre homme était là, rampant, une main en avant; cette main tenait un couteau.

— Qui êtes-vous? demanda Gourowitch la voix étranglée.

— Mon commandant, répondit l'homme, je me nomme Bertrod Bakmétieff, et j'étais, il n'y a pas longtemps, sous-officier dans les strélitz.

Et il coupa la corde.

— Un de moins! murmura-t-il, tandis que Gourowitch allait se briser au fond du gouffre où son corps s'aplatit comme une pâte molle.

Un instant après, Bertrod apprenait à Mme d'Aubans les événements qui s'étaient précipités pendant la nuit, le siége de l'habitation et la surprise du lieutenant Drumine.

— Il faut partir, s'écria Héléna, je veux aller rejoindre mon mari!

Apollon et Beaucanard remontèrent sur le plateau

pour y installer la selle qui était restée dans la grotte. Ils l'attachèrent solidement après l'avoir renversée de manière à former une espèce de corbeille où leur maîtresse pouvait s'asseoir en sûreté.

— Stanna, dit Mme d'Aubans à la servante livonienne, je te confie mon enfant... Tu vas rester ici avec les noirs, et tu ne reviendras que si Bertrod ou le docteur vient te chercher.

Stanna saisit la main de sa maîtresse et la couvrit de baisers et de larmes.

La grotte se prolongeait sous le roc qui lui faisait un dôme régulier. Au fond se trouvait un réduit spacieux où le petit Philippe dormait sur un lit de feuillage.

Le sol était plâtreux, doux au pied, et par sa composition naturelle de chaux et de quelques résidus de soufre, il était à l'abri des reptiles et des insectes.

Apollon et Beaucanard avaient trouvé leur frère mort.

— Celui qui l'a tué est mort aussi, dit Bertrod.

L'idée que leur frère était vengé calma aussitôt la douleur des deux noirs ; le seul inconsolable était Macao, qui, penché sur le corps de son maître, collait l'oreille contre sa poitrine, cherchant la vie. Macao soulevait le bras, qui retombait inerte; puis il saisissait le buste et le secouait. Voyant que rien ne répondait à ses étreintes, le singe fit entendre de petits cris plaintifs, se déchira le front avec ses ongles et se frappa lui-même à coups redoublés, faisant retentir ses côtes et sans se soucier de la douleur. Bertrod descendit le sentier avec Mme d'Aubans pendant que Beaucanard et Apollon creusaient une fosse pour y ensevelir leur frère.

Pauvre nègre! victime de sa fidélité, tombé sans pousser une plainte, une croix de bois, faite de deux petites branches reliées par une liane, marqua seule sa sépulture. Né dans l'esclavage et pleuré par un singe, ce fut toute l'histoire de sa vie et de son trépas.

Mme d'Aubans approchait des Palmiers quand elle rencontra le docteur Sandick qui venait au-devant d'elle.

Sandick lui apprit l'enlèvement du chevalier; elle courut à la terrasse et fixa des regards pleins d'égarement sur la frégate qui venait de déployer ses voiles.

Un homme se mit à la barre; l'*Étoile de Cronstadt* fit un demi-tour sur elle-même; ses voiles s'enflèrent gracieusement et la frégate s'élança vers l'immensité.

Héléna tomba à genoux, cachant sa tête dans ses mains.

— Docteur, s'écria-t-elle, il faut partir le plus tôt possible; le brigantin est-il prêt?

— Songez-y, madame, dit tristement Sandick; ne vaut-il pas mieux attendre les événements? Le chevalier est sujet du roi de France, et on y regardera à deux fois avant de faire tomber un cheveu de sa tête. Vous vous devez à votre enfant... Votre

présence pourra-t-elle modifier le sort de M. d'Aubans? Mon avis est qu'elle ne fera qu'augmenter les dangers qu'il peut courir. Croyez-moi, restez! il faut que votre fils ait, au moins, sa mère.

Héléna regardait Sandick avec étonnement.

— Que m'importe mon fils? s'écria-t-elle. C'est son père que j'aime en lui. L'enfant restera ici, en lieu sûr; M. de Montauran veillera sur ses premiers pas. Voulez-vous qu'il apprenne plus tard que j'ai lâchement abandonné son père, alors qu'il payait de sa liberté, de sa vie peut-être, un passé dont tout le poids devait retomber sur moi? Allons, Sandick, vous n'y avez pas songé ou vous me prenez pour une autre. Avant de m'appeler Mme d'Aubans, on me nommait la princesse Charlotte... Je n'étais pas née pour être heureuse, décidément. Mon pied a glissé dans le sang sur les marches du trône; le premier enfant que j'ai conçu n'a pu venir à l'air libre; un coup de poing du monstre qui l'avait engendré l'a rejeté dans les ténèbres. Alors, j'ai

renoncé aux grandeurs, j'ai changé de nom, de patrie! tout a été vain. La fatalité qui s'acharne après moi a poursuivi Héléna Mertens comme elle avait poursuivi la princesse Charlotte; rien n'a pu désarmer la cruauté du sort. Jusque sur ces rives lointaines, au milieu des rochers où vivait la morte d'Europe, il a fallu que l'on vînt me broyer le cœur... Je suis là, et chaque minute augmente la distance qui me sépare de mon époux, de mon amant, de l'homme qui est tout pour moi... Allons, Sandick, du courage! Nous avons un navire... Courez, que tout soit prêt le plus tôt possible, ne perdez pas une minute, et partons!

Sandick s'inclina. A l'énergie de Mme d'Aubans, à la menace qui plissait les coins de sa bouche, il avait compris que toute observation serait inutile.

Il se mit en route pour Saint-Denis et trouva le brigantin acheté par d'Aubans, la *Senora-de-Atocha*, en état de prendre la mer.

Héléna avait donné ses ordres aux serviteurs de

l'habitation, et elle arriva bientôt à Saint-Denis, suivie des paquets que l'on avait faits à la hâte.

Elle se rendit à l'hôtel du gouverneur.

— Monsieur le marquis, dit-elle à Montauran, le czar Pierre Ier a fait enlever mon mari sur le sol d'une colonie française. A cette heure, le chevalier d'Aubans, prisonnier au mépris du droit des gens, est en route pour le continent. Où on le conduira, j'irai... Je vous recommande notre enfant. Il s'appelle Philippe, comme son père, et George, comme son oncle, le roi de Hanovre. Monsieur le marquis, c'est une mère qui compte sur vous et s'en remet à votre honneur de gentilhomme. N'oubliez pas, je vous prie, que cette mère est partie sans avoir embrassé son enfant.

M. de Montauran s'inclina profondément.

— Madame, dit-il avec respect et d'une voix émue, je vous engage ma parole de veiller sur votre fils.

— Merci! répondit Héléna.

Quelques minutes plus tard, elle montait dans un canot, qui fit force de rames vers le brigantin...

Héléna jetait un dernier regard vers le rivage, quand Bertrod y arriva en courant.

— N'amenons-nous pas Bertrod? demanda Sandick.

Héléna fit un geste de regret.

— Il arrive trop tard, dit-elle.

— Ne retournerons-nous pas le chercher?

— Je ne veux pas perdre une minute.

Bertrod, voyant qu'on le laissait à la côte, se jeta résolûment à la nage et se mit à la poursuite du canot.

Deux larmes roulèrent dans les yeux de Mme d'Aubans.

— Arrêtez, dit-elle aux matelots; et bientôt après, l'ancien strélitz s'asseyait sur le banc du fond en grommelant :

— Voilà une idée de s'en aller sans moi !

La *Senora de Atocha* quitta la rade de Saint-

Denis trente-huit heures après la frégate qui emmenait le chevalier d'Aubans.

Héléna, pensive, à la proue du navire, contemplait les eaux profondes que trouait le brigantin et murmurait en elle-même : « Hier, peut-être, il a passé par là ! »

Le 21 juillet 1716, une foule empressée se croisait dans les rues de Saint-Pétersbourg. Le czar, accompagné de Catherine, se rendait à la cathédrale de Saint-Pierre pour y célébrer le cinquième anniversaire du traité de Falksen. Le port, l'arsenal, les chantiers étaient au repos, il y avait fête publique.

La journée était chaude, le soleil brûlant, comme il arrive souvent dans les courts étés des climats septentrionaux, où la verdure, les fleurs et les fruits n'ont que quelques semaines pour se montrer, mûrir et disparaître.

Dans une salle immense, construite en bois et garnie à l'intérieur de tapisseries clouées à la hâte,

au milieu de plusieurs rangs de gradins, s'élevait un trône de velours incarnat brodé d'or et garni de franges éclatantes. Le trône était recouvert d'un dais formé des quatre premiers drapeaux suédois conquis, en 1702, au combat de Derpt.

Deux régiments de la garde maintenaient l'ordre dans la salle où se pressait la foule la plus étrange qu'on puisse imaginer. Des officiers chargés de décorations, des hommes du peuple à moitié nus, des soldats, des prêtres et des magistrats, se poussaient, grouillant comme une fourmilière. Toutes les races humaines étaient confondues : les aventuriers italiens ou français, professeurs de bon ton et de belles manières, qui étaient venus à Pétersbourg apporter les corruptions de leurs galantes patries, coudoyaient les Kalmoucks à l'air stupide et les idolâtres à peine arrachés aux déserts de la Sibérie, aux plaines glacées du pays des Samoïèdes. Tous ces individus, sujets du même maître, nés à deux mille lieues de distance, se parlaient sans se comprendre...

Le maréchal Shérémétoff, le prince Galitzin, Menzicoff, se tenaient sur les marches du trône.

Le czar parut et prit place.

Il distribua une grande quantité de médailles d'or et d'argent aux officiers et aux soldats dont la conduite avait été signalée.

Deux hommes s'approchèrent alors du trône, lord Widvorth, nouvel ambassadeur d'Angleterre, et l'amiral Apraxin.

— Monsieur, dit le czar à lord Widvorth, mon fidèle serviteur Matéof a été retenu à Londres pour dettes. C'est là un outrage à la qualité d'ambassadeur; avant de vous agréer comme chargé des affaires d'Angleterre à ma cour, je dois vous demander si votre gouvernement vous a autorisé à m'accorder la réparation que j'ai vainement réclamée jusqu'ici.

Lord Widvorth déclara que, par ordre du Parlement, il était défendu, à l'avenir, d'arrêter les ambassadeurs pour dettes. Lord Widvorth ajouta

que, sur les instances du gouvernement anglais, des poursuites étaient commencées contre les officiers de justice qui avaient attenté à la liberté de Matéof. D'un ton contraint et faisant évidemment violence à son orgueil, l'envoyé britannique essaya d'excuser le retard involontaire du cabinet anglais.

— Les Anglais, dit-il, n'obéissent qu'à la loi.

Pierre fronça le sourcil.

— J'accepte, répondit-il, la satisfaction que m'offre votre gouvernement ; vos lettres de créance sont admises.

Et se tournant vers Apraxin, il ajouta :

— Afin qu'il soit entendu que la mer n'a pas d'autre maître que la tempête et que les navires russes doivent être les égaux des autres vaisseaux de bois, je vous charge du commandement de mon escadre dans la Baltique et je vous accorde l'ordre de Sainte-Catherine.

Apraxin reçut la décoration nouvelle, et saluant lord Widworth en souriant :

— Je fais des vœux, milord, dit-il, pour n'avoir jamais affaire avec la marine royale d'Angleterre.

Lord Widvorth comprit l'ironie de ce souhait ; mais, comme il n'avait pas d'ordre de son gouvernement, il garda le silence afin de ne pas se compromettre vis-à-vis du vainqueur de Charles XII...

Un bruit qui avait pris une grande consistance dans la nouvelle capitale, voulait que l'impératrice Catherine fût enceinte.

Depuis quelque temps, Pierre paraissait rayonnant, et on se demandait tout bas ce que cachait cette bonne humeur et quel serait le sort du prince Alexis si le czar avait réellement un enfant de sa bien-aimée Catherine, la compagne de ses rudes travaux, la vivandière qui l'avait suivi sur tous les champs de bataille.

Alexis était alors à Moscou où il attendait, disait-on, la mort de son père pour épouser cette com-

tesse Nariskin dont l'amour avait été si fatal à la princesse Charlotte.

Alexis vivait là entouré de mécontents ; il était l'espoir de tous les ennemis du régime nouveau introduit par Pierre Ier.

Le czar, depuis son voyage en France, avait entouré son fils d'une surveillance spéciale. Il savait que l'évêque de Souzdal et un grand nombre de boyards se réunissaient mystérieusement au Kremlin.

Quand on apprit à Moscou que Pierre allait avoir un enfant de Catherine, les conspirateurs résolurent de tenter le coup suprême.

Le czarewitz venait de recevoir de son père l'ordre de se rendre à Pétersbourg.

— Ne partez pas, lui dit-on ; le czar n'ose porter la main sur vous tant que vous êtes entouré des braves Moscovites ; il n'ignore pas qu'il y aurait un soulèvement général. S'il vous attire dans sa ville de bois, c'est pour vous condamner comme rebelle

et vous punir en secret. Vous serez livré à quelque bourreau étranger, ou enfermé dans une forteresse jusqu'à la fin de vos jours.

— Votre mère, ajouta un boyard, pleurera-t-elle son fils au fond de sa prison ?

— Et la femme que vous aimez, la comtesse Nariskin, que deviendra-t-elle ? à quel sort sera-t-elle vouée ?

Et tous ajoutaient :

— Régnez ! le moment est venu.

— Vengez la Russie !

— Sauvez nos traditions !

— Tout est prêt, on n'attend que le signal... Voulez-vous le donner ?

Alexis releva la tête et répondit :

— Oui !

Une joie immense éclata parmi les conspirateurs ; tous se lièrent par un même serment ; il fut convenu que, dans un délai de trente jours, nécessaire pour organiser la révolte, la grande cloche d'Ivan

donnerait le signal qui devait soulever les mécontents d'un bout à l'autre de l'empire.

Alexis, le front brûlant, descendit dans les caveaux de ses aïeux.

— Illustres morts, murmurait-il, venez à mon aide ! Et toi, Ivan le Terrible, bourreau de ton propre sang, ton fils aurait vécu s'il avait fait comme moi... Et il n'eût pas été repoussé de vos sépultures, parce qu'on l'avait nommé le faux Dmitri !

A partir de ce jour, les conjurés cessèrent de paraître au Kremlin, et la conspiration s'organisa dans l'ombre.

Ce n'est pas que les Moscovites souffrissent d'être soumis au pouvoir absolu d'un seul homme; ils ne connaissaient pas d'autre gouvernement : étrangers à toute notion de liberté, ils voulaient un despote imbu de leurs idées, de leurs préventions. La haine qu'ils portaient à Pierre venait de cette déviation de l'instinct originaire, de cette volonté féroce qui

leur imposait des innovations monstrueuses à leurs yeux, qui les heurtait de parti pris, au lieu de les entraîner suivant leur nature. Ils se révoltaient contre un pouvoir nouveau pour eux, parce qu'il était inspiré par des mœurs étrangères.

Un mois après la dernière réunion du Kremlin, tous les couvents de Moscou s'ouvrirent dès le matin et livrèrent passage à leurs hordes de moines, qui se répandirent dans les rues. De tous les palais, de tous les hôtels s'élancèrent des milliers de paysans conduits par les boyards. Sur les chemins, de tous côtés, les campagnards marchaient vers la ville.

Ce qui avait survécu des anciens strélitz se trouvait réuni sur la grande place.

La grosse cloche d'Ivan est mise en branle; l'air retentit, des cris s'échappent de toutes les poitrines.

Les moines ouvrent leurs robes et découvrent des armes; l'étendard des strélitz se déploie; tous met-

tent un genou en terre et saluent les images flottantes de saint Vladimir et de saint André.

On marche...

— A bas l'empereur! Vive le czar Alexis! mort aux étrangers!...

Tout à coup les portes du Kremlin s'ouvrent à deux battants, et la foule aperçoit les brillants uniformes de la garde, rangée dans la grande cour.

Les conspirateurs étonnés s'arrêtent un instant, mais la garde crie : Vive Alexis!

L'enthousiasme est au comble ; ces soldats même sont venus se joindre à leurs frères de Moscou; on les acclame.

Le commandant de la garde lève son épée ; tout le monde se tait.

Pour éviter le désordre, le commandant invite les chefs seulement, officiers de strélitz, métropolitains et boyards, à pénétrer dans le Kremlin.

Ils entrent. Derrière eux, les rangs se referment et les portes retombent.

— A genoux! crie alors une voix terrible.

Les conjurés, frappés de stupeur, lèvent les yeux.

Pierre est devant eux, l'œil en feu, la main levée. Il traverse la salle à grands pas, les bras croisés, le front plissé, menaçant. Chaque mouvement du maître indique un bouillonnement intérieur, une colère qui va éclater comme la foudre. Le tremblement de ses membres, la décomposition de sa physionomie trahissent la lutte qui se livre en lui.

Tout à coup il s'arrête...

Il rit!

— Toi, dit-il à l'un des chefs, ta tête sera clouée à la porte du Kremlin. Je t'avais comblé de bienfaits et tu m'as trahi.

» Les autres mourront en Sibérie s'ils ne succombent pas sous le knout...

Au dehors, les rebelles appelaient Alexis.

Le régiment impérial sortit, enseignes déployées, en criant : Vive Pierre!

Et une décharge de mousqueterie eut bientôt balayé la place.

L'archevêque de Rezan, le traître, se rendit à la cathédrale de l'Archange-Michel pour y dire les actions de grâces.

Les plus habiles des conjurés le suivirent.

La rébellion avait commencé à six heures du matin, à dix heures tout était fini.

La garde Préobajinsky resta casernée au Kremlin.

Après avoir maudit l'indécision du prince Alexis, que les boyards avaient eu tant de peine à décider à la révolte, l'archevêque de Rezan s'était défié de ce chef incertain et hésitant. Alexis ne lui parut pas de force à lutter contre Pierre Ier; il était esclave des conjurés et ne savait même pas en paraître le maître. Les partis se contentent souvent de l'apparence d'une direction. Alexis marchait parce qu'il était poussé; la tête du troupeau ne peut ni s'arrêter, ni rétrograder, mais l'impulsion vient des derniers rangs.

L'archevêque avait suivi les fluctuations de l'âme faible et troublée du fils d'Eudoxie Lapouchkin, l'épouse répudiée, l'impératrice cloîtrée.

Il comprit qu'on ne devait faire aucun fonds sur cette nature vacillante, et, sacrifiant le vieux parti moscovite à ses ambitions personnelles, Étienne, archevêque de Rezan, était allé au véritable maître, à celui qui avait l'énergie et la force, au réformateur qui venait de changer d'un bout à l'autre de l'empire jusqu'au costume et jusqu'à la barbe de ses sujets.

Se voyant vaincu d'avance, Étienne s'était réservé une place dans la reconnaissance du czar en préparant son triomphe.

Le prince Alexis était enfermé, depuis le matin, dans la prison de la tour d'Ivan le Terrible.

Étendu sur un lit de camp, il y attendait les ordres du czar.

Passerait-il en jugement ?

Serait-il exécuté sommairement dans ce cachot ?

Il passait avec une égale appréhension de l'une à l'autre de ces suppositions. Il eût préféré cependant la mort au grand jour, avec l'appareil que comportait sa naissance. Avant de mourir, Alexis désirait avoir son heure de représentation publique; tout prince cache un comédien.

Tandis que le premier mari de la princesse Charlotte comptait les heures dans les prisons du Kremlin, le chevalier d'Aubans approchait du continent européen. D'Aubans était parti à peu près rassuré sur le sort d'Héléna et de son enfant.

Bertrod était auprès d'elle; il savait sa retraite inaccessible et ne songeait guère qu'aux moyens de lui faire parvenir une lettre ou de lui expédier un messager qui pût la rassurer sur son sort.

Une seule chose l'inquiétait, l'absence du commandant. Comment ne se trouvait-il pas à son bord? Il était donc resté à l'île Bourbon pour y continuer ses recherches?

Le lieutenant Drumine avait les plus grands

égards pour le chevalier, mais il ne pouvait en aucune façon le renseigner sur le sujet qui le préoccupait. Ne voyant pas revenir Gourowitch, il avait mis à la voile, suivant en cela les instructions du commandant lui-même, et il n'en savait pas davantage.

Une fois hors de vue des côtes, d'Aubans avait eu toute liberté à bord de la frégate russe; il se promenait sur le pont et prenait ses repas avec Drumine et l'élève-pilote.

Le chevalier n'ignorait pas qu'on devait débarquer en l'un des ports de la Baltique et il espérait pouvoir faire parvenir une plainte à Versailles, pensant que le gouvernement français ne manquerait pas de réclamer contre l'enlèvement arbitraire d'un officier de ses armées.

Que de fois d'Aubans, pendant cette longue traversée, se reporta aux jours si calmes et si heureux qui s'étaient écoulés dans la retraite des Palmiers! Fallait-il que la raison d'État allât chercher si loin

des gens qui ne demandaient qu'à vivre à l'abri des grandeurs et des passions de la civilisation? Pauvre Charlotte! heureuse quand elle était Mlle Mertens, persécutée quand elle redevenait princesse, princesse malgré sa volonté, malgré sa résignation à un autre sort que celui pour lequel le ciel l'avait fait naître! Cette couronne princière était-elle indélébile comme la marque du bourreau sur l'épaule des condamnés? Vainement elle disait: Je veux être femme, je veux être mère; la voix d'Europe répondait: Tu nous appartiens, tu es princesse.

L'*Étoile-de-Cronstadt* arriva enfin au terme de sa course; d'Aubans fut réintégré dans l'entrepont. La frégate avait jeté l'ancre. Le balancement monotone du navire au repos succédait au roulis et au tangage de la longue traversée.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant que le chevalier pût soupçonner ce qu'on allait faire de lui; il pensa que Drumine attendait des ordres.

Enfin, un matin, il fut informé qu'il allait être dirigé sur une forteresse. Du pont du navire, il aperçut une double haie de soldats; une planche conduisait au rivage, il y passa le front haut, l'âme tranquille.

Un traîneau l'attendait, deux autres traîneaux lui servaient d'escorte. Les chevaux partirent au galop, dévorant l'espace. De temps en temps, on s'arrêtait pour les relais et le voyage continuait rapide et monotone.

Plus il s'enfonçait dans le pays et plus d'Aubans sentait son cœur se serrer. Chaque verste parcourue ajoutait à la distance qui le séparait de sa chère Héléna. La reverrait-il jamais? Les tristes bouleaux de la Russie ne valaient pas les lianes et les jasmins des pays du soleil.

Après trois semaines de voyage, le cortége entra au milieu de la nuit dans une espèce de faubourg. D'Aubans fut placé au fond d'un carrosse fermé, entre deux soldats. Quand la portière s'ouvrit, il se

trouva dans une cour spacieuse. On le fit passer sous une porte de chêne. Cette porte donnait accès à un long corridor où se trouvait une pièce de vingt pieds carrés qui devait lui servir de prison.

Les jours, les semaines s'écoulèrent sans que d'Aubans fût informé des intentions de ceux qui l'avaient traîtreusement attaqué et enlevé contre le droit des gens.

Un gardien venait matin et soir lui apporter une nourriture suffisante. Quand, par hasard, le prisonnier put entendre la parole humaine, c'était dans une langue inconnue pour lui et qu'il crut être le slave. Pendant le court séjour qu'il avait fait à Moscou, d'Aubans avait appris quelques mots de russe; mais vainement il adressa deux ou trois questions à son geôlier, celui-ci lui fit signe qu'il ne le comprenait pas et répondit en slave aux questions posées en russe.

La geôle était éclairée par une fenêtre munie de barreaux de fer, et cette fenêtre ouvrait sur un

rempart intérieur, au rez-de-chaussée d'une tour carrée. Rien de moins réjouissant que le coup d'œil : des pierres élevées les unes sur les autres; c'est à peine si un brin d'herbe maigre et recroquevillé s'accrochait de loin en loin à l'angle d'un moellon disjoint.

D'Aubans passait des heures entières aux barreaux de sa fenêtre; les prisonniers ont des appétits ardents d'air et de lumière. Un coin du ciel est pour eux un tableau dont ils ne se lassent pas. Le corps est retenu, mais le regard est libre et, après lui, s'envole la pensée.

Un matin, le chevalier rêvait, le coude appuyé sur la pierre où la rouille des barreaux avait dessiné des lignes tortueuses qui s'allongaient jusqu'au mur extérieur, quand il entendit tirer les verrous.

Il se retourna et aperçut un nouveau gardien qui refermant la porte derrière lui, mit un doigt sur ses lèvres, en disant : Silence ! pas un cri, pas un mot !

D'Aubans sentit un flot de sang lui monter au visage; ses tempes devinrent brûlantes et ses mains s'étendirent dans l'attitude de la prière et de l'action de grâces.

Cette voix, familière à ses oreilles, il l'avait reconnue aussitôt. Bertrod, en costume de geôlier, était là, devant lui, portant un pain sous le bras, une écuelle de grès dans une main et une cruche dans l'autre. Il reprit à demi-voix :

— Eh bien! oui, c'est moi, ne bougez pas.

— Où est Héléna? demanda d'Aubans.

— A Paris.

— L'enfant?

— A Bourbon, sous bonne garde, en lieu sûr.

D'Aubans tressaillit.

— Malheureux! s'écria-t-il, ignores-tu donc que le lieutenant Drumine a seul ramené la frégate? Gourowitch est resté là-bas.

— Gourowitch est mort, répondit l'ancien strélitz.

— Qui l'a tué?

— Moi.

D'Aubans serra vivement la main de Bertrod et souril :

— Où suis-je ?

— A Moscou, dans le petit préau du Kremlin.

— Maintenant, comment te trouves-tu ici? Parle, raconte, et surtout ne me cache rien.

Bertrod reprit alors les événements connus du lecteur, le départ et le voyage de la *Senora-de-Atocha*. Le brigantin était arrivé à la Rochelle après une heureuse traversée, et Mme d'Aubans était immédiatement partie pour Paris.

— Qu'espère-t-elle ? demanda le chevalier.

— Elle espère arriver jusqu'au roi...

— Préoccupé de conserver de bonnes relations avec le czar de Moscovie, le roi voudra-t-il présenter une observation au comte Kourakin ? Oh ! si je pouvais aller à Paris... J'y ai conservé des amis, des parents, des relations...

— Peut-être vous perdriez-vous en même temps que Mme d'Aubans.

— Le maréchal de Richelieu et le comte de Saxe ne m'abandonneront point. Il y a, d'ailleurs, dans notre aventure un côté romanesque qui frappera les esprits à la cour de France. L'histoire de cette princesse qui n'a pour tout bien qu'une plantation et quelques esclaves, oubliant qu'elle a eu pour mari l'héritier présomptif d'un empire limitrophe de la Suède et de la Chine, que sa sœur est impératrice et qu'elle est fille d'un souverain, cette histoire servira de thème aux philosophes qui dirigent l'opinion publique en France. La divulgation de ce désintéressement des grandeurs humaines fera notre salut. La princesse est enterrée, Bertrod, et on me rendra Héléna Mertens.

Bertrod hocha tristement la tête.

— Vous ne savez pas tout, dit-il.

— Qu'y a-t-il encore ?

Bertrod baissa la voix :

— Savez-vous que, dans une geôle voisine, se trouve un autre prisonnier ?

— Eh bien ! qu'importe ?

— Vous allez le comprendre quand je vous aurai dit le nom de votre compagnon d'infortune...

— Qui est-ce ?

— C'est le prince Alexis Petrowitch, premier mari de la princesse Charlotte de Brunswick.

D'Aubans pâlit.

— De quel crime est-il accusé ?

— Il a conspiré contre le czar..

— Et que fera-t-on de lui ?

— Pierre ignore la clémence...

— Le fera-t-il passer en jugement...

— Pour la forme peut-être.

— Et quel sort pense-t-on que le czar lui réserve ?

— Pierre a un autre fils, un fils de la femme qu'il aime... Le czarewitch est condamné d'avance.

— Tu crois que le père tuera le fils ?

— Les vieux moscovites n'en paraissent pas douter.

— Mais que suis-je, moi, dans cette intrigue? Je ne tiens point à l'existence... Qu'Héléna soit sauvée et qu'elle vive pour notre enfant, c'est tout ce que je demande.

Bertrod se recueillit un instant.

— Vous voulez aller à Paris ? demanda-t-il.

En connais-tu le moyen ?

— Il est simple. Je remplace, depuis ce matin, pour me rapprocher de vous, mon beau-frère Michel Schewski... Il ne me dénoncera point en reprenant son service, car il courrait aussi gros risque que moi... Prenez mes habits, partez et je resterai.

Le chevalier hésita :

— Mais, fit-il observer, si, en mon absence, on voulait instruire mon procès, me livrer aux juges, tu serais victime de ton dévouement ?

L'ancien strélitz se mit à rire :

— Allons donc, monsieur le chevalier, ma vie

appartient à ma maîtresse... Je crois d'ailleurs qu'on a tout intérêt à ne pas faire de bruit autour de vous. Dans tous les cas, j'inventerai une fable... Je dirai que vous m'avez grisé, endormi... Ne vous occupez pas de moi, les petits se sauvent là où les grands ne passent pas.

— Eh bien! Bertrod, reprit d'Aubans, j'accepte ton offre... mais n'oublie pas, si on s'aperçoit de ma fuite, que, même en France, je me regarde comme prisonnier sur parole. Je vais faire à la hâte toutes les démarches possibles, mais si tu prends ma place aujourd'hui, je reviendrai bientôt, sois-en sûr. Tu pourras dire aux officiers de Pierre Ier que le chevalier d'Aubans a donné sa parole et qu'ils peuvent compter sur son retour.

Bertrod avait déjà jeté bas sa veste, son pantalon de drap vert, son bonnet et sa grosse chaussure ferrée.

— Dépêchez-vous, dit-il au chevalier. Le mot de passe est: *Moscou, Souzdal et longue barbe*

D'Aubans endossa à la hâte le costume de geôlier et sortit, après avoir refermé les verrous sur l'ancien strélitz.

Bertrod, resté seul, étendit les bras, se mit bâiller à mâchoire déployée, puis, s'étendant sur e lit de camp, il s'endormit du sommeil du juste.

En arrivant à Paris, Mme d'Aubans était descendue à l'hôtel de la Croix-d'Or, situé dans la rue Saint-Martin, non loin du Pont-Neuf. Son premier soin fut d'écrire à la comtesse de Warbeck, à Hanovre. On n'a pas oublié que Mme de Warbeck avait, d'accord avec le docteur Sandick, favorisé la fuite de la princesse, après lui avoir donné les soins que réclamait son état.

Un messager partit pour Hanovre, mais la comtesse de Warbeck se trouvait alors à la cour de Vienne. Le messager se mit donc en route pour l'Autriche et Mme d'Aubans ne voyait rien venir.

Les jours se passaient pour elle dans une attente fiévreuse. Elle se décida enfin à sortir avec une

femme wurtembergeoise dont elle avait loué les services à son arrivée à Paris.

Mme d'Aubans allait se promener chaque jour au jardin des Tuileries, espérant y rencontrer quelqu'un qui pût lui donner des nouvelles de son mari.

Un jour, assise sur un banc, elle causait avec sa compagne, quand le comte de Saxe, qui était venu s'asseoir derrière elles, se retourna en entendant parler la langue de son pays.

Il s'approcha de Mme d'Aubans qui leva la tête...

Le comte de Saxe en recula de surprise et d'effroi.

L'ex-princesse ne sut point lui cacher son trouble, mais le comte de Saxe mit à ses questions une expansion si cordiale et si loyale qu'elle ne put lui dissimuler la part que Mme de Warbeck avait prise à son aventure. Mme d'Aubans supplia le comte de Saxe de lui faire tenir mystérieusement des nouvelles de son mari.

Était-il mort ou vivant?

Elle termina en recommandant la discrétion la plus profonde sur sa présence à Paris.

Le comte de Saxe promit le secret sous la réserve de le confier uniquement au roi dont la générosité était connue.

Mme d'Aubans y consentit, mais en mettant pour condition que le roi ne serait instruit de son aventure qu'après qu'on aurait eu des nouvelles du chevalier. Elle permit d'ailleurs au comte de Saxe de venir lui rendre visite, mais sans suite et dans la soirée, afin d'éviter les remarques de ses hôtes et de ses voisins.

L'ambassadeur Kourakine put affirmer au comte de Saxe que l'arrestation du chevalier d'Aubans n'avait eu d'autre but que de ramener en Russie la femme qu'on soupçonnait être la princesse Charlotte. Kourakine ignorait absolument les intentions de son souverain, mais il crut pouvoir assurer que M. d'Aubans, quoique prisonnier, n'avait point à

redouter de mauvais traitement. Le roi fut instruit de cette affaire par le comte de Saxe, et voulut en connaître jusqu'au moindre détail.

Sa Majesté fit aussitôt demander M. de Machault, et, sans expliquer à son ministre par quels motifs il agissait de la sorte, le roi lui ordonna d'écrire au gouverneur de l'île Bourbon pour qu'il eût à s'occuper du sort du jeune enfant de Mme d'Aubans.

Quoiqu'en état de guerre avec l'impératrice-reine de Hongrie, Sa Majesté lui écrivit de sa main pour l'informer du sort de sa parente et des ordres qu'il lui avait plu de donner au sujet de cette princesse.

Marie-Thérèse répondit au roi pour le remercier et fit écrire à Mme d'Aubans par le prince de Kaunitz, afin de l'inviter à venir habiter les États d'Autriche, mais en lui imposant la condition d'abandonner son mari, dont le roi de France se réservait de prendre soin...

Tandis que les correspondances s'échangeaient d'un pays à un autre, le chevalier, muni de faibles

ressources, cheminait lentement vers Paris. L'espoir de retrouver une femme adorée, de l'arracher à quelque péril peut-être, redoublait ses forces et son courage. Tantôt en traîneau, tantôt en charrette, à cheval et même à pied, d'Aubans arriva enfin en France et quelques jours après à Paris.

Il courut à l'hôtel de la Croix-d'Or et se trouva au milieu de quelques groupes où semblait régner une vive émotion.

Le comte de Saxe remontait dans son carrosse. Le chevalier s'informa de ce qui se passait; on lui répondit que le roi avait envoyé chercher une dame étrangère; que, le jour même, elle devait être présentée à Sa Majesté, mais que, sans que personne pût expliquer son départ, elle avait subitement disparu.

Vainement le comte de Saxe avait interrogé les domestiques; aucun d'eux ne pouvait donner de renseignement. Elle était rentrée le soir et personne ne l'avait vue depuis ce moment.

— Savez-vous le nom de cette dame? demanda le chevalier d'une voix émue.

— Je le tiens du maître d'hôtel lui-même, répondit quelqu'un sur le seuil de la porte, elle se nomme Mme d'Aubans...

Le chevalier s'appuya contre le mur pour ne pas tomber.

Un matin, par ordre du czar, le conseil ecclésiastique se réunit à Saint-Pétersbourg dans une salle attenante à celle où le sénat impérial tenait ses séances.

L'archevêque de Rezan présidait, et on eût pu remarquer sur son visage les traces d'une poignante inquiétude.

Quelle résolution allaient prendre les ecclésiastiques? Arrivés de la veille, ils n'avaient eu le temps ni de se voir ni de se consulter.

Le czar voulait connaître leur avis avant de prendre une décision au sujet du complot de Mos-

cou ; or, tous y avaient trempé, tous avaient désiré le succès d'Alexis et c'est eux que Pierre consultait.

Nul ne se trompait à cette habile combinaison du maître. Absoudre, c'était avouer la complicité.

Le czar entra, sans se faire annoncer, dans la salle du conseil.

— Eh bien! mes pères, demanda-t-il, avez-vous consulté les Écritures ?

L'archevêque de Rezan étala devant lui le travail qu'il avait fait à la hâte.

— Lisez, dit Pierre.

Et le prélat, qui avait été l'âme de la conspiration, lut d'une voix qu'il tentait d'affermir :

— « Les Écritures disent :

» Que tous soient soumis aux puissances supé-
» rieures, car il n'y a pas de puissance qui ne
» vienne de Dieu. »

— C'est une vérité, dit le czar, qu'il est bon de rappeler.

L'archevêque de Rezan continua :

— « C'est pourquoi celui qui résiste à la puissance résiste à l'ordre de Dieu et attire la condamnation sur lui-même.

» Si un homme a donné le jour à un fils rebelle, il se saisira de lui et le conduira devant les anciens.

» Le peuple de la ville le lapidera, et il mourra, afin que le mal soit supprimé, et que tout Israël tremble à cet exemple.

» Celui qui aura maudit son père ou sa mère sera puni de mort... »

Le czar se leva.

— C'est bien, dit-il. Vous ferez remettre cette consultation au président du tribunal séculier, qui en donnera lecture aux juges.

Le lendemain, l'assemblée militaire et civile se réunit dans la grande salle du Sénat.

Un morne découragement semblait peser sur tous les membres du tribunal. Ce qui ennoblit le métier

des juges, c'est l'incertitude du procès, c'est la lutte de l'accusé et de l'accusateur qui doit éclairer la conscience. Ici, rien de semblable. Le résultat était connu d'avance.

Le czarewitch fut introduit...

L'assemblée entière se découvrit.

— Messieurs, dit Alexis, vous allez juger celui qui devait régner sur vous; je n'ai qu'une chose à vous dire, c'est que, quoi que vous décidiez, j'effacerai de ma mémoire, si la vie m'est laissée, aussi bien le nom de ceux qui m'auront condamné, que celui de ceux qui m'auront absous.

Cette déclaration parut toucher certains membres du tribunal, aussi Menzikoff s'empressa-t-il de commencer l'interrogatoire :

— Vous étiez chef d'un complot qui devait fermer au czar l'entrée de ses États? Qui a eu l'idée de cette conspiration ?

Tous le savaient; le czar lui-même n'ignorait pas que l'archevêque de Rezan avait tout conçu,

tout préparé à lui seul; mais si Pierre avait ch a le costume de son peuple, il n'avait pas touché aux fondements de l'édifice.

Alexis haussa les épaules.

— Pourquoi me questionner ? s'écria-t-il. Que puis-je vous apprendre ? Voulez-vous que je jette des noms à la vengeance impériale ? Si mes complices ne sont pas avec moi sur le banc des accusés, c'est que le czar leur a fait grâce. Si mon père a vraiment civilisé la Russie, s'il a fait quelque chose pour la morale et pour la liberté, si son œuvre n'est pas superficielle et si vraiment il a introduit parmi nous un nouveau système qu'il appelle la civilisation, vous êtes cent vingt-quatre juges qui pouvez le prouver. Vous avez reçu l'ordre de me condamner, n'obéissez pas, acquittez-moi.

Il y eut une stupeur générale dans l'assemblée.

— Vous voyez bien, reprit Alexis, vous n'osez pas? J'avais donc raison d'en revenir aux traditions de la vieille Moscovie...

Et il se rassit.

Il y eut un instant d'hésitation dans l'esprit des juges.

Un acte d'indépendance, un jugement inattendu qui frapperait l'Europe d'admiration, il y avait là de quoi tenter ces orgueilleux personnages.

Sérieusement, ils hésitaient; mais Pierre avait tout prévu, la clémence aussi bien que l'iniquité, et une voix cria :

— Le czar !

Pierre se tenait les bras croisés devant la cour qui jugeait son fils ; silencieux, il promenait ses regards sur l'assemblée.

Les cent vingt-quatre juges décidèrent :

« Le prince Alexis a mérité la mort. »

Et ils signèrent la sentence.

Pendant que le premier mari de Charlotte de Brunswick éprouvait les effets de la toute-puissance de ce père qu'il avait cru renverser, l'arche-

vêque de Rezan ne se sentait pas fort tranquille. Il avait été l'âme du complot dont Alexis n'était que l'instrument et il craignait les révélations du czarewicth quand viendrait l'heure de la confession dernière. A Moscou, on sentait que la destinée du prince s'accomplissait avec une effrayante rapidité.

Chaque jour lui avait enlevé un partisan, chaque effort tenté en sa faveur n'avait contribué qu'à creuser davantage l'abîme sous ses pas. Après la prison, les juges ; après les juges, il n'y avait plus que le bourreau.

A son arrivée à Saint-Pétersbourg, le lieutenant Drumine s'était rendu chez Menzicoff et lui avait remis un rapport détaillé de l'expédition dont avait été chargée l'*Étoile-de-Cronstadt*.

Le czar s'inquiétait peu du sort de sa bru; ce qui lui importait, c'est que le trône appartint sans partage à l'héritier de Catherine. Or, la princesse Charlotte était enceinte au moment de sa fuite ; qu'était devenu l'enfant? C'est ce qu'il fallait savoir,

Drumine avait rapporté un historique assez complet des faits qui s'étaient succédé entre les funérailles de la servante du palais, que Sandick avait substituée à la princesse, et le siége de l'habitation des Palmiers. Tout s'enchaînait d'une façon vraisemblable, logique même. La mort du chevalier d'Aubans fut résolue.

Après avoir vainement recherché Héléna, d'Aubans acquit la conviction qu'elle-même était partie dans l'espoir de le retrouver en Russie. Le comte de Saxe, auprès duquel il avait trouvé un facile accès, tenta de le dissuader de retourner dans les États du czar.

— Votre présence, lui dit-il, ne fera que compliquer la situation déjà cruelle de la princesse. Pierre Ier ne portera pas la main sur la nièce de l'impératrice-reine. Attendez ici, en toute sûreté, un dénouement que vous seriez impuissant à modifier.

D'Aubans fit alors connaître au comte de Saxe la

situation que lui avait faite le dévouement de Bertrod. L'honneur lui commandait d'aller délivrer l'ancien strélitz ; chaque jour augmentait le péril.

— Partez donc, dit alors le comte de Saxe. Et il ajouta : Usez de ma bourse et de mon crédit ! Le roi s'est intéressé à vos aventures et j'espère que Sa Majesté daignera intercéder en votre faveur auprès de l'empereur du Nord.

D'Aubans se mit en route après avoir remercié avec effusion le comte de Saxe.

Bertrod, de son côté, avait fait, dans sa prison, de profondes réflexions.

— Ce que c'est que l'étiquette! se disait-il un jour en faisant les cent pas entre sa porte et sa fenêtre. Étiqueté Bertrod, je suis célibataire et je puis m'en retourner tranquillement aux Palmiers. Étiqueté le chevalier d'Aubans, me voici coupable de bigamie et prisonnier d'État !

Le geôlier, son parent, surveillait Bertrod avec un soin particulier. Il arriverait de deux choses

l'une : ou d'Aubans reviendrait, et sa responsabilité serait à couvert; ou, d'Aubans ne revenant pas, il présentait Bertrod aux soldats du czar et le laissait sans remords, partir pour la Sibérie, à moins qu'il ne fût passé par les armes. Des deux côtés, lui geôlier gardait sa place, et c'est tout ce qui lui importait.

Mais Bertrod, poursuivant son raisonnement, s'était dit :

— A quoi puis-je tenir en ce monde? Le chevalier aime ma maîtresse ; ils ont laissé là-bas un enfant qui risque fort de ne plus revoir ni père, ni mère. Ne serait-il pas ingénieux de conserver le mari à la femme et le père à l'enfant ?

De façon que, lorsque le juge criminel se présenta enfin dans sa prison, assisté d'un commis greffier, Bertrod déclara que lui, chevalier d'Aubans, nourrissait depuis plusieurs années le projet de placer son propre fils sur le trône de Russie en le présentant comme petit-fils de Pierre Ier ; que, sa

combinaison ayant échoué, il reconnaissait parfaitement avoir mérité la mort et que la seule faveur qu'il demandât était d'en finir le plus tôt possible, car la solitude lui paraissait une manière de vivre intolérable.

Le brave Bertrod y mit un peu trop de son cru, car le juge criminel se retira avec l'idée que l'accusé était un peu fou.

Après cette équipée, Bertrod attendit la mort avec sérénité; chaque matin, il comptait voir s'ouvrir la porte de sa prison, et il riait aux éclats en pensant à la figure que ferait le chevalier en apprenant son exécution.

Cependant, les jours s'écoulaient et rien ne semblait changé autour de lui.

Bertrod s'impatientait, craignant le retour du chevalier et suppliant son parent le geôlier d'user de son influence pour le faire exécuter le plus tôt possible.

Moins heureux que Bertrod, le prince Alexis avait

compris que sa dernière heure était proche. Il ne regrettait ni le trône ni la vie ; mais sa pensée, remontant aux jours de son enfance, il songeait à sa mère Eudoxie Lapouchkin qu'il n'avait fait qu'entrevoir et qui, sans doute, s'éteignait dans le cloître où la volonté tyrannique du czar l'avait enfermée ; puis, il revoyait avec un effroyable serrement de cœur Charlotte-Sophie, sa jeune épouse, qu'il avait tuée ; et alors il pardonnait à son père la rigueur dont il avait usé envers sa femme répudiée. Le remords lui déchirait la poitrine, car il s'était montré plus impitoyable et plus féroce que celui qu'on appelait l'homme de sang...

C'est à peine si le souvenir de la comtesse Narischkine traversait ses nuits désolées. Celle-là passerait au bras d'un autre — et tout serait dit.

Qu'est la mort d'un homme, prince ou mendiant? Le soleil se lève, les oiseaux chantent, la source fuit... Et les baisers du soir remplacent les morts du matin.

Deux hommes se rencontrèrent à la porte de la citadelle où étaif enfermé le czarewitch.

L'un était Pierre Ier, l'autre l'archevêque de Rezan.

— Que venez-vous faire ici ? demanda Pierre.

Etienne répondit :

— J'ai cru de mon devoir de recueillir la confession du condamné.

Pierre toisa l'archevêque des pieds à la tête.

— Vous avez donc bien peur que les noms de ses complices soient révélés ?

Étienne eut un frisson.

— Votre Majesté, murmura-t-il, compte-t-elle faire grâce au czarewicth ?

— Non, répondit Pierre. La Russie exige sa mort. Il y a longtemps que j'ai prévu cette triste nécessité. J'ai eu le germe de cette pensée pendant mon séjour à Paris. On m'y a montré Brutus sacrifiant ses fils, traîtres envers la patrie. Cette cour si légère et si corrompue, ce peuple si frivole admi-

aient le père inflexible. Ils l'acclamaient comme n homme fort, vertueux ; ils l'applaudissaient avec ransport.

» Il faut qu'Alexis meure. De quel droit aurais-je uni les autres rebelles, massacré les strélitz, versé e sang de mes sujets, si j'épargnais le mien quand il donne l'exemple de la révolte ? Alors je ne serais qu'un meurtrier vulgaire et les morts se lèveraient pour m'accuser : « Si tes entrailles de père se sont » émues, me diraient-ils, n'avions-nous pas aussi » des pères et des sœurs ?... »

Le czar et l'archevêque étaient entrés dans le estibule qui conduisait au corps de garde.

— C'est ici, dit Pierre, que va se dénouer cette affaire... Entrez, prêtre, et préparez le condamné à mourir !

L'archevêque fut introduit dans la prison du czarewitch ; il était pâle et tremblant, une sueur froide inondait son corps, il avait peur.

— Mon fils, dit-il au condamné, votre dernière

heure est venue. Voici une coupe et du poison que j'ai cachées sous ma robe pour vous épargner l'ignominie du supplice...

— Non, répondit froidement Alexis, je ne boirai pas. Je veux mourir debout, en présence du peuple assemblé et avec l'appareil que comporte ma naissance.

— Mon fils, vous n'y pensez pas!

— Rassurez-vous, du reste, continua le prince, pas un nom ne m'échappera, je mourrai seul!

L'archevêque, qui comprenait tout le poids de ce reproche, laissa tomber sa tête sur sa poitrine...

Tout à coup, la porte s'ouvrit de nouveau et une femme entra, éperdue..

Le czarewitch poussa un cri terrible :

— Elle! elle ici!

Et son regard s'affola de terreur.

— La morte vient me chercher...

Alexis saisit la coupe, la vida d'un trait et tomba en murmurant :

— Grâce! Charlotte! grâce!...

Voici ce qui s'était passé. Le czar, instruit par le comte Kourakin de l'arrivée de Mme d'Aubans, avait donné des ordres précis à son égard.

Le roi de France, pressé par le comte de Saxe, avait intercédé en faveur du chevalier et de la malheureuse princesse, et Pierre, en apprenant que la cour de France s'intéressait autant à l'héroïne de ce récit qu'à ses amours romanesques avec un gentilhomme français, avait résolu d'en finir avec des bruits qu'il regardait comme fâcheux pour l'éclat de sa couronne.

Mme d'Aubans, conduite chez Romanzof, se sentit perdue.

— Vous connaissez, lui dit Romanzof, le châtiment réservé à la bigamie?

— J'étais morte civilement, répondit Charlotte, et je ne devais compte à personne de mes actions. Que ne m'a-t-on laissée dans ma retraite? Quel mal faisait ma vie? Quel bien fera ma mort?

Romanzof poursuivit :

— Avez-vous quelque chose à demander au czar?

— Le bonheur n'est pas de ce monde, répondit Mme d'Aubans; la seule faveur que je réclame, c'est de voir mon mari une dernière fois.

Romanzof lui remit aussitôt un pli cacheté et la fit conduire à la citadelle.

Mais, au lieu d'écrire :

« Mme d'Aubans est autorisée à voir son mari; »

Romanzof avait mis :

« La princesse Charlotte-Sophie de Brunswick est autorisée à voir le prince Alexis Petrowitch, son époux. »

On sait que le czarewitch, épouvanté de cette apparition, avait échappé par la mort à la terreur qu'elle lui inspirait.

Quand elle sortit de la citadelle, Pierre s'approcha de sa bru :

— Je ne vous reconnais pas, madame, lui dit-il. La princesse Charlotte est morte, et, en admettant

qu'elle eût survécu, la fin du czarewitch lui rendrait sa liberté. Allez, vous êtes libre.

Le lendemain, la Néva était sillonnée de barques qui transportaient les passagers au pied de l'église de la Sainte-Trinité. Le grand kaback débitait à des milliers de curieux le vin, la bière, l'eau-de-vie et le tabac; et d'instant en instant, le glas aigu du grand clocher scandait l'heure avec la monotonie du couperet qui se lève et retombe.

Sur un lit de parade, devant les marches de l'autel, un cadavre était étendu. Le mort portait encore les habits de prisonnier. La contraction de ses traits, le raidissement de son bras, qui semblait vouloir arracher son cœur de la poitrine, indiquaient une mort violente.

Quatre officiers des gardes, les épées nues renversées, veillaient auprès du mort.

Le peuple entrait par une porte et sortait par l'autre; chacun, en passant, s'agenouillait devant le mort et lui baisait la main.

A six heures, la Sainte-Trinité fut fermée au public. Pierre, ayant à sa droite Catherine, alla s'asseoir en face de l'autel.

Le clergé entonna l'office des morts...

La tête haute et le regard menaçant, le czar semblait chercher autour de lui quelqu'un qui osât accuser le père d'avoir fait mourir le fils.

Tous étaient humblement inclinés.

Plusieurs coups de canon annoncèrent la sortie du convoi. Les tambours ouvraient la marche.

Derrière eux venaient les cent vingt-quatre juges...

Et enfin, le czar portant dans ses bras son jeune enfant qui dormait...

Le cortége était fermé par un régiment de la garde.

Une heure après, le corps du prince Alexis était descendu dans le caveau funèbre en présence du czar et de quelques officiers parmi lesquels se trouvaient Menzicoff, Romanzof et Tolstoï.

Quelques semaines plus tard, le brigantin la *Seora-de-Atocha* faisait voile pour l'île Bourbon. Il amenait pour toujours M. et Mme d'Aubans accompagnés du docteur Sandick et de Bertrod qui calculait en faisant des entailles au grand mât de combien de pouces aurait grandi le petit Philippe.

Pour couper court aux commentaires, le comte Kourakine fit, par ordre du czar, imprimer dans les gazettes du temps la communication suivante, qu'on peut retrouver dans les *Nouvelles à la main* de l'année 1771 :

« Il a été fait grand bruit de l'histoire d'une dame française à laquelle on ne saurait nier que de grands personnages n'aient témoigné les plus grands égards; mais comme les récits qui ont couru à ce sujet ne sont qu'un tissu d'assertions calomnieuses, une main auguste n'a pas dédaigné de faire les remarques suivantes sur ce conte, auquel il arrive, par cette réfutation, plus d'honneur qu'il n'en mérite.

» 1° L'épouse du fils de Pierre le Grand n'a point eu à souffrir des violences de son époux.

» 2° De ce mariage naquirent Pierre II et une princesse nommée Nathalie, morte à dix-sept ans.

» 3° L'épouse du czarewitch est morte d'une maladie de poitrine; elle fut embaumée et enterrée à visage découvert.

» Il est donc bien constaté que Mme d'Aubans, si elle a prétendu être cette princesse, n'était qu'une folle ou une aventurière. »

Cette note fut communiquée à toutes les cours étrangères; mais quand on questionnait Mme d'Egmont, le comte de Saxe et le duc de Richelieu, ils répondaient : « Mme d'Aubans? on ne sait rien de positif à son égard. Le chevalier a été nommé gouverneur de Bourbon, et ils sont, paraît-il, fort heureux. N'en parlons plus, puisque le bonheur n'a pas d'histoire. »

L'HOMME A LA MAIN COUPÉE

I

Dans la nuit du 8 février 1850, un petit paysan de Laleu, qui tendait des collets dans les fossés du clos de l'Ormière, fut témoin d'une scène épouvantable. Une fenêtre du château de Mme de Montévrain s'ouvrit tout à coup; un homme s'élança, mais, avant de se laisse tomber, il resta quelques instants suspendu par une main, comme pour calculer la distance qui le séparait du sol. Cette hésitation lui fut fatale, car un autre personnage apparut à la fenêtre; il était armé d'un couteau de chasse, et, d'un coup violent frappé sur l'appui du balcon, il tran-

cha le poignet du fugitif qui tomba en poussant un cri étouffé.

Le petit paysan, glacé de terreur, s'était blotti derrière une haie de mûriers sauvages, qui borde le chemin de Vaugoin à Port-Neuf. De là, il vit une lumière paraître sur le perron de la maison habitée par Mme de Montévrain. Un jeune homme sortit, et, après avoir refermé doucement la porte, il se mit à explorer le terrain sous la fenêtre encore ouverte. Il portait une de ces lanternes de campagne, comme on en voit dans tous les celliers, et promenait la lumière autour de lui. Il se baissa, posa la lanterne par terre et ramassa une main encore chaude. Après quoi, il fit un trou sous l'herbe avec son couteau et y jeta la main sanglante. Le petit paysan le vit rapporter la terre et recouvrir de quelques pieds de gazon l'espace qu'il avait fouillé; après quoi, le personnage continua d'avancer, regardant soigneusement autour de lui ; de temps en temps il se penchait, cherchant les traces de celui qui venait de lui

échapper. Il traversa ainsi la première allée du petit bois qui borde le chemin de Laleu et se trouva bientôt près du petit paysan qui restait muet et immobile comme une souche.

— Que fais-tu là? demanda l'homme à la lanterne.

Le petit paysan se mit à trembler de tous ses membres.

— Monsieur, murmura-t-il, je tendais des collets.

— Ah! tu es un maraudeur, un braconnier?

— Oh! m'sieur, j'ai pris en tout, ce mois-ci, trois lièvres et cinq perdreaux...

— Lève-toi et réponds à mes questions!

Le petit gars obéit et se tint debout, la casquette à la main, les yeux baissés.

— Comment t'appelles-tu?

— François Bibard.

— Que fait ton père?

Le petit paysan ouvrit de grands yeux étonnés.

— Oh! à cette heure-ci, il dort tout son saoûl.

— Sans doute; mais quel est son métier?

— Il est vigneron, et ma mère fait des journées.

— Ils habitent Laleu ?

— Oui, m'sieur, là-bas, tout près de l'église ; ma mère, c'est la Bibarde, qui vient tous les mois faire la lessive chez Mme la comtesse de Montévrain.

— Est-ce que tu me connais ?

Par une tournure de phrase familière aux gens de l'Aunis, François Bibard répondit par une autre question :

— C'est-y pas vous qui doit se marier à Mlle Clothilde Montévrain ?

— Tu ne te trompes pas, c'est moi.

— Alors vous êtes le baron de la Mire, le fils du général qui est venu prendre sa retraite, il y a deux ans. Je l'aime bien, le général ; un jour, il m'a trouvé dans sa vigne rouge et il m'a tiré les oreilles... pas trop fort.

M. de la Mire sembla satisfait des réponses de François.

— Maintenant, que nous nous connaissons, reprit-il, dis-moi franchement ce que tu as vu tout à l'heure.

Bibard répondit sans hésiter :

— J'ai vu un homme qui sortait par la fenêtre.

— Sais-tu quelle direction il a prise?

— Il m'a paru qu'il a sauté le fossé un peu avant le petit pont...

— Et après ?

— M'est avis qu'il a dû traverser la grande route et qu'il s'est caché près de la ferme des Grands-Gardes, à moins qu'il n'ait poussé jusqu'au moulin.

— Eh bien ! François, tu vas venir avec moi, et nous allons tâcher de le retrouver.

— Tout de même, monsieur le baron.

M. de la Mire se mit en marche d'un pas si rapide, que François Bibard était obligé de prendre de temps en temps le petit trot pour pouvoir le suivre.

Ils traversèrent la grande route et firent le tour de la ferme des Grands-Gardes sans rien découvrir.

François examinait attentivement les rares bouquets de broussailles qui coupent la monotonie de ces vastes champs labourés qui s'étendent jusqu'aux falaises de la *Repentie*.

— Dis-moi, interrogea M. de la Mire, reconnaîtrais-tu cet homme ?

François remua la tête d'un air de doute.

— C'est à peine si je l'ai aperçu au moment où vous êtes entré dans la chambre... La lumière a passé sur lui comme un éclair, et déjà il était en bas.

— C'est évidemment un voleur, continua M. de la Mire, et je donnerais une bonne somme à celui qui me le ferait retrouver.

François parut désolé de n'avoir pas mieux vu ; il poussa un soupir et ne dit mot.

— Quel âge as-tu ? reprit M. de la Mire.

— Quinze ans à la Saint-Martin.

— Veux-tu entrer à mon service ?

— Qu'est-ce qu'il faudra faire ?

— On te l'apprendra.

— Et je serai bien habillé, comme votre domestique Joseph ?

— Tu auras un costume tout pareil.

— Avec ces beaux boutons qui reluisent comme de l'or?

— Autant de boutons que tu voudras.

— Et je serai nourri?

— Nourri, logé; tu n'auras à t'occuper de rien en ce qui te concerne.

Bibard ne pouvait en croire ses oreilles. Jamais, dans ses projets les plus fantastiques, il n'avait osé rêver un pareil sort; mais, faisant un retour sur lui-même et voyant sa veste en guenilles et ses pieds nus sur la terre glacée, il eut un doute, doute poignant... Il se trouvait trop bas pour arriver ainsi, tout à coup, à la dignité de domestique.

Il sourit tristement et demanda :

— Monsieur le baron veut se *gausser* de moi?

— Pas du tout, répondit M. de la Mire; tu peux

m'aider à retrouver l'individu qui s'est introduit chez Mme de Montévrain; donc, j'ai besoin de tes services. Or, pour te garder à la maison, il faudra bien t'habiller décemment et te faire vivre... Si tu te conduis bien, tu n'auras qu'à te louer de moi. Viens demain au château et nous arrangerons cela.

L'âme de François Bibard s'emplissait de joie et d'orgueil. Il lui tardait d'être au lendemain pour annoncer cette grande nouvelle à ses parents. Le père Bibard avait dit qu'il ne serait jamais bon à rien; la Bibarde elle-même répétait à l'envi que son *fieu* était un coureur, qui ne saurait jamais que boire et manger, et cet enfant calomnié, méconnu, allait avoir son jour de triomphe...

— Où vas-tu aller coucher maintenant? reprit M. de la Mire.

— Dans le grenier au foin, au-dessus de la vache. Je monte sur la mangeoire, j'atteins la lucarne et je dors dans un coin où il fait bien chaud.

— Alors, à demain, mon garçon !

Le petit Bibard s'éloigna d'un pied léger, tandis que M. de la Mire rentrait au château de Montévrain, château moderne, bâtisse carrée que rehaussait seul un perron style renaissance qui, plaqué au pied de la façade, faisait l'effet d'un tableau de maître égaré chez un photographe.

Aux temps où la noblesse de l'Aunis était en possession de tous ses priviléges, il y avait eu, dans ce bas-fond marécageux, une gentilhommière avec sa tour et son pont-levis; mais la mer s'était retirée, abandonnant chaque année un bout de terrain, si bien que Montévrain, qui se trouvait autrefois sur le rivage même, ne voit plus le flot que de loin. Près de deux kilomètres le séparent du galet, et il faut monter au deuxième étage pour voir les barques des pêcheurs de Saint-Martin de l'île de Ré.

Les marais, coupés de larges tranchées où s'écoulent les eaux saumâtres, sont devenus de fertiles prairies ; les troupeaux y paissent une herbe salée

dont ils sont très-friands. Si la banche est un obstacle au dessèchement complet, le drainage a, du moins, rendu à l'agriculture tous les lais de la mer depuis l'Aunis jusqu'à la Vendée.

Cependant, après les grandes pluies de l'équinoxe, Montévrain est encore entouré d'eau pendant trois ou quatre semaines, et il faut un bateau plat pour gagner la route départementale, dont la chaussée est élevée de près d'un mètre au-dessus des champs qu'elle traverse.

Mme de Montévrain vivait là depuis plusieurs années ; sa fille Clothilde y avait fait son éducation sous les yeux de sa mère, qui s'en était remise à une institutrice irlandaise, d'un catholicisme éprouvé, et qui était morte d'une phthisie pulmonaire au moment même où son élève cessait d'avoir besoin de ses leçons. Clothilde avait grandi dans ce coin ignoré, à l'ombre des grands châtaigniers qui protégent le jardin potager contre le vent du nord. De la terre, elle connaissait quatre kilomètres carrés ;

e la mer, l'espace compris entre la pointe d'Oléron t la tour des Baleines.

Le dimanche, elle allait à la messe et aux vêpres ans la petite église de Laleu, et elle jugeait de la randeur de Dieu par le parfum des fleurs et l'éclat du soleil ; de ses colères, par la fureur des flots e les grondements de l'orage.

Qnand le général Brémond de la Mire vint prenre sa retraite dans une vieille maison que les de a Mire passaient de père en fils depuis un temps mmémorial, il y eut tous les soirs un service de thé t de petits gâteaux chez Mme de Montévrain. M. Mareau, qu'on appelait « docteur », quoiqu'il ne fût u'officier de santé ; le curé de Laleu, et un propriéaire de Lousmeau, qui faisait ses preuves de nolesse depuis Louis XVIII, venaient faire la partie du énéral.

On jouait le Boston à deux sols la fiche, et sur le oup de dix heures, chacun rentrait chez soi, une lanterne à la main. Seul, le général faisait porter

sa lanterne par son ancien brosseur, qui présentait cette particularité, qu'il n'avait jamais rien brossé. L'ex-fusilier Bricois plantait des échalas, émondait les branches folles, raccommodait les fûts et les planches à bouteilles, rétamait les casseroles, mais jamais de sa vie il n'avait battu un habit ni touché une brosse.

Le général vaquait lui-même à ses soins particuliers, et quand il avait fini sa besogne, il appelait « son brosseur. »

Robert de la Mire était parti pour l'Afrique en sortant de Saint-Cyr, et, un beau jour, il arriva avec ses vingt-neuf ans et la croix d'honneur au milieu de ce groupe disposé à l'admiration. Robert était, du reste, un beau jeune homme, d'une taille élevée que rehaussait l'uniforme de lieutenant de chasseurs. Il avait pratiqué Paris, assez pour connaître la vie, pas assez pour s'y être perverti. Bon, brave, généreux, il croyait à la vertu des femmes : et quand le général lui dit, en parlant de Clotilde de Monté-

vrain : J'ai ton affaire ; il se mit à l'aimer sérieusement avant même de la connaître.

Il y eut chez ces deux jeunes gens, dès la première entrevue, ce que Stendhal appelle un coup de foudre. Cette douce et innocente enfant était l'idéal du lieutenant de chasseurs, et ce jeune officier qui adorait son père, et qui parlait si respectueusement à Mme de Montévrain, c'était bien le mari rêvé par Clothilde. Ces deux âmes s'unirent à la première rencontre, simplement, sans secousse. Les mains se tendirent l'une vers l'autre et tout fut dit.

Sous le calme apparent de cet intérieur, il y avait cependant une douleur secrète, qui avait plissé le front de Mme de Montévrain et blanchi ses cheveux.

La nuit même de la naissance de Clothilde, M. de Montévrain avait quitté le pays, et depuis dix-huit ans, on était resté sans aucune nouvelle. Était-il mort ou vivant ? personne ne le savait.

Le docteur Marbeau avait été le témoin de quel-

que drame de famille, car c'est à lui que se confiait Mme de Montévrain, et quand la brave dame poussait un soupir en levant les yeux au ciel, le docteur lui pressait affectueusement la main comme pour dire : Que voulez-vous? nous ne commandons pas notre destinée.

Alors, elle jetait un regard attendri sur Clothilde et semblait se résigner...

Le général reçut sans doute une confidence plus ou moins complète au sujet de cette disparition mystérieuse, puis on passa outre, et le mariage de Robert de la Mire avec Clothilde de Montévrain fut officiellement annoncé.

Les gens de Laleu remarquèrent, à partir de ce moment, la présence de deux ou trois personnes étrangères au pays. Ce fut d'abord un homme de trente-deux à trente-cinq ans, vêtu de noir des pieds à la tête, qui, sous le prétexte d'acquérir une terre dans les environs, se présenta chez le notaire et prit toutes sortes de renseignements. On le vit

rôder autour de Montévrain ; il fit une visite au docteur Marbeau et apprit de lui que Clothilde avait cinq cent mille francs de dot et, en expectative, une fortune plus considérable encore.

Cet individu partit au bout de deux ou trois jours ; puis, on l'aperçut de nouveau, mais accompagné cette fois de deux personnages qui, selon l'expression du garde-champêtre, ne ressemblaient ni à des messieurs ni à des voleurs... C'est alors que le général de la Mire, redoutant quelque danger, obtint de Mme de Montévrain l'autorisation d'occuper avec son fils un appartement dans le château.

Une nuit, Robert ayant entendu craquer les planchers, se leva et se mit à visiter les combles.

A son approche, un individu s'enfuit...

Robert courut à sa poursuite, et il allait l'atteindre, quand l'inconnu, tournant brusquement le bouton d'une fenêtre, se précipita au dehors. On a vu à quel sacrifice le malheureux dut de pouvoir échapper à M. de la Mire.

Celui-ci évita de parler de cette mutilation, qui eût attristé Mlle de Montévrain, et il pressa autant que possible les apprêts de son mariage. Depuis cette nuit fatale, une vague inquiétude le dominait. Il se sentait séparé de son bonheur par un péril mystérieux. Clothilde même était en proie à de tristes pressentiments; souvent son front s'inclinait sur sa poitrine, et elle adressait au ciel des prières ardentes.

Une après-midi, elle était assise sous un berceau de clématites, quand elle entendit parler à côté d'elle; c'était la voix bien connue du docteur Marbeau qui s'efforçait de rassurer Mme de Montévrain.

— Peut-être, disait celle-ci, suis-je réservée à de nouvelles épreuves? Ces espions qui nous entourent sont sans doute envoyés par *lui*...

— Non, madame, répondait le docteur, ce n'est pas après dix-huit années qu'*il* songerait à s'enquérir de ce que vous êtes devenue. *Il* est parti sans idée de retour, et il est presque certain qu'*il* a mis

l'Océan entre vous. Le soin qu'*il* avait pris de régler ses affaires, d'emporter sa fortune en vous laissant la vôtre, prouve suffisamment qu'il s'expatriait à jamais.

Après un moment de silence, Mme de Montévrain murmura d'une voix brisée :

— S'il allait me prendre Clothilde!

— Je vous en prie, dit le docteur, chassez ces idées qui vous accablent. Clothilde est en sûreté auprès de nous, et dans quelques jours son mariage la mettra à l'abri de toute tentative, y en eût-il de possible.

Le docteur et Mme de Montévrain s'éloignèrent.

Clothilde passa la main sur son front et ses yeux se couvrirent d'un nuage...

De qui parlait sa mère? Quel était cet homme parti depuis dix-huit ans et qui pouvait l'enlever aux bras de celle qui l'avait bercée?

La pauvre enfant ne pouvait s'attendre à trouver

au seuil de la vie qui allait s'ouvrir pour elle tant d'amertumes et de menaces...

Quand Robert de la Mire, qui était allé jusqu'à la ville, revint à Montévrain à l'heure du dîner, Clothilde lui prit la main en disant :

— Il ne vous est rien arrivé?

— Absolument rien, répondit le lieutenant de chasseurs; mais qu'avez-vous? comme vous êtes pâle!

— C'est que je tremble toujours pour notre bonheur. Jamais mariage d'amour ne s'est annoncé sous de si mauvais présages. Il y a, soyez-en sûre, des gens qui nous veulent du mal...

— Ils feront bien de se dépêcher, fit Robert en s'efforçant de sourire, car les deux amis qui doivent me servir de témoins, deux compagnons d'armes, Philippe d'Attigny et le vicomte de Rieux, seront ici lundi pour la signature du contrat. Le lendemain, vous serez ma femme selon la loi, et, quelques heures plus tard, ma femme devant Dieu.

Clothilde sourit à son tour.

— Personne, demanda-t-elle, ne peut prendre une femme à son mari, n'est-ce pas?

— Personne, répondit Robert, à moins cependant que la femme n'y consente.

— Oh! alors, dit Clothilde, je suis tranquille.

Cette adorable naïveté enchanta Robert, qui prit doucement la jenne fille par les mains et l'attira jusqu'à lui. Clothilde devint toute rose, et son fiancé, après l'avoir contemplée un instant comme en extase, aspira un long baiser sur son front virginal.

L'arrivée de MM. de Rieux et d'Attigny fut officiellement annoncée; on prépara leurs chambres, et François Bibard, installé depuis trois jours comme domestique dans le château, se trouva spécialement commis au service de ces messieurs.

II

C'était le jeudi-saint, Paris avait fermé ses salles de bal et ses théâtres, et les chrétiens, épuisés par le carême, dormaient d'un sommeil famélique aux côtés de leurs tristes épouses.

Deux ou trois cabinets seulement étaient éclairés à la Maison-d'Or. Dans l'un d'eux, ouvrant sur le boulevard, un homme et deux femmes semblaient attendre avec impatience l'arrivée d'un quatrième personnage.

L'homme fumait un cigare, debout et le coude appuyé sur le coin de la cheminée.

— Quelle heure se fait-il, Wilhelmine? demanda l'une des femmes.

— Minuit sonne...

— Qu'a-t-il pu arriver à San-Vitale? murmura celle qui avait demandé l'heure.

— Oh! fit le fumeur en haussant les épaules, il n'y a pas encore à s'inquiéter. Il a pu être retenu dans ce voyage plus longtemps qu'il n'y comptait... Mais puisqu'il a fixé cette nuit comme dernière limite à son absence, vous allez le voir arriver d'un instant à l'autre. Tu l'aimes donc toujours, Ludka?

— Est-ce que je sais? répondit Ludka; j'ai besoin de lui pour vivre, voilà tout. Si je ne l'avais pas, je crois que je me coucherais pour ne plus me relever.

— C'est un magnétiseur, interrompit l'homme au cigare.

— Il y a des moments, continua Ludka, où je me demande comment j'ai pu abandonner aussi complétement ma vie à cet homme... Je le méprise et je l'adore. S'il me présentait un couteau en me disant de me frapper, je me frapperais. Il n'y a

qu'une chose que je ne pourrais lui pardonner, c'est d'aimer une autre femme que moi...

Pendant quelques instants la conversation fit trève; on n'entendit que le bruit monotone des cinq becs de gaz emprisonnés dans leurs globes à fleurs.

De loin en loin, deux chevaux ferrés à glace frappaient à intervalles égaux la croute sonore du macadam, et quelque passant attardé faisait retentir le bitume congelé du boulevard.

Ludka, se levant nonchalamment, écarta le rideau de damas vert.

Les étoiles scintillaient à rayons aigus; le froid avait le calme de la force.

— Qu'il fait froid dehors, s'écria-t-elle en comprimant un frisson qui lui passa entre les deux épaules.

Les aiguilles de la pendule couraient vers minuit et demi. Le couvert était tout dressé; les crevettes et les radis attendaient le souper.

— Dis donc, Frontenay, demanda Wilhelmine, qu'est-ce que c'est que ton ami?

— Lequel?

— Celui d'hier, que tu m'as présenté aux Bouffes...

— Stanislas?

— Oui, c'est cela. Il a l'air bien bête.

— Stanislas est le fils d'un raffineur de Nantes...

— Est-ce qu'il est riche?

— Un avenir de quatre à cinq millions.

— Et le présent?

— Les quatre ou cinq millions, moins l'escompte et l'usure.

Wilhelmine parut satisfaite du renseignement.

— Il me va, ce garçon, dit-elle en riant.

— Parbleu! répondit Frontenay; vingt-cinq ans, l'air bête et de la fortune.

— Veux-tu être gentil?

Frontenay secoua la cendre de son cigare.

— Je te vois venir! s'écria-t-il.

— Écoute donc, je dois deux termes.

— Tu vas t'ennuyer?

— Il faut bien se faire une raison, fit observer Wilhelmine en soupirant.

— Tu es libre, ajouta Frontenay.

— Il m'a proposé de faire un voyage en Italie... Cela ne te contrariera pas trop?

— Le premier jour sera un peu dur; mais, le second, je serai déjà habitué.

Wilhelmine passa les deux bras autour du cou de Frontenay, et déposa un pieux baiser sur son front, déjà usé par les veilles et les ivresses nocturnes.

Wilhelmine était une petite femme, blanche, blonde et un peu maigre. Elle avait débuté comme danseuse au Karl-Théâtre, à Vienne. Amenée à Paris par un comte hongrois, elle y avait fait élection de domicile. Les turfistes la rangeaient dans la catégorie des lorettes amusantes, parce qu'elle ne manquait pas de dire en entrant dans un restaurant : « Bonjour, monsieur le garçon ! » Elle avait

en outre, un répertoire de phrases comme celle-ci :

— Passe-moi la main dans les cheveux et appelle-moi Oscar.

— Ta sœur est-elle heureuse ?

— Y a-t-il longtemps que monsieur porte des bas ?

A force de musc et de crinoline, elle était parvenue à se donner un sexe.

Frontenay était bien le digne compagnon de l'aventurière viennoise; ils s'étaient rencontrés à Hombourg un soir que le trente-et-quarante avait été favorable au Parisien ; ils s'étaient compris sur une passe de onze et ne s'étaient plus quittés que dans les intervalles nécessaires à leurs affaires personnelles.

Frontenay n'avait pas d'âge. Descendu de la diligence de Poitiers sur le pavé de Paris, avec une centaine de mille francs qui composaient tout son héritage, il vivait là-dessus depuis dix-neuf ans, jouant dans les tripots, pariant aux courses. On le

rencontrait aux Champs-Elysées, tantôt en coupé, tantôt à cheval. Un jour qu'il passait en voiture découverte, le duc de X... demanda si c'était une voiture de maître.

— Non, lui répondit-on, c'est une voiture de *maîtresse*.

Frontenay avait ses entrées à l'Opéra ; il connaissait quelques journalistes et protégeait les débutantes.

C'est à lui que la jeunesse viveuse doit la parodie d'une romance célèbre qu'il a appelée la *Chanson de Bignon*, sans doute parce que l'inspiration lui en était venue en cabinet particulier :

Connais-tu le pays où les homards fleurissent,
Où la fleur d'oranger n'est qu'un simple appareil ?
Où les jours sont de trop, où les nuits s'attiédissent,
Quand domine le gaz, exilant le soleil ?
Ce doux pays où croît l'absinthe toute faite,
Où la police même a le nez recourbé ?
Dis-moi, le connais-tu ? Hé bien ! c'est la retraite,
Où je veux m'en aller avec toi, mon bébé !

Connais-tu la soupente où s'ouvrit ma paupière,
Où les rats impudents qui faisaient mon effroi,

En me voyant rentrer, de leurs lèvres sévères,
Murmureront : Enfant, qu'avait-on fait de toi ?
Chaque nuit, comme un lustre, en mon rêve étincelle
Sa lucarne à tiroir sur le châssis plombé.
Cette soupente, dis, la connais-tu ? C'est celle
Où je veux prendre un bock avec toi, mon bébé !

Connais-tu les deux lacs où chacun se maquille,
Où le persil s'étend sur un chemin sablé,
Où l'antique Laïs flâne avec sa famille,
Où bondit le gandin sur un cheval volé ?
C'est le bois de Boulogne, où l'on passe en voiture
Pour aller à Chaillot, ô bel ange tombé !
C'est là que, bien meublés, dans une architecture,
Je voudrais m'enrichir avec toi, mon bébé !

La *Chanson de Bignon* fit le tour des petits journaux, et Frontenay conquit une quasi-réputation d'homme d'esprit, le monde auquel s'adressait sa poésie n'étant ni littéraire ni délicat.

— Il est une heure, s'écria Wilhelmine, il faut sonner le souper, sans quoi le chant du coq nous trouverait à jeun.

— A table! dit Frontenay.

— C'est assommant de penser qu'il fera jour demain, reprit la Viennoise. A quoi cela sert-il, le jour ?

Frontenay haussa les épaules.

— Comment ferait-on pour les courses ?

— Tiens ! tu as raison, dit Wilhelmine frappée de l'observation...

A ce moment, la clef tourna dans la serrure, et le garçon s'effaça devant un jeune homme à l'œil noir et profond qui se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil à côté de Ludka.

C'était San-Vitale. Ludka avait tressailli.

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-elle avec un tremblement dans la voix ; comme tu es pâle !

San-Vitale lui prit un baiser sur le front.

— Rassure-toi, dit-il à voix basse ; j'ai été indisposé, mais cela ne sera rien. Je t'ai promis un nom et une fortune, je t'apporte l'un et l'autre.

Et, donnant un coup de sonnette :

— Servez le champagne frappé, dit-il au garçon : vous savez que je ne puis boire autre chose.

Il ajouta, se tournant vers Frontenay d'un air indifférent :

— Quoi de neuf à Paris?

— Toujours tout neuf, répondit Frontenay avec conviction: quand on joue le *Mariage de Figaro*, ne semble-t-il pas qu'on assiste à *la première?* La trois centième représentation de *Robert le Diable*, la deux cent cinquantième du *Prophète* sont encore des nouveautés. Rien ne vieillit sous ce ciel enchanté, pas même les femmes. C'est à ce point que si on ne nous expédiait pas le bordeaux avec ses dix ans de bouteille, je suis persuadé qu'on le trouverait dans les caves du café Anglais aussi jeune que le jour où on l'y aurait mis. Comme faits divers, nous avons la faillite de Mosès et Cie, et le retour du comte Rouzoff. Comme accidents, la petite Mathilde s'est cassé la jambe, le duc de Villégier a été pourvu d'un conseil judiciaire, le baron Francastor a été affiché au petit club et Riazis-Bey a perdu trois cent mille francs au piquet. Voilà!

— Personne n'a demandé de mes nouvelles?

— Nous avons répondu que tu étais à Londres.

— J'en arrive, en effet, affirma San-Vitale.

— As-tu mis la main sur une affaire?

— Nous en causerons plus tard.....

Le souper fut silencieux. Ludka avait lu sur le front de son amant qu'il se préparait quelque chose d'extraordinaire et dont il ne voulait s'ouvrir qu'à elle seule. D'autre part, que pouvaient être ce nom et cette fortune qu'il lui avait annoncés à son arrivée?

Le hasard seul avait créé des relations étroites entre San-Vitale et Frontenay. Le comte de San-Vitale, obligé de quitter Rome après plusieurs affaires scandaleuses, s'était arrêté quelques jours à Milan. Un soir, à la Scala, il fut frappé de la beauté singulière d'une débutante hongroise, que l'affiche annonçait sous le simple nom de Ludka. Il s'informa de ce qu'était cette jeune fille; on lui répondit qu'elle venait de Vienne, où elle avait laissé les souvenirs d'une créature folle et désordonnée. San-

Vitale se présenta chez elle sans plus de façon, et, après une liaison de quelques jours, une confiance réciproque avait uni ces deux natures exagérées.

— Qui je suis? lui avait dit Ludka, je n'en sais rien. J'ai été élevée dans un couvent de Linz, où, une fois par an, un vieillard venait me chercher et m'amenait passer les vacances dans une triste maison d'un faubourg de Vienne. Il me parlait peu, me traitait durement, et jamais ses lèvres ne se sont appuyées sur mon front. Quels étaient mes parents? qui était cet homme? je ne l'ai jamais su. Il se faisait appeler M. Clavel, et je ne m'appelais pas Louise Clavel. La vie du couvent m'était insupportable; aussi, quand j'eus atteint ma seizième année, je fus terrifiée en apprenant de la bouche même du seul être qui se fût occupé de moi, que, pour des raisons de famille, je devais prendre le voile.

» Hé quoi! j'étais jeune, mes compagnes me trouvaient belle, je sentais bouillonner en moi des curiosités et des appétits que je ne m'expliquais pas

encore, et alors que je n'avais commis aucune autre faute que celle de venir au monde mal à propos, je me trouvais condamnée de naissance à une détention perpétuelle? Je me révoltai à cette idée, et quoi qu'il dût arriver, je pris la résolution de me soustraire à l'odieuse tyrannie de ce vieillard qui s'était arrogé sur moi des droits inexpliqués.

» Le soir même, la tête couverte d'une mante noire, un grand châle sur les épaules, je quittais la maison du faubourg, et je faisais à Vienne une entrée pleine d'angoisses.

» A l'hôtel de l'*Agneau d'or*, où je passai la nuit, je rencontrai un jeune homme qui, tout en déjeunant, m'adressa la parole et me pressa de questions.

» — Je suis orpheline, lui dis-je, et j'arrive de Prague, cherchant une place d'institutrice dans un pensionnat ou chez des particuliers.

» — Êtes-vous musicienne? me demanda-t-il.

» — J'ai appris la musique.

» — Avez-vous de la voix ?

» — Au couvent, on me faisait souvent chanter aux offices, et ma voix faisait vibrer les vitraux.

» — Eh bien ! reprit le jeune homme, que parlez-vous de vous faire institutrice ? C'est une vie infernale que celle que vous vous préparez, mademoiselle. Puisque vous n'avez pas de famille qui puisse contrarier vos inclinations, entrez au théâtre.

» — Comment faire ?

» — C'est bien simple. Je tiens les barytons dans la troupe du signor Cancari ; voici un coupon de loge pour ce soir. Venez au théâtre, je vous prendrai à la sortie, et si le métier vous plaît, je me charge de vous procurer un bon engagement.

» Ce baryton fut mon premier ami ; je n'ai pas à me plaindre de lui ; il ne m'a que peu battue et pas du tout exploitée. J'ai eu de très-grands succès à Vienne ; aujourd'hui, je voyage avec mes camarades. Cancari m'a appris tout le répertoire et me voici devenue une étoile.

Tandis que la cantatrice lui racontait fidèlement l'histoire de ses débuts, San-Vitale était songeur.

— Certes, s'écria-t-il, tu es une étoile, Ludka, et je voudrais bien que cette étoile devînt la mienne!

» J'ai dissipé ma fortune; mon père est mort en me maudissant; il m'a fallu quitter Rome parce que j'ai tué deux hommes en duel; mais rien ne pourra m'ôter de l'idée que je suis appelé à de hautes destinées. Pourquoi tant de flammes en moi? Pourquoi cette énergie qui, je le sens, serait indomptable? Pourquoi ce mépris de ce que le vulgaire respecte et recherche? Je suis né héros ou forçat. Veux-tu la moitié de ma chance, fortune ou boulet?

Ludka frémissait sous le regard ardent de San-Vitale. Il était beau comme un pâtre de la campagne romaine, d'une beauté de ligne où tout était droit, pur et correct. Ses yeux pleins de feu, sa chevelure épaisse rejetée en arrière et découvrant des tempes où les petites veines bleues avaient des bouillonnements, sa narine mobile et sa fière mous-

tache dessinée comme au fusain, eussent défié l'indifférence des femmes les plus éprouvées. Novice ou lorette, paysanne ou grande dame, il fallait reconnaître l'homme et s'incliner.

Ludka répondit simplement :

— Fais de moi ce que tu voudras !

Et quelques semaines après, tous deux arrivèrent à Paris.

Ils avaient rencontré Wilhelmine et Frontenay à Wiesbaden. Frontenay avait les apparences d'un homme du monde, Wilhelmine s'était adroitement rappelé les débuts de Ludka à Vienne; la connaissance fut bientôt faite, et le même wagon les descendit à la gare du Nord. Tout en se réservant de n'accepter San-Vitale que sous bénéfice d'inventaire, Frontenay lui présenta tout ce qu'il connaissait de bien ou de mal sur le turf. D'autre part, la beauté de Ludka faisait sensation, et notre ménage d'aventuriers s'installa de plein-pied dans le monde élégant; comme il en avait exprimé le

désir, Ludka était devenue l'étoile de San-Vitale.

Tous deux se retirèrent après le souper. Ils prirent un coupé qui les conduisit rue du Colysée, où se trouvait leur appartement.

Un grand feu flambait dans le salon attenant à la chambre de Ludka. Elle jeta son chapeau sur un fauteuil, et s'étendant à demi sur des coussins, elle demanda :

— As-tu trouvé une mine de diamants?

— Peut-être, répondit San-Vitale. Écoute et profite.

» En te quittant, je me suis d'abord rendu à Linz et je me suis présenté au couvent où s'est commencée ton éducation, aujourd'hui si parfaite. La mère Barbera, digne supérieure de la maison, m'a reçu assez froidement; mais le respect que je lui témoignais, les sentiments chrétiens dont je m'animais de mon mieux, ne tardèrent pas à me valoir sa confiance.

» — Madame, lui dis-je, je suis chargé par une

mère désolée de retrouver sa fille. Elle sait que cette enfant qui lui a été enlevée par un parent de son mari défunt, dans le but de s'approprier l'héritage qui lui revenait, a été placée par le ravisseur dans la sainte maison que vous dirigez selon l'esprit de Notre-Seigneur. Cette jeune fille, qu'on appelait sœur Louise, ne devait-elle pas prononcer ses vœux ?

»—C'est du moins, répondit la supérieure, ce qui avait été convenu avec celui qui nous l'avait amenée.

» — Et qu'est-elle devenue ?

» — Nous l'attendions comme les années précédentes, après les vacances de Pâques; tout le monde ici pensait qu'elle allait prendre le voile, mais nous n'en avons plus entendu parler.

» Une fois entrée dans la voie des confidences, la mère Barbera m'apprit que le vieillard qui t'a si peu servi de père se cachait sous un nom supposé, et que ces renseignements particuliers, ainsi que

les pièces qu'il avait fallu lui communiquer pour te faire admettre au couvent, indiquaient qu'il était Français, d'un département de l'Ouest, — d'où j'arrive.

» Voici maintenant ce que nous avons à faire.

» D'abord, nous partons demain...

— Pour longtemps?

— Quant on part, sait-on si l'on reviendra ? Un voyage de quelques heures. A notre arrivée, tu resteras cachée dans une ferme où j'ai laissé mon fidèle intendant Servoni, le compagnon de mes jeunes années, celui qui m'aidait à déménager le vin du père San-Vitale et à entr'ouvrir ses tiroirs pour y puiser le numéraire indispensable aux gens qui tiennent à faire figure dans le monde. Avec Servoni se trouve un serviteur dont je n'ai jamais su le véritable nom ; présentement, il porte le pseudonyme de Spalatro.

» Spalatro a été tour à tour chantre de paroisse, cabaretier et brigand napolitain. Condamné sept

ou huit fois à mort en Italie, il m'a paru présenter les conditions de sécurité nécessaires chez un valet de chambre. S'il me trahissait jamais, je n'aurais qu'un mot à dire et il payerait de sa tête une étourderie, si elle m'était préjudiciable.

— En effet, dit Ludka, son zèle ne peut être douteux.

— Eh bien ! figure-toi qu'il y a, dans le pays où je te conduis, une brave et digne femme, respectée de tous et jouissant d'une immense fortune ; cette femme te recevra à bras ouverts, te nommera sa fille et tu n'auras qu'à te laisser faire.

— Je ne comprends pas, interrompit Ludka.

— Tu comprendras plus tard ; il s'agit de prendre la place d'une autre, voilà tout.

— Et cette autre ?

— Cette autre, j'ai déjà essayé de pénétrer auprès d'elle... Je comptais lui verser un narcotique, afin de rendre facile la tâche de Servoni et de mon fidèle brigand ; mais l'arrivée subite d'un fiancé,

sur lequel je ne comptais guère, a retardé l'événement.

— Et qu'en ferons-nous, de ce fiancé ?

— Tu rompras avec lui ; nous imaginerons une rencontre providentielle... Il y a beaucoup d'eau dans ce pays-là ; tu pourras te laisser tomber sur le bord d'un étang... J'arrive, je te sauve, et tu déclares à Mme de Montévrain que tu ne veux épouser que ton sauveur, le comte de San-Vitale.

— Et si elle refuse ?

— Nous saurons la persuader.

Ludka haussa les épaules.

— Elle est donc aveugle, la mère que tu me destine.

— C'est comme si elle l'était.

— Et le fiancé ? et les gens ?

— Tous te reconnaîtront.

Un instant, Ludka s'imagina que San-Vitale avait perdu la raison ; mais peu lui importait, après tout, de faire un voyage dans l'Ouest ; elle avait,

du reste, l'habitude d'obéir passivement à son amant.

Elle demanda :

— Comment m'appellerai-je, là-bas ?

— Clothilde de Montévrain,

— Le nom de mon fiancé ?

— Robert de la Mire.

— A quelle heure partons-nous ?

— A dix heures d'ici ; à dix heures quarante-cinq de la gare.

— Soit ; je serai prête.

III

Philippe d'Attigny et le vicomte de Rieux étaient arrivés à Montévrain. La voiture qui les conduisait s'arrêta au pied du perron, où Robert de la Mire leur donna une franche et joyeuse accolade. François Bibard, orné d'une veste bleue et d'un gilet rouge, où il avait fait incruster une centaine de boutons de métal, s'occupa de faire monter les bagages.

Les jeunes gens procédèrent à leur toilette, tandis que M. de la Mire, à cheval sur une chaise qu'il avait installée en travers de la porte de communication des chambres de ses amis, causait à

droite et à gauche, renvoyant le volant d'une chambre à l'autre.

— Donc, tu es amoureux fou? demandait Philippe, qui achevait de se faire la barbe devant un miroir accroché à la fenêtre.

— Amoureux, complétement, répondit Robert; fou, pas le moins du monde. Mlle de Montévrain, que vous allez voir dans quelques instants, est une de ces vierges de la solitude que rien n'a effleuré. Elle a grandi sous l'œil de sa mère, ayant le ciel pour plafond et la nature pour maîtresse de musique. En la voyant, je me suis rappelé un récit de notre ami, le lieutenant Belot, mort dans une expédition au pôle nord. La première fois qu'il se hasarda dans ces déserts de glace, il avait poussé jusqu'à la dernière limite du détroit de Behring, et là, à quelques pas de la mer libre où reparaissent les oiseaux, il aperçut sur un rocher, couvert de mousse, une petite fleur rose avec trois pistils blancs, une graminée inconnue dans notre flore.

Il y avait près d'un an que Belot n'avait vu un brin d'herbe, et, en découvrant ce trèfle pâle et maladif, cette fleur de l'inconnu que nul regard humain ne devait probablement entrevoir, il sentit son cœur inondé de joie, ses yeux mouillés de larmes ; il mit un genou en terre, prit un baiser sur la petite fleur et remercia Dieu. Eh bien ! c'est le sentiment que j'ai éprouvé quand j'ai vu Clothilde pour la première fois. J'ai compris que le divin poète de notre pauvre boule de terre tient en réserve des bonheurs imprévus. Clothilde, c'est la fleur de la mer inexplorée ; et, je l'avoue franchement, moi aussi, je remercie Dieu qui a permis que je portasse mes pas sur le coin de terre où il a placé celle que j'aime.

— Vive l'armée ! s'écria de Rieux en passant un gilet noir ; il n'y a que nous pour aimer comme cela.

Philippe d'Attigny, qui avait terminé sa toilette, s'avança vers Robert avec une affectation de gravité.

— Mon ami, lui dit-il, si je t'avais entendu pincer du luth, il y a deux ans, je me serais certainement mis à rire ; aujourd'hui, je me tais devant ta conviction. Il y a, je crois, deux façons de prendre la vie, gaiement ou sérieusement. Les gens sérieux, les croyants, jugent les femmes d'après leur mère et leur sœur ; les sceptiques, les gouailleurs jugent les femmes d'après leurs filles de chambre et leurs maîtresses. Les uns et les autres peuvent avoir raison. Dans le cas présent je t'approuve, je t'envie et je te donne ma bénédiction !

Un coup de cloche annonça que le dîner était servi. Les jeunes gens descendirent au salon où se trouvaient réunis Mme et Mlle de Montévrain, le général de la Mire, le docteur Marbeau et le curé de Laleu.

—Madame, dit Robert, j'ai l'honneur de vous présenter M. Philippe d'Attigny et M. le vicomte de Rieux, mes amis, qui veulent bien m'assister comme témoins à la mairie et à l'église.

Continuant la présentation, Robert ajouta :

— Mon père, messieurs.

Les jeunes gens s'inclinèrent.

—Mlle de Montévrain, M. le curé de notre village et le docteur Marbeau.

Clothilde avait accueilli avec le meilleur de ses sourires les amis de son fiancé, mais Philippe, levant les yeux sur elle, pâlit subitement et fit un pas en arrière.

— C'est impossible, murmura t-il, et cependant...

— Qu'as-tu donc? demanda Robert.

— Ce n'est rien, nous causerons tout à l'heure.

On se mit à table.

Le dîner, malgré les efforts du vicomte de Rieux, fut presque silencieux. Robert se demandait quelle était la communication que Philippe d'Attigny pouvait avoir à lui faire. Celui-ci jetait de temps à autre et comme à la dérobée, un regard terrible sur Mlle de Montévrain, qui sentait son cœur se

serrer. Il y avait, en un mot, une tristesse générale que tout le monde ressentait sans pouvoir en expliquer le motif.

Après le dîner, le général proposa un whist, et tandis que les quatre habitués de Montévrain procédaient à leur partie quotidienne, les jeunes gens allèrent fumer un cigare sur la terrasse.

Robert saisit Philippe d'Attigny par le bras et lui demanda :

— Qu'as-tu à me dire ?

— Mon ami, répondit Philippe, es-tu sûr que Mlle de Montévrain n'ait jamais quitté sa mère ?

—A moins que tout le monde soit ici ligué pour me tromper, j'en suis sûr. Pourquoi cette question ?

— Parce que je l'ai connue à Vienne et à Milan.

— Tu as connu Clothilde ?

— Sous un autre nom, il est vrai ; mais c'est elle-même.

Robert laissa retomber le bras de Philippe.

— Tu rêves debout! s'écria-t-il.

— Je suis tellement certain de ce que je t'affirme, que j'ai à te demander de me laisser faire une expérience...

— Laquelle?

— Lui dire deux mots, tout bas, en passant, et lui défendre de t'épouser.

— Tu crois que je consentirai à ce que tu troubles cette âme candide et pure?

Philippe réfléchit un instant.

— Que dirais-tu, reprit-il, si elle te refusait?

— C'est impossible.

— Eh bien! c'est ce que nous verrons.

— Que faisait donc, à Vienne et à Milan, cette jeune femme que tu as rencontrée?

— C'était une cantatrice et une courtisane... la plus effrontée de toutes celles qui ont jamais fait litière de la pudeur et de la probité. Apre au gain, joueuse, dissolue, impudente, c'était une Messaline sans trône, une lorette de la pire espèce. Chez elle,

des joueurs habiles, Italiens pour la plupart, dépouillaient les gens riches qu'attirait l'éclat de ses yeux. Elle a donné à Milan un souper resté célèbre et qu'a interrompu l'arrivée de la police. Je le sais, j'y étais.

Robert, la lèvre frémissante et le poing sous le menton de son compagnon d'armes, murmura sourdement :

— Tu mens, Philippe d'Attigny, ou tu es fou. Je consens à patienter jusqu'à demain; mais tu me rendras raison d'un soupçon odieux, d'une erreur, qui est seule une insulte...

— Soit, répondit Philippe, nous nous battrons, s'il le faut; mais si Mlle de Montévrain te refuse, tu rétracteras tes paroles. Je te plains, je souffre autant que toi, mais j'avais le devoir de parler.

Tandis que cette scène se déroulait sur la terrasse de Montévrain, Clothilde était descendue dans le jardin. Elle s'avança, tout en songeant, jusqu'au berceau de clématites où déjà elle avait entendu

involontairement l'étrange conversation de sa mère avec le docteur Marbeau. Il y avait, au fond de sa vie, un mystère qu'elle ne pouvait comprendre. L'attitude de Philippe d'Attigny, ses regards ironiques, se rattachaient-ils à ce secret? Son bonheur enfin était-il sérieusement menacé?

Tout à coup, le feuillage s'agita; deux ombres étaient sur elle, et, avant qu'elle eût pu pousser un cri, elle était bâillonnée et portée au dehors. Là, contre la haie même du petit bois, une voiture attendait. Une femme, le visage couvert d'un masque de velours noir, descendit de la voiture. Clothilde, quoique évanouie, comprit qu'on lui enlevait sa robe, ses bagues, ses boucles d'oreilles.

Puis, elle perdit tout à fait connaissance. L'étrangère avait passé la robe de Clothilde, ses bagues, ses boucles et son collier. Elle accrocha à sa ceinture la montre de la jeune fille, arrangea ses cheveux de la même façon que celle dont elle prenait la place, et, entrant dans le jardin, elle se dirigea,

guidée par la lumière, vers le salon de famille, où le whist se continuait paisiblement.

— Tu es sortie, Clothilde? demanda Mme de Montévrain.

— J'ai voulu respirer un instant l'air de notre charmille. Il n'y a pas de lune, mais les étoiles se piquent d'amour-propre et brillent de leur mieux...

Le docteur Marbeau se retourna pour gronder :

— Et vous êtes sortie tête nue, méchante enfant, malgré ma défense !

— Je ne le ferai plus, docteur, répondit l'étrangère.

— Vous voulez donc, ajouta le général, que mon fils soit veuf en même temps qu'époux?

— A cet égard, dit la jeune fille, je me résigne à tous les sacrifices.

Mme de Montévrain parut étonnée.

— Décidément, tu as pris froid, dit-elle, approche-toi du foyer...

La jeune fille obéit. Mme de Montévrain la con-

templa un instant et lui prit un baiser sur le front.

Ce baiser maternel, plein de tendresse et de dévotion, parut embarrasser l'étrangère; cependant elle écarta doucement une mèche de cheveux blancs au-dessus de l'oreille de la vieille femme et lui glissa tout bas ces mots énigmatiques :

— J'ai réfléchi.

— A quoi? demanda Mme de Montévrain.

— J'ai presque envie de ne plus te quitter.

Mme de Montévrain sourit.

— Tu es folle, dit-elle. Ne crains pas de m'affliger, je ne puis être heureuse que de ton bonheur.

Robert rentra alors au salon avec le vicomte de Rieux et Philippe d'Attigny. Il était pâle, agité. Un éclair passait de temps en temps dans ses yeux. Robert se tint debout à côté de son père et sembla s'intéresser vivement à la partie.

Pendant ce temps-là, Philippe s'était assis auprès de Clothilde.

— Ludka! lui dit-il, d'une voix étranglée.

Celle-ci se souvint à temps qu'elle était Mlle de Montévrain et jeta sur Philippe le regard étonné de quelqu'un qui ne comprend pas.

Philippe d'Attigny continua :

— Je te défends d'épouser Robert, entends-tu? Je te le défends. Il faut que le refus vienne de toi... Si ce n'est pas fait dans la journée de demain, tu sais ce que je pourrai révéler...

L'étrangère jouait la stupéfaction, comme l'eût pu faire Clothilde elle-même.

Philippe se leva et sortit, après avoir salué les assistants.

Une fois dans sa chambre, il se mit à marcher avec agitation.

— C'est horrible, murmura-t-il, mais je suis certain de ne pas me tromper... C'est elle, c'est bien elle. Quelle impudence dans ce calme! Et quel rôle joue la mère! Elle est parvenue sans doute à retirer sa fille de la vie infâme qu'elle menait et la jette aux bras d'un honnête homme qui la cou-

vrira de son nom .. Pauvre Robert, si confiant, si amoureux. Quel réveil il aura demain!...

Quand Ludka se trouva dans la chambre de Clothilde, qui devait être désormais la sienne, elle se mit à examiner avec attention jusqu'aux moindres objets.

A la tête du lit, un Christ et un bénitier.

Les draps blancs s'entr'ouvraient amicalement, et l'oreiller, recouvert d'une batiste à feston, avait cet air bonhomme d'un oreiller qui n'a jamais été complice de mauvaises pensées.

Ludka ouvrit un à un les tiroirs, puis l'armoire de palissandre, une armoire sans la glace où l'on peut se voir des pieds à la tête.

Enfin, sur la cheminée, se trouvait, d'un côté, le le portrait de Mme de Montévrain, et, de l'autre...

Ludka saisit fiévreusement le cadre et l'approcha de la lampe. Son cœur de courtisane se mit à battre violemment. Oui, ce portrait qui faisait pendant à celui de la mère de Clothilde, c'était le portrait du

vieillard qui avait fait son enfance si triste; c'était l'homme du faubourg de Vienne, celui qu'elle connaissait sous le nom de M. Clavel.

Ludka entassa toutes les suppositions imaginables sans être satisfaite. Il y avait toujours un point par où pêchait le roman qu'elle tentait de construire.

Elle avait reconnu Philippe d'Attigny, un amoureux de quelques jours à qui elle avait coûté une centaine de mille francs; mais comment lui avait-il parlé sur ce ton, puisqu'il devait penser qu'il s'adressait à Clothilde de Montévrain?

— Il me faudra beaucoup de présence d'esprit, conclua-t-elle en s'étalant dans le lit de la pauvre Clothilde. Heureusement San-Vitale arrive demain, et à nous deux c'est bien le diable si nous ne venons pas à bout de ces naïfs de province.

Robert passa une nuit atroce. Un instant, il s'endormit et crut voir Clothilde se débattant pour échapper à des ravisseurs qui la poursuivaient;

elle appelait au secours, ses cris arrivaient jusqu'à lui et il ne pouvait remuer.

Ce cauchemar le réveilla. Tout était calme et silencieux autour de lui, et il murmura : — Oh! l'horrible rêve!...

Enfin le jour parut. On déjeunait à onze heures.

A l'appel de la cloche, tout le monde était descendu; Mlle de Montévrain seule n'avait pas paru.

— Que fait donc Clothilde? demanda Mme de Montévrain.

— Mademoiselle est sortie ce matin, répondit la femme qui servait à table, et elle n'est pas encore rentrée.

— Clothilde sortie! fit Mme de Montévrain, elle qui ne va jamais seule même jusqu'au village, qu'est-ce que cela signifie?

Robert, pâle, défait, avait peine à se tenir debout.

Tout à coup, un mouvement se fit à l'entrée de la cour.

— Ah! mon Dieu! disait une voix, quel malheur! Une autre ajoutait : Cette pauvre demoiselle!

Le général se précipita vers la porte cochère, tandis que Mme de Montévrain adressait une prière au ciel pour le prier de prendre enfin pitié d'elle.

Deux paysans portaient Clothilde sur un brancard; elle était évanouie, ruisselante; ses cheveux dénoués flottaient autour d'elle...

— Qu'est-il arrivé? demanda Robert.

— Monsieur, répondit un jeune homme en costume de chasse qui marchait à côté du brancard, je chassais dans le marais au-dessus des falaises, quand j'ai aperçu mademoiselle qui se promenait lentement dans l'attitude de la rêverie. Mon chien s'étant mis à aboyer, mademoiselle a hâté le pas, sans doute pour ne pas être rencontrée par un étranger. Dans sa précipitation, elle n'a pas vu qu'elle cotoyait l'étang des Salines, son pied a glissé et elle a disparu sous l'eau profonde en cet endroit... L'écume verdâtre qui recouvre l'étang

m'a causé une grande inquiétude, j'ai dû plonger jusqu'à trois fois pour la retrouver; mais enfin, la voici... elle respire, et son évanouissement n'est causé que par l'émotion.

— Puis-je savoir, monsieur, reprit Robert, à qui je dois plus que la vie, car celle que vous avez sauvée est ma fiancée aujourd'hui, et doit être ma femme demain?

— Je suis le comte de San-Vitale, monsieur, répondit le chasseur.

— Vous êtes étranger à ce pays, si je ne me trompe?

— Je parcours l'Europe en touriste, m'arrêtant une heure ou un mois dans chaque ville, selon ma convenance, et c'est le hasard seul qui m'a poussé à visiter la côte... Or, promener à la campagne sans fusil et sans gibecière n'est pas dans mes habitudes. C'est ce qui vous explique pourquoi je me présente à vous avec un chien à ma droite, un lièvre et deux perdreaux dans ma gibecière.

Tandis que San-Vitale fournissait les explications qu'on lui demandait, Ludka avait été transportée dans sa chambre.

Le docteur Marbeau, qu'on était allé chercher, déclara que cela ne serait rien et que Clothilde en serait quitte pour un rhume. Mme de Montévrain remercia avec effusion le comte de San-Vitale et voulut absolument le garder à déjeuner. San-Vitale s'excusa, prétextant de sa mise négligée et du bain inattendu qu'il venait de prendre tout habillé.

— Bah ! dit le général, on vous prêtera du linge et des vêtements pendant que votre costume sèchera. Il y a ici trois jeunes gens, et à eux trois ils vous habilleront à peu près.

— Dans tous les cas, ajouta M. Marbeau, vous ne pouvez retourner à la ville mouillé comme vous l'êtes, de la tête aux pieds.

— J'accepte donc l'hospitalité, dit San-Vitale, et vous me permettrez d'envoyer sans façon le produit de ma chasse à la cuisine...

Et, montant le perron, il ajouta :

— Vous ne me reconnaissez pas, docteur ?

— Attendez donc, fit celui-ci, il me semble, en effet, avoir reçu votre visite.

— Il s'agissait d'une terre que j'étais sur le point d'acheter...

— C'est cela, dit M. Marbeau.

— Eh bien ! docteur, c'est presque fait ; dans quelques jours je serai de vos voisins. Il n'y avait plus à débattre qu'une question de prix... Une différence de quelques milliers de francs ; mais vous me voyez décidé à en faire le sacrifice.

— Tant mieux ! fit le docteur ; cette contrée se peuple de plus en plus ; l'air y est excellent et la mer offre un coup d'œil magique. Quand le soleil se couche derrière l'île de Ré, les falaises se colorent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et les galets de la Repentie semblent autant de lingots d'or arrondis par la vague.

Pendant le déjeuner, Philippe d'Attigny, qui ne disait mot, se demandait tout bas :

— Quel peut être ce personnage qui arrive si à propos pour tirer Ludka du sein des flots ?

San-Vitale déjeunait de fort bon appétit et Robert remarquait avec une certaine jalousie la merveilleuse beauté de celui qui, un instant, avait tenu sa fiancée dans ses bras.

En se mettant à table, San-Vitale avait gardé le gant de la main gauche, prétextant d'une blessure qu'il s'était faite.

Par ordre de Mme de Montévrain, on avait préparé une voiture pour reconduire le comte à la ville. San-Vitale, en prenant congé de ses hôtes d'une matinée, implora, comme une faveur, l'autorisation de venir, avant son départ, demander des nouvelles de Mlle de Montévrain.

Cette autorisation lui fut naturellement accordée.

La jeune fille ne parut pas au dîner.

— Mon ami, dit Philippe d'Attigny à Robert, je t'ai brisé le cœur... tu m'en veux?...

— Oh! tais-toi! s'écria Robert, tes soupçons sont infâmes!

— Et que penses-tu de cet étranger, qui tombe des nues au moment même où j'ai ordonné à celle que tu appelles Mlle de Montévrain de ne pas accepter le mariage projeté?

— Tu avais parlé?

— Oui.

Robert baissa la tête.

— Il y a là une trame infernale! s'écria-t-il. Cette jeune fille est victime d'une machination que j'ignore; elle porte le poids de la faute d'un autre... Peut-être est-elle forcée d'obéir à une volonté que nous ne connaissons pas. Qui sait si elle ne se sacrifie pas pour ce père disparu?

— Certes, reprit d'Attigny, il y a quelque chose d'extraordinaire au fond de cette histoire.

— Comment le savoir?

— Attendons encore jusqu'à demain... Nous verrons...

— Que verrons-nous?

— Si elle refuse de t'épouser.

— Je te répète que c'est impossible... Elle ne peut oublier les serments échangés, nos rêves d'avenir... Rien ne la forçait à recevoir mes hommages, à m'avouer qu'elle répondait à mon amour.

D'Attigny fit un mouvement d'épaules et dit encore une fois :

— Nous verrons !

Le lendemain, Mme de Montévrain resta longtemps enfermée dans la chambre de sa fille. Quand elle descendit, ses traits étaient altérés.

— Eh bien ! lui demanda Robert, comment va Clothilde?

— Elle n'est plus malade.

— Alors nous pourrons enfin signer le contrat ?

Mme de Montévrain répondit avec embarras :

— Je ne sais ce qui s'est passé en elle, mais

Clothilde n'est plus la même... Elle désire retarder ce mariage, qui semblait devoir la rendre si heureuse.

— Retarder notre mariage ! balbutia Robert, c'est vous qui me parlez ainsi ?

Mme de Montévrain lui prit la main.

— Que voulez-vous que j'y fasse, mon ami ? Je souffre autant que vous de ce changement subit et inattendu ; je n'y comprends rien. La raison de ma fille est-elle troublée ? Sa sensibilité nerveuse a-t-elle reçu un choc qui demande une plus longue convalescence ? Quoi qu'il en soit, sa détermination est absolue, et je vous avoue que je ne me sens pas le courage de la contraindre.

— Je saurai me résigner, répondit Robert en s'éloignant.

Il entra chez Philippe.

— Le mariage est retardé, lui dit-il ; je quitte cette maison avec vous. Merci d'être venus !

— Mais, reprit le vicomte de Rieux, nous sommes

à tes ordres; j'espère que tu nous appelleras de nouveau et que ce sera bientôt.

Les malles furent promptement bouclées et la société, un instant réunie au château de Montévrain, s'éparpilla dans différentes directions.

IV

Quand, après avoir été brusquement enlevée dans le jardin de sa mère, Clothilde recouvra ses sens, elle jeta autour d'elle des regards étonnés.

Elle était couchée; des rideaux de soie bleue encadraient son lit. Un chiffonnier, plusieurs meubles de boule garnissaient sa chambre. Un épais tapis à fond blanc couvrait le parquet. Il était grand jour, un rayon de soleil passait à travers les rideaux de la fenêtre arrêtés par de riches cordons à franches dorées.

Comment se trouvait-elle là?

Il y avait en elle comme un vague souvenir d'un enlèvement suivi d'un long sommeil. Combien de temps ce sommeil avait-il duré?

C'est à peine si elle osait se tourner dans ce lit inconnu et imprégné de parfums qui lui montaient au cerveau.

Il fallait cependant prendre un parti.

Elle se leva. Une robe de chambre de cachemire blanc semblait l'attendre sur un fauteil; elle n'avait pas le choix, et passa la robe de chambre.

Il y avait un bouton de sonnette électrique à la tête du lit; Clothilde pressa le bouton.

Peu après la porte s'ouvrit et une femme de chambre parut, portant un plateau sur lequel une tasse de chocolat laissait échapper sa vapeur blanchâtre.

— Il n'y a pas de lettres pour madame, dit-elle; voici les journaux.

Clothilde regarda fixement la femme de chambre.

— Vous me connaissez? demanda-t-elle.

— Depuis six mois que je suis au service de madame, répondit la soubrette, j'ai eu le temps de la connaître.

— Eh bien ! qui suis-je?

— Il paraît que ce voyage vous a fatiguée?

— Qui suis-je ? répéta Clothilde.

La femme de chambre répondit en riant :

— Vous êtes madame Ludka, ex-première chanteuse du théâtre de Milan, et présentement une des plus jolies femmes de Paris.

— C'est donc à Paris que je suis?

— Et où voudriez-vous être?

— Je suis donc ici chez moi?

— Sans doute.

— Suis-je libre de sortir ?

— Et qui est-ce qui vous en empêcherait?

Clothilde respira en apprenant quelle n'était pas prisonnière.

— Eh bien ! reprit-elle, donnez-moi une robe et un chapeau.

— Bien, madame. Quelle robe madame veut-elle mettre?

— La première venue, peu m'importe. A propos,

j'ai oublié votre nom... Comment vous appelez-vous?

La soubrette parut tomber de son haut.

— Je m'appelle Annette, répondit-elle.

— C'est juste, fit Clothilde; allez, je vous attends.

Annette sortit et reparut bientôt avec tous les objets de toilette nécessaire.

Clothilde avait jeté les yeux sur la pendule; il était dix heures et demie.

Elle s'habilla; les vêtements semblaient avoir été faits pour elle.

— Donnez-moi de quoi écrire, dit-elle à Annette.

Annette ouvrit un petit bureau, en disant: voilà, madame. Clothilde écrivit :

« Ma bonne mère,

» Je fais un rêve bien douloureux. Comment aie été séparée de toi? je ne puis me l'expliquer. Je

suis à Paris. Je viens de lire mon nom et mon adresse sur la bande de mon journal. Je m'appelle Ludka et je demeure, 85, rue du Colysée. Viens vite à mon secours, je t'en supplie. Je t'envoie mille baisers.

» CLOTHILDE. »

Elle fit l'enveloppe : Mme de Montévrain, à Vaugoin, commune de Laleu (Charente-Inférieure).

— Faites demander une voiture, dit-elle ensuite à Annette.

— Voyant que madame voulait sortir, j'ai dit à Jean d'atteler le coupé.

— Le coupé est en bas?

— Oui, madame.

— C'est bien.

Clothilde descendit. Une voiture attendait dans la cour.

En voyant approcher Clothilde, le cocher ouvrit la portière et attendit, le chapeau à la main.

— Où faut-il conduire madame? demanda le cocher.

— A un bureau de poste.

Le cocher monta sur le siége, et conduisit Clothilde au bureau de la place de la Madeleine.

Elle descendit et jeta elle même la lettre à la boîte.

Là, ses hésitations recommencèrent.

De quel côté diriger ses pas? Elle songea que, puisqu'elle était libre, rien ne l'empêchait de se faire conduire à la gare et de retourner à Montévrain.

Quelque chose lui disait bien que là s'arrêterait cette faculté d'aller et de venir dont elle s'étonnait elle-même; mais encore pouvait-elle faire la tentative? Pour partir, il fallait de l'argent.

Elle chercha dans ses poches, il n'y avait rien.

— A la maison, dit-elle au cocher.

Le cocher revint à la rue du Colysée.

— Faut-il attendre madame?

— Oui, attendez-moi.

Clothilde remonta dans l'appartement qu'elle venait de quitter. Elle ouvrit tous ses tiroirs et ne trouva que quelques pièces de monnaie.

A ce moment, la femme de chambre annonça :

— Mme Wilhelmine.

Et Wilhelmine se précipita dans la chambre.

— Ingrate ! s'écria-t-elle en embrassant Clothilde stupéfaite, bien m'en a pris de demander en passant si tu étais de retour. As-tu fait un bon voyage ? Oui ? Tant mieux. C'est égal, ce n'est pas gentil de disparaître sans prévenir ses amies. Il faut que je te raconte ce qui s'est passé en ton absence. D'abord, j'ai lâché Frontenay d'un cran. Je suis avec Stanislas, le raffineur de Nantes, bon garçon, un peu serré ; mais je le détends. Frontenay m'agaçait avec son éternelle *chanson de Bignon*...

Et Wilhelmine se mit à frdonner :

Connais-tu le pays où les homards fleurissent,
Où la fleur d'oranger n'est qu'un simple appareil ?

» Les chansons n'ont qu'un temps, vois-tu, ma chère belle... Du reste, nous sommes restés bons amis. Il y a des gens qu'on retrouve toujours. C'est comme toi avec San-Vitale. A propos, qu'en as-tu fait du bel Italien, comte de Macaroni, baron de Pastafrolle ?

Clothilde écoutait Wilhelmine avec attention, cherchant à découvrir dans ce flux de paroles une trace du passé de celle à qui on la substituait ; mais elle se perdait au milieu de ces phrases coupées et de ce langage nouveau pour elle.

— Veux-tu venir aux Bouffes ce soir? continua Wilhelmine. Stanislas doit m'apporter une loge.

— Volontiers, répondit Clothilde.

— Eh bien ! tu dîneras avec nous, trouve-toi à sept heures à la Maison-d'Or... Est-ce dit ?

— C'est dit.

— Adieu ! je te laisse... J'ai des courses à faire. Je vais taper Stanislas de quelques chiffons...

Et Wilhelmine sortit comme elle était entrée.

Clothilde se résigna à attendre jusqu'au soir pour prendre une résolution. Peut-être d'ici là se produirait-il quelque incident nouveau. Il lui semblait impossible que sa mère ne la fît pas rechercher.

— A quelle heure madame veut-elle déjeûner? demanda Annette.

— A l'heure habituelle.

— C'est que l'heure habituelle, c'est tantôt midi, tantôt trois heures.

— Eh bien ! mettons midi.

Certes, Clothilde n'avait guère envie de manger ; mais elle tenait à se mettre au courant de la vie dans laquelle on l'avait ainsi implantée.

Quelques instants après, Annette vint annoncer que madame était servie.

Clothilde traversait le salon, cherchant la salle à manger, quand un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

— Qu'est-ce ? demanda-t-elle.

— Madame, répondit Annette, c'est un vieux monsieur...

— Le connaissez-vous ?

— Non. C'est la première fois que je le vois...

— Et que me veut-il ?

A ce moment, un vieillard entra, écartant Annette avec la main.

— Ce que je veux, dit-il, je vais vous le dire.

Et, se tournant vers la femme de chambre, il ajouta : Sortez !

Clothilde regardait ce vieillard avec attention ; il lui semblait que ses traits ne lui étaient pas inconnus.

— Laissez-nous, dit-elle à Annette.

Le vieillard s'assit, et jetant sur Clothilde un regard sévère :

— Vous m'avez toujours connu bien sombre et bien malheureux, lui dit-il ; mais depuis votre fuite j'ai vieilli de vingt ans. Le jour où je vous ai amenée à l'étranger, je ne me suis pas caché que

j'avais charge d'âme, et que vous soyez ou non ma fille, je réponds de vous à Dieu.

— Votre fille ! s'écria Clothilde; mais, en effet, ce portrait que ma mère a placé dans ma chambre à Montévrain, c'est le vôtre... Oh ! que vous avez dû souffrir depuis cette époque, pour être changé ainsi!

Le vieillard tressaillit.

— Que parlez-vous de Montévrain ? Y êtes-vous donc allée ?

— Mais j'y étais encore il y a deux ou trois jours à peine.

— Et que faisiez-vous là ?

— J'étais avec ma mère.

— Depuis quand ?

— Mais, monsieur, je ne l'ai jamais quittée.

Le vieillard fit un geste d'impatience.

— En sortant du couvent, vous avez débuté au Karl-Théâtre de Vienne. De là, vous êtes allée à Milan, où vous avez laissé une réputation infâme...

Clothilde joignit les mains comme une suppliante :

— Monsieur, dit-elle en pleurant, je vous jure que ce n'est pas moi...

Le visiteur se leva :

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

— Clothilde de Montévrain.

— Eh bien! moi, je me nomme M. de Montévrain. Clothilde ou Ludka, j'ai sur vous les droits d'un père. Voulez-vous me suivre ?

— Oui, monsieur, s'écria Clothilde avec joie.

— A l'instant même ?

— A l'instant même. Seulement, je viens d'écrire à ma mère en lui disant qu'on m'avait conduite dans une maison où on m'appelle Ludka... et je lui ai donné l'adresse de la rue du Colysée. Il faudra la prévenir...

— Vous la préviendrez... Sortons.

— Sortons!

Et elle prit le bras du vieillard avec une satisfaction qui sembla le surprendre.

Sur le seuil de la porte, avant de franchir la marche, Clothilde s'arrêta, les yeux mouillés de larmes.

— Monsieur! dit-elle d'une voix tremblante.

— Qu'est-ce ? Changez-vous de résolution ?

— Oh! non... mais je voudrais vous embrasser...

— C'est impossible, murmura M. de Montévrain ; non... cela me ferait trop de mal...

Il la repoussa doucement, mais Clothilde vit ses paupières se refermer et deux gouttes d'eau sillonner son visage pâle et ridé.

V

Tandis que Clothilde marchait de surprise en surprise, se résignant à tout et attendant sa délivrance de la volonté de Dieu, Robert, après le départ de ses amis, se rendit chez le docteur Marbeau.

Là, sa douleur éclata franchement. Trop de sanglots étaient renfermés dans sa robuste poitrine ; il sauta au cou du vieux médecin et pleura comme un enfant.

— Docteur, s'écria-t-il, on m'a changé Clothilde. Ce n'est plus elle qui est là-bas, sous le toit de sa mère : ce sont ses traits, c'est son apparence, mais

ce n'est pas Clothilde. J'aime Clothilde et je n'aime pas celle que cet homme a ramenée sur un brancard. Il y a là un secret que vous seul connaissez... Parlez, je vous en conjure !

Le docteur réfléchit longtemps.

— Comprenez-vous quelque chose à ce qui se passe ? reprit Robert.

M. Marbeau marchait avec hésitation dans son cabinet.

— Qui sait ? murmurait-il. Mais oui !... Au fait, c'est possible... Qu'aurait-on fait d'elle ? Je ne dois plus hésiter... Il s'agit de la sauver.

Et prenant la main de Robert :

— Écoutez, dit-il.

» M. de Montévrain était laid et jaloux à l'excès. Il avait la conscience de sa laideur et semblait poursuivi par une idée fixe, c'est que sa femme le trompait. Jamais soupçon plus injuste ne s'est arrêté sur une si honnête femme que celle que vous connaissez. Louise de Rançay était la cousine de M. de

Montévrain ; elle s'était habituée dès l'enfance à sa physionomie dure et ingrate, à son caractère ombrageux. Les deux familles désiraient ce mariage pour des raisons de convenance et de fortune. Louise de Ronçay devint sans résistance madame de Montévrain.

» Son existence, je puis l'affirmer, n'a été qu'un long martyre. La jalousie de son mari touchait à la folie; elle s'était résignée à vivre à la campagne, sans sortir de son jardin, et, lui, se désolait, disant: Elle ne m'aime pas, elle ne peut pas m'aimer !

» Un malheureux hasard vint donner une consistance à cette idée fixe. M. de Montévrain tomba malade ; il eut la fièvre, le délire...

» Pendant qu'il gardait le lit, un jeune homme se présenta dans la maison. Le général de la Mire, votre père, n'a point perdu le souvenir d'une affaire qui a eu lieu presque sous ses yeux. Le jeune homme était le fils d'un fermier de M. de Ronçay; il se nommait Frédéric Latour, et il était

le frère de lait de Mme de Montévrain. Frédéric Latour s'était engagé dans le régiment où M. de la Mire était alors chef de bataillon. C'était un garçon indiscipliné, d'un caractère violent, et, un jour, il s'emporta au point de frapper un officier qui venait de lui infliger une punition.

» Il put s'enfuir, se cacher, et fut condamné à mort par contumace.

» Instinctivement, il vint frapper à la porte de sa sœur de lait.

» — Malheureux ! lui dit Mme de Montévrain, en le voyant arriver, que viens-tu faire ici ?

» — Je vous en supplie, madame, répondit Latour, consentez à me cacher deux ou trois jours... Si on me trouve, je suis perdu !

» — Mais que feras-tu, dans deux ou trois jours ?

» — Il y a un bateau de charbon qui retourne faire son chargement en Angleterre. Un de mes amis, qui est à bord, détachera le canot à la *Repentie*, et m'amènera jusqu'au sloop. On me débarquera à

Liverpool, et là-bas, je vivrai comme je pourrai... Vous ne refuserez pas de me sauver la vie !

— Ta mère m'a donné son lait, répondit Mme de Montévrain, je ferai ce que tu me demandes...

» Elle le tint caché trois jours, après lesquels il partit comme il l'avait annoncé.

» Mais le malade s'etait levé pendant la nuit ; en proie à sa folie, il avait fait le guet. Il surprit sa femme traversant le cellier pour aller porter du pain et la nourriture indispensable au malheureux condamné. Mme de Montévrain l'aperçut rampant sous les fûts de la récolte de l'année ; il guettait.

» Se voyant découvert, il voulut étrangler Latour. Celui-ci saisit les bras affaiblis du malade et les attacha avec son mouchoir.

» Cette scène détermina chez M. de Montévrain une crise à laquelle Latour dut son salut. M. de Montévrain resta plusieurs jours entre la vie et la mort ; enfin je pus dire qu'il était sauvé.

» Un morne abattement succéda à ses violences

habituelles. Il semblait avoir perdu l'usage de la parole.

» C'est alors que Mme de Montévrain, qui était enceinte au moment où son mari était tombé malade, vit approcher le terme de sa grossesse.

» J'annonçai moi-même cette bonne nouvelle à M. de Montévrain; il ne répondit pas un mot, mais son œil s'illumina d'une étrange lueur.

» Vainement, depuis que M. de Montévrain était revenu à la santé, la pauvre femme, qui lui avait prodigué tous ses soins, avait tenté de rappeler l'aventure du cellier.

» — Je ne me rappelle pas, disait le monomane, et il s'éloignait rapidement.

» Un jour, elle crut le trouver plus calme :

» — Vous n'avez pas oublié, lui demanda-t-elle, l'histoire de mon frère de lait, le fils de Latour, le fermier de mon père?

» — Quelle histoire?

» — Vous savez qu'il était soldat?

» — C'est possible.

» — Condamné à mort, il a pu s'enfuir...

» — Tant mieux pour lui !

» — Qu'auriez-vous fait si, à ce moment, il vous eût supplié de le cacher ?

» — Je ne sais... pourquoi ces questions ?

» — C'est que, un soir, pendant votre maladie, vous êtes venu au cellier...

» — Assez ! s'écria M. de Montévrain d'une voix terrible.

» Et il s'enfuit.

» Mme de Montévrain n'osa plus aborder ce sujet.

» Un soir, un domestique vint me chercher à la hâte : Mme de Montévrain ressentait les premières douleurs. Elle mit au monde une petite fille que la nourrice emporta dans la pièce voisine.

» Cette nourrice nous était inconnue; M. de Montévrain avait tenu à la choisir lui-même, et je m'étais étonné qu'il eût donné la préférence à une fille-mère.

» Quant Mme de Montévrain eut repris ses sens, elle demanda son enfant. Je passai dans la pièce à côté, elle était vide; mais, sur la cheminée, j'aperçus une lettre écrite à la hâte.

» Voici ce que disait cette lettre :

« Madame,

» Depuis que je vous avais surprise avec un amant que vous avez osé introduire chez moi pendant ma maladie, j'attendais avec impatience le moment de me séparer d'une femme qui ne m'inspire que de l'horreur.

» J'ai enduré votre présence, je me suis résigné à vous voir chaque jour parce que c'était le seul moyen d'assurer ma vengeance. Je puis partir enfin ! mais en partant j'emporte votre enfant. Vous ne le reverrez jamais. Vivez seule et soyez maudite ! »

» La pauvre mère se révolta.

» — Courez, je vous en prie, s'écria-t-elle, qu'on

retrouve ses traces. Cet homme est fou. Je veux mon enfant!

» Les domestiques et les paysans s'éparpillèrent dans toutes les directions. Il fut impossible de retrouver les traces de M. de Montévrain. Je compris alors pourquoi il avait pris pour nourrice une fille-mère, qui, n'ayant aucune attache dans le pays, désireuse, au contraire, de fuir les témoins de sa faute, devait s'expatrier sans difficulté.

» A mon retour au château, une nouvelle crise se déclara... Mme de Montévrain portait deux enfants dans son sein, et Clothilde vint au monde...

» Il semble que Dieu n'ait pas voulu laisser la pauvre femme sans consolation. Clothilde était désormais tout pour elle; cette enfant fut sa vie. Seul confident de Mme de Montévrain, je tâchai de lui faire oublier que Clothilde avait une sœur.

» Maintenant, qu'y a-t-il de commun entre le fait que je viens de vous révéler et les événements qui ont traversé votre bonheur, je l'ignore. Un seul

homme pourrait peut-être éclaircir la question.

— Et lequel?

— M. de Montévrain.

Robert se frappa le front.

— Vous avez raison, docteur, mais... où le trouver ?

— Oh ! répondit M. Marbeau, il y a une ville où aboutissent tous les secrets du monde. Les fils du télégraphe universel y arrivent de tous les coins de la planète. A Paris, vous saurez ce qu'est devenu M. de Montévrain; c'est une affaire de temps... et d'argent.

— Eh bien ! reprit Robert, partons pour Paris !

Le docteur se troubla.

— Comment, vous voulez que j'aille à Paris, moi ?

— Que voulez-vous que je devienne sans votre aide ?

— Mais je n'ai jamais quitté ce pays... Si je pars, il me semble que je ne reviendrai jamais.

Robert semit à supplier le bon campagnard :

— Je vous en prie, monsieur Marbeau, faites-moi ce sacrifice. Vous connaissez M. de Montévrain, vous pourrez lui parler... Que ferais-je seul?

M. Marbeau poussa un profond soupir.

— Allons, dit-il péniblement, puisqu'il le faut, partons

Assisté de sa cuisinière, il mit neuf heures à faire sa malle, après quoi, les reins courbaturés, il s'écria :

— Je suis prêt!

Robert de la Mire, en allant à Paris, alla faire visite aux amis du général; il frappa à toutes les portes, demandant la protection de ceux qui pouvaient avoir quelque influence.

Huit jours après, des agents lancés dans toutes les directions lui apprirent que M. de Montévrain, sous le nom de M. Clavel, habitait, avenue des Ternes, une petite maison au fond d'un jardin. Ils lui apprirent en même temps, qu'avec lui se trouvait une jeune fille.

— Vous voyez, dit M. Marbeau, que nos suppositions étaient erronées. La jeune fille est évidemment la sœur jumelle de Clothilde, et celle qu'a sauvée le comte de San-Vitale ne peut être que votre fiancée.

Ce dernier coup accabla Robert.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, murmura-t-il; retournez à Laleu, docteur; moi, je vais aller chercher en Afrique une balle de Bédouins qui me débarrassera de la vie.

M. Marbeau fit un signe de désapprobation.

— Permettez, dit-il, il faut néanmoins voir M. de Montévrain; j'ai à remplir d'autres devoirs que vous.

— Lesquels?

— J'ai apporté avec moi la correspondance de Latour, le condamné dont le salut a coûté si cher à notre pauvre amie; toutes les lettres qu'il a adressées à sa mère et à Mme de Montévrain. Je tiens à les mettre sous les yeux de M. Clavel... Quelque chose me dit que ma tâche n'est pas finie.

— Allez donc ! je vous attends.

L'absence du docteur fut longue.

Il ne rentra qu'à cinq heures du soir.

Cette journée parut interminable à Robert de La Mire, qui prenait un livre pour le rejeter, allumait un cigare qu'il laissait s'éteindre. Tantôt désolé, tantôt concevant encore une lueur d'espérance, il comptait les minutes, épiait les voitures qui passaient devant la porte.

Enfin, le docteur parut.

— Venez, dit-il tout essoufflé, nous dînons chez M. de Montévrain.

— Et Clothilde? s'écria Robert.

— Clothilde est retrouvée !

— Mais alors, celle de là-bas? celle qui est au château?...

— C'est Ludka, la cantatrice de Milan !

Robert leva les bras au ciel comme pour embrasser le vide, où les curés disent que sont les anges.

VI

Le général de la Mire fut très-surpris de voir arriver tout à coup, dans sa vieille maison de campagne, qui n'était guère qu'une vaste ferme avec un pigeonnier, la société nombreuse que ramenait son fils.

C'étaient M. de Montévrain, Clothilde, MM. de Rieux et Philippe d'Attigny.

Il fallut que le docteur recommençât l'histoire du cellier et le récit de la naissance des sœurs jumelles.

Robert, étant monté dans sa chambre, vit arriver François Bibard.

— Eh bien! lui demanda-t-il, as-tu suivi mes instructions?

— Oui, monsieur.

— Que s'est-il passé à Montévrain pendant mon absence?

— Le chasseur qui a retiré mademoiselle de l'étang des Salines a dîné presque tous les soirs au château.

— Et que disent les gens de la maison?

— Ils disent que le chasseur épousera mademoiselle.

— C'est tout?

François Bibard fixa un regard effrayé sur son maître.

— Non, monsieur, murmura-t-il.

— Que sais-tu de plus?

— Je sais... c'est-à-dire que je n'en suis pas sûr... mais, enfin, il me semble bien...

— Voyons, parle... tu vois que j'attends avec impatience.

François se rapprocha de M. de la Mire.

— Vous savez bien... la nuit où vous êtes descendu?

— Oui... après?

— Celui que vous avez poursuivi?

— Eh bien?

— Je n'ai fait que l'apercevoir une minute... mais je crois bien tout de même que c'est le chasseur.

Cette fois, Robert crut avoir deviné la trame.

— Sans doute, fit-il observer; mais il y a le détail de la main!

— Mais, m'sieur, répliqua Bibard, une main est une main et un gant est un gant.

— Tu as raison, s'écria Robert, et dès ce soir j'aurai éclairci le fait. Si tu ne t'es pas trompé, tu auras trente francs par mois au lieu de vingt.

François descendit l'escalier par quatre marches et courut annoncer à la mère Bibard que sa fortune était faite.

Dans la journée, Ludka vit arriver le docteur Marbeau qui resta longtemps enfermé avec Mme de Montévrain.

San-Vitale dînait au château ce soir-là.

Un peu avant l'arrivée de l'aventurier, Ludka laissa errer ses doigts sur le piano, jouant les morceaux que Clothilde avait choisis et qui étaient restés dans le casier.

Mme de Montévrain entra et, prenant un ouvrage de tapisserie, s'assit auprès de la fenêtre.

Ludka remarqua chez elle un trouble et une contrainte inaccoutumés.

— Ma fille, lui dit Mme de Montévrain, avez-vous soin, comme je vous l'ai souvent recommandé, de prier Dieu chaque soir pour votre père ?

— Sans doute, répondit Ludka, c'est un devoir auquel je n'ai jamais manqué.

— Et vous avez bien fait, ma fille, car Dieu a exaucé nos prières.

Ludka tressaillit.

— J'ai eu des nouvelles de M. de Montévrain; il a longtemps habité un faubourg de Vienne, où il gardait votre sœur auprès de lui...

Ludka se dressa, frémissante.

— Ma sœur, avez-vous dit ?

— C'est un secret que je ne voulais te révéler qu'à mon lit de mort, mais les circonstances en ont décidé autrement.

L'ex-pensionnaire du couvent de Linz put s'expliquer enfin pourquoi le portrait de M. Clavel faisait pendant à celui de Mme de Montévrain sur la cheminée de la chambre de Clothilde.

Pour la première fois, elle éprouva ce sentiment douloureux et poignant — le remords. Seule au monde jusqu'à ce moment, elle s'appuyait, dans ces heures de solitude où l'on fait involontairement son examen de conscience, sur cette raison générale qu'elle n'avait de compte à rendre à personne. Sans père ni mère, elle n'avait même pas un nom à déshonorer. Folle de son âme, elle pouvait bien être

folle de son corps. L'idée ne lui était jamais venue qu'à un moment imprévu une femme, une mère, pourrait se dresser devant elle et lui dire : Baissez la tête et mettez-vous à genoux !

Elle contempla Mme de Montévrain avec un intérêt mêlé de crainte. Sa mère ! elle avait une mère ! une femme aux cheveux blanchis, qui priait Dieu et croyait au bien.

Quel parti prendre ? Que lui dire ? Déjà il était trop tard pour se repentir ; il fallait aller jusqu'au bout.

Heureusement pour Ludka, le pas d'un cheval se fit entendre sur la route, et San-Vitale, après avoir jeté la bride aux mains d'un valet de ferme, fit son entrée dans le petit salon.

Il porta respectueusement à ses lèvres la main de Mme de Montévrain, fit à Ludka un salut affectueux, et s'assit auprès de la fenêtre.

— Je vous garde à dîner, monsieur, dit Mme de Montévrain.

San-Vitale s'inclina.

— Nous aurons le docteur et M. le curé...

En effet, les convives annoncés ne tardèrent pas à arriver.

Le bon curé avait l'air de revenir de l'autre monde ; il jetait autour de lui des regards effarés, commençait une phrase et ne la finissait pas. Machinalement, il mit de l'huile sur une aile de poulet et du vinaigre dans sa crême.

Quant à M. Marbeau, il paraissait rayonnant.

Ludka avait pu glisser tout bas ces deux mots, à l'oreille de San-Vitale : « Il se passe quelque chose. »

L'Italien, dissimulant ses appréhensions sous un sourire continuel, tenait à lui seul la conversation, disant à chacun un mot agréable, parlant du bon Dieu au curé et du quinquina au médecin.

Mme de Montévrain opinait de la tête ou répondait par monosyllabes.

Le dîner finit enfin, et, au moment où les con-

vives se préparaient à quitter la salle à manger pour se rendre ou salon, le son du piano se fit entendre.

Ludka s'arrêta tout interdite...

Qui donc jouait du piano quand Mlle de Montévrain était dans la salle à manger?

Elle reconnut la mélodie; c'était *La Jeune Fille à la mort*, de François Schubert.

— Votre bras, docteur, dit Mme de Montévrain.

La porte du salon s'ouvrit et tous y entrèrent.

Clothilde était au piano; à côté d'elle se tenait Robert de la Mire, et, un peu plus loin, Philippe d'Attigny et M. de Rieux.

— Ma mère! s'écria Clothilde en se précipitant dans les bras de Mme de Montévrain.

San-Vitale faisait bonne contenance.

— Une sœur de mademoiselle? demanda-t-il.

— La fille que j'ai élevée, répondit Mme de Montévrain.

Robert de la Mire s'avança :

— Et non pas, dit-il, celle qu'un aventurier n'a pas craint d'amener, souillée et criminelle, dans la maison de sa mère.

— Ma foi! monsieur, vous êtes fort habile de reconnaître l'une et l'autre. La nature a eu quelquefois la fantaisie de répéter son œuvre; mais jamais deux gerbes du même printemps ou deux sœurs du même berceau ne se sont ressemblées à ce point. Vous venez de Paris? Si c'est de Paris que vous avez ramené votre fiancée, il y a des chances pour que je préfère la mienne, surtout si c'est dans la rue du Colysée que vous avez trouvé votre fleur virginale...

— Non, monsieur, répondit Robert, ce n'est pas dans la rue du Colysée.

— Où donc cela?

La porte s'ouvrit, et un vieillard de haute taille, pâle, menaçant, s'écria :

— Chez son père, monsieur, chez moi.

Ludka baissa les yeux en reconnaissant M. Clavel.

— Alors, monsieur, continua San-Vitale, veuillez me dire quelle est celle de vos filles dont vous accordez la main à M. de la Mire; je demanderai l'autre.

— Assez! s'écria violemment Ludka; et, s'agenouillant aux pieds de sa mère : Madame, dit-elle, je suis bien coupable, sans doute... Isolée, sans affection auprès de moi, j'ai suivi la mauvaise route. Si je vous avais connue, peut-être en eût-il été autrement. Je vous prie de me pardonner... Ce couvent de Linz, qui m'effrayait autrefois, je veux y rentrer pour toujours afin d'entendre tomber de vos lèvres un mot de grâce pour votre indigne et malheureuse enfant...

Tous les spectateurs étaient émus.

M. de Montévrain releva Ludka :

— Vous avez raison, ma fille, lui dit-il. Votre mère vous pardonne, et, si vous donnez suite à votre résolution, je vous bénirai... car, plus que vous, j'ai besoin qu'on prie pour moi.

— Ludka! s'écria San-Vitale, ne m'abandonne pas; je t'aime!

— Ma résolution est irrévocable, répondit Ludka.

M. de Montévrain reprit :

— Dès demain nous partirons, et je vous remettrai à la supérieure.

— Pauvre enfant! murmurait Mme de Montévrain en regardant Clothilde, comme tu as dû souffrir!

— Il y a un mois, reprit Robert, que les acolytes de cet Italien rôdaient autour de la maison...

— C'est une erreur, dit San-Vitale en prenant son chapeau.

— Une erreur? s'écria Robert; et lui saisissant violemment le bras gauche, il arracha le gant qu'emplissait une main de bois articulée...

Le poignet de l'Italien était recouvert par un morceau de soie noire...

Quelques jours après avait lieu le mariage de Clothilde avec Robert de la Mire.

Et à peu près à la même époque, Frontenay, sou-

pant avec Stanislas et Wilhelmine, frappait dans ses mains, en s'écriant :

— A propos, j'ai rencontré San-Vitale ! il a l'air complétement râpé. Ludka a été éclairée par la grâce ; elle a renoncé aux œuvres de Satan... elle est rentrée au couvent.

— Dieu la bénisse ! fit Wilhelmine, et se servant une tranche de galantine truffée, elle ajouta : J'ai toujours dit que cette fille-là avait un bénitier dans le plafond !

FIN

TABLE

LA DAME DES PALMIERS.. 1

L'HOMME A LA MAIN COUPÉE... 205

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.